JEAN-CHARLES HARVEY

PAGES DE CRITIQUE



PS
8043,5
H3

PAGES DE CRITIQUE

67590

JEAN-CHARLES HARVEY

PAGES DE CRITIQUE

SUR QUELQUES ASPECTS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU CANADA

QUÉBEC
Compagnie d'Imprimerie *Le Soleil* (limitée)
1926

PS
8043.5
H3
S

AiL - 21-3-72

B. Q. R.
NO. 899

A monsieur le docteur Bernard Miville-Deschênes, ami franc et loyal, citoyen modèle, cœur généreux et grand, père admirable et bon à qui je dois la compagne de mes jours, je dédie cet humble volume.

J.-Ch. H.

PRÉFACE

En publiant ces pages, je cède au conseil d'un ami qui m'a dit: «Fais un livre avec les critiques littéraires que tu éparpilles dans les journaux depuis trois ans. Quotidiens et hebdomadaires sont lus à la diable. L'âme n'en garde que des impressions fugaces. Il faut avoir la prévoyance des vierges folles pour en faire les confidents exclusifs de sa pensée et de ses opinions.

—Je te sais homme de bon jugement, lui-dis-je. Mais as-tu songé que ces écrits éphémères, accommodés aux exigences des gazettes, sont toujours superficiels, rapides, incomplets et sans unité? Comment donner à ces esquisses la touche nécessaire aux œuvres définitives?... Et puis j'ai peur de rouvrir, dans plus d'un cœur, des plaies qui, hier même, saignaient encore.

—C'est cela, creuse dans ton être une fosse profonde où tu coucheras, pâle et glacée, cette belle et pure enfant qui a nom Sincérité. Tu la couvriras d'un linceul fait de compromis, de sottise et de veulerie. Au-dessus de cette morte bien-aimée, tu écriras: «Ci-gît, tuée par la Peur, empoisonnée par la coupable Complaisance, la plus adorable compagne de l'homme de volonté, la gardienne vigilante du foyer où grandit l'immortelle beauté, l'inspiratrice de la passion ar-

tistique et l'épouse chaste et fidèle de l'honnêteté littéraire.»

—Qui se prévaudra de n'être jamais lâche? Parfois je rêve qu'il serait bon posséder, comme tant d'autres, une âme diplomatique et discrète, où la vérité, avant de s'exprimer, consulterait des amitiés et des intérêts, où la franchise, bâillonnée, laisserait parler doucement une onctueuse et souriante hypocrisie. Alors je serais adulé, félicité, traité de grand homme; je recevrais force poignées de mains et petites tapes dans le dos; aimé, choyé, couronné de lauriers immérités, je jouirais d'une infinité de joies mignonnes dont raffolent les bourgeois. Ne serait-ce pas charmant?

—Pendant mes études, un religieux intelligent et spirituel disait souvent à ses élèves: «Mes amis, je vous souhaite de vous compromettre dans la vie.» Il avait raison, le bon maître. Par homme compromis, il entendait celui qui, après avoir posé certains actes importants et publics, ne peut plus reculer dans la voie où il s'est engagé sans perdre son prestige et même son honneur. Or, tu t'es compromis par une rude franchise. Pour toi, revenir en arrière ne serait pas seulement rétrograder, mais te dégrader. Les cœurs droits, qui attachent quelque prix à la virilité dans la vérité, qui ont tant souffert de nos duperies littéraires et qui te sont reconnaissants d'avoir interprété leur propre pensée, cesseraient de t'estimer dès le moment où ils te verraient trembler.... Que tu froisses les susceptibilités des médiocres, des vaniteux et des égoïstes, qu'est-ce que cela fait?

—Tu insistes?... Je ne résiste plus! Mais tu porteras la responsabilité de ce volume, qui n'avait pas demandé à naître.

*
* *

Je présente donc au public ces Pages de critique *sur quelques aspects de la littérature du Canada français. Elles contiennent un certain nombre de chroniques parues, pour la plupart, au cours des trois ou quatre dernières années, dans deux journaux de Québec. J'y ai ajouté quelques chapitres inédits, entre autres,* Excuses et prétextes *et* La sève immortelle, *tandis que j'ai retouché, repris*é *et rapiécé plusieurs des morceaux déjà parus. Dans de telles conditions, un livre ne saurait avoir l'unité particulière aux œuvres mûries et faites expressément pour la librairie. Je saurai gré au lecteur de bien vouloir en tenir compte.*

Quant aux idées renfermées dans ce travail, elles n'ont aucune prétention à l'infaillibilité. Elles sont le fruit de convictions personnelles et, comme telles, contiennent au moins la vérité subjective dont aucun écrit de ce genre ne peut se passer.

J.-Ch. H.

PAGES DE CRITIQUE

SUR QUELQUES ASPECTS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU CANADA

LA VÉRITÉ EN LITTÉRATURE

Un jeune homme avait commis un livre dont il ne soupçonnait pas plus la gravité que ces jeunes filles candides qui, parfois, vont à la Table Sainte après s'être permis de grosses coulpes qu'elles ne croient pas même vénielles. Avec toute l'inconscience d'un néophyte, il vint joyeusement me soumettre son péché. Je vis, par ses commentaires, qu'il était d'un optimisme irréductible et que sa conviction d'avoir accompli une bonne action avait la solidité du cap Diamant. Le moyen de résister à une confiance aussi naïve! Je promis une critique et m'exécutai dès le lendemain. Dans une chronique fleurie, pleine de ménagements, je voulus lui faire comprendre qu'il n'aurait jamais dû écrire. Métier difficile quand l'amitié s'en mêle! Je sucrai donc la pilule de mon mieux pour que le malheureux n'en sentît pas l'amertune. Hélas! J'y mis tellement de sucre que le remède passa dans le ventre du patient sans lui causer de coliques, et qu'il se promena des mois et des années en répétant à tout

venant que je l'avais traité aux caramels. Il n'avait pas compris. Il persévéra dans une impénitence dont j'eus le remords d'être un peu le complice. Et je me repentis de n'avoir pas dit tout bonnement au pauvre diable: «Mon ami, aucune loi, ni divine ni humaine, ne prescrit l'écriture aux hommes. Adore ton Créateur, honore tes parents, ne blasphème pas, respecte le bien d'autrui, mais n'écris pas! Fais-toi jardinier, maçon, commis, garçon de table ou toucheur de bœufs, mais laisse à d'autres ce divin ministère qui consiste à condenser dans des pages vivantes un peu d'humanité!» Voilà ce que j'aurais dû lui dire pour ne pas me sentir le collaborateur d'une vocation fausse et d'une carrière vouée d'avance à l'insuccès.

C'est pourquoi j'ai résolu de ne plus maquiller la vérité. Au risque de sacrifier des amitiés trop suffisantes pour souffrir un blâme et d'attirer sur moi des rancunes vindicatives, je ne me résignerai pas à mettre du rouge sur les lèvres de cette belle dame, la Vérité, à enduire de cosmétiques et de pommades un visage qui n'a de charmes que lorsqu'il est tout nu. Je fais de la critique sincère et sans fard. A quoi servirait-elle si elle ne l'était pas? Le fait-on uniquement pour cacher sa pensée? N'est-elle qu'une mystification tentée pour mousser les affaires de tel scribe qui brûle de passer au public une mauvaise marchandise et de fausser le goût de la jeunesse? Voudrait-elle se rendre coupable de ce crime de fausse représentation que l'on traque devant les tribunaux quand il s'agit d'obtention d'argent?

Non, non! La Vérité a des droits contre lesquels ne doivent prévaloir ni l'amitié, ni l'intérêt, ni la politesse ni la diplomatie. Sans doute, dans bien des domaines, «toute vérité n'est pas bonne à dire»,

mais en littérature pourquoi ligoter la franchise pour se livrer à des flagorneries qui froisseraient le sens de l'équité chez les hommes de goût ? L'œuvre littéraire est un fait public; par elle-même, elle témoigne de son infériorité ou de sa supériorité. Si la critique ne la juge pas objectivement et sans partialité, une élite aura tôt fait, elle, de la classer dans l'ordre des valeurs en lui prodiguant ses faveurs, si elle est bonne, ou en l'accablant de dédain, d'indifférence et d'oubli, si elle ne vaut rien. C'est elle, peut-être, qui distingue le mieux, par son attitude, entre les écrits viables et les mort-nés.

Or, pour diminuer le nombre de ces mort-nés, primés ou non primés dans des concours de vertu, je me permettrai, dans ce volume, certaines sévérités. On entreprend bien des campagnes contre la tuberculose, pourquoi pas un peu d'hygiène aussi dans les angles obscurs des cerveaux privés d'air et de soleil ? Pourquoi pas un coup de pelle dans le couloir humide où Pégase, en fuyant, a laissé ses faux cavaliers à cheval sur ses déjections ? C'est là métier de destructeur, dites-vous ? Pas du tout. C'est épurer, nettoyer, illuminer. N'ayant de sentiment de malveillance contre personne, je veux le bien de tous, et c'est justement parce que je désire la gloire de plusieurs camarades que je les incite, en les fustigeant, à travailler davantage et à refaire un nom déjà trop compromis.

S'ils font des colères, je m'apitoie. En se fâchant, ils prouvent qu'ils sont atteints d'un mal incurable, le mal de la perfection, qui est la plaie des lettres canadiennes. Que voulez-vous faire de bon avec un écrivain parfait ? Il n'admettra jamais que son œuvre soit médiocre. Il mourra dans l'impénitence finale, assis sur les déchets de son esprit emprisonné sous une croûte imperméable de suf-

fisance et de sottise. Quant aux autres, ceux qui ne se fâchent pas, qu'ils espèrent encore. L'avenir leur appartient. Assez jeunes, la plupart, jouissant d'une santé florissante, ils sont capables d'une somme considérable d'efforts, d'étude et de travail. Ah! le labeur victorieux, le labeur thaumaturge, le labeur sacrosaint, le labeur sans lequel le génie n'est rien et par quoi la médiocrité elle-même parvient à surpasser le talent oisif ! Là est la clef de tous les succès, de toutes les énergies, de toutes les joies et douleurs de l'intelligence et du cœur. Pour ne lui avoir pas élevé un autel dans leur âme, nos auteurs, en général, sont restés à mi-chemin dans la montée âpre de la vie, satisfaits de dormir sur un tertre ténébreux, quand les invitaient les grandes clartés des sommets.

La critique est la servante de ce labeur miraculeux. Sa rudesse n'est pas faite pour démolir mais pour stimuler, et, ici, ceux de nos compatriotes qui ont montré le plus de sévérité sont ceux-là même qui ont le mieux illustré notre pauvre littérature. Ainsi, Arthur Buies, le maître de nos chroniqueurs, traitait aussi rudement les *Jeunes Barbares* de son temps que nous traitons nos jeunes barbares contemporains: «Vous avez du temps devant vous, disait-il, jeunes Visigoths! Eh bien! profitez-en pour ne pas écrire, ou du moins pour apprendre à écrire. Vous ne savez pas tout ce qui vous manque et tout ce que vous avez à apprendre. Quand bien même vous n'apprendriez qu'à douter suffisamment de vous-mêmes pour ne pas tomber dans les plus abominables excès, ce serait déjà quelque chose. Mais, tels que vous êtes, avec vos prétentions monstrueuses, édifiées sur des grains de sable, vous ne pourrez jamais commettre que des horreurs. Fussiez-vous d'incomparables génies, il vous

manque encore l'étude, les connaissances, la pratique assidue, les leçons, la direction. On naît écrivain sans doute, de même qu'on naît artiste ou poète, mais personne ne naît avec l'intuition des règles de l'art ou du style. Plus on apprend et plus on découvre qu'on a à apprendre; bien plus, on ne se corrige jamais autant que lorsqu'on est plus près de la perfection... Quand bien même vous mettriez deux ou trois ans à apprendre comment exprimer convenablement vos idées, cela n'est toujours pas plus long qu'un apprentissage ordinaire, et vous en avez besoin, grands dieux! comme vous en avez besoin!... Pénétrez-vous de la clarté lumineuse du génie français, de la méthode et du génie des maîtres. Vous trouverez peut-être que c'est dur de commencer par le commencement; mais on n'arrive à rien en commençant par le milieu. Hé! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est que quelques années bien employées quand on est jeune? Vous vous rattraperez vite... Appliquez-vous avant tout à avoir du bon sens. Le bon sens, c'est la qualité par excellence du français.... Soyez simples. Cela n'exclut ni le coloris, ni l'abondance des images, ni l'éclat du style. Je vous assure que vous pouvez être très simples et très brillants à la fois. Vous ne chercherez plus alors l'effet dans des bouts de phrases tapageurs qui ressemblent à du style comme les coups de baguette des sauvages sur leurs cymbales ressemblent à la musique d'opéra; et quand vous aurez acquis les qualités essentielles et fondamentales du style, quand vous serez parvenus simplement à vous discipliner, vous aurez déjà parcouru une étape qui vous dédommagera du facile sacrifice de prétentions aussi ridicules que funestes.»

Ne dirait-on pas que ces lignes ont été écrites à l'adresse de certaine école actuelle ? Elles sont d'une frappante actualité. Les conseils qu'elles contiennent, nous en avons besoin aujourd'hui comme hier, et nous les redirons tant que l'histoire se répétera. Il y va du renom du vieux Québec dont la réputation de «boulevard du souvenir français en Amérique» ne doit pas être compromise.

Après tout, c'est la langue française que nous servons, cette langue que nous adorons comme la fiancée de notre esprit, que nous voulons parer de toutes les beautés de l'humanité, afin que notre race puisse recevoir sans rougir le baiser souverain d'une civilisation qui nous a créés et mis au monde.

O verbe sacré vers qui je fais monter pieusement, chaque jour, tout l'encens de mon cœur, verbe errant jadis de château en château sur les lèvres des troubadours, chant doux, dès l'aurore, comme le chant des alouettes de la vieille Gaule, syllabes claires comme des gouttes de rosée dans le parfum des jacinthes et lumineuses comme des poussières d'astres, paroles qui traversez allègrement les âges sur l'aile des génies des seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, et qui êtes venues jusqu'à nous, exilés dans un monde nouveau et barbare, mots impérissables qui nous avez aidés à conquérir des libertés et qui nous servirez à libérer les esprits captifs, je m'incline dévotement aux sons aimés que vous semez dans l'air canadien en notes prenantes comme des angélus, et je jure, la poitrine résonnante des émois profonds que vous y engendrez, que je vous défendrai sans faiblesse tant que la mort n'aura pas fermé mes sens à votre charme et à votre beauté!

EXCUSES ET PRÉTEXTES

A monsieur Olivar Asselin,

à Montréal.

Québec, le 12 juin 1926.

Mon cher Asselin,

Je ne vous ai guère revu depuis le jour où vous me fîtes l'honneur de me recevoir chez vous. Quatre ans sont passés depuis. Mon amitié vous est restée entière. Vous êtes franc et implacable: je vous en estime davantage. Vous m'avez conseillé, une fois, de ne pas publier un roman médiocre, et vous avez bien fait. La sincérité a des droits souverains; seule la mentalité de caudataire intellectuel devrait être honnie. D'ailleurs, n'étant pas content moi-même de mon œuvre, comment pouvais-je exiger que la juste critique, la critique objective et désintéressée, en fût plus satisfaite ? Les jugements portés contre mes humbles écrits n'ont jamais altéré ma sérénité. J'ai médité, il y a longtemps, ces paroles de Napoléon: «Le sot a un grand avantage sur l'homme d'esprit, il est toujours content de lui-même.»

Souvent, en la compagnie d'autres hommes, je vous ai défendu. Hier soir même, marchant sur la terrasse Dufferin avec un ami, j'ai dit du bien de vous. Le crépuscule était encore rouge et, devant nos yeux, toutes les nuances du bleu, du vert et du violet couvraient, avec un reste de lumière vaporeuse, le Saint-Laurent, l'île d'Orléans et les Laurentides. Les premières douceurs de la saison voyageaient dans l'air et glissaient sur l'agora qué-

becois, autour de la statue de Champlain, plus majestueuse dans ce reste de jour, et parmi la foule des promeneurs où passaient pêle-mêle des fils de ministres et des enfants du peuple, des filles de commerçants enrichis et des servantes, des hommes d'affaires, des Juifs, des amoureux, des fonctionnaires, des professeurs d'université et quelques pauvres diables comme moi. Nous sommes à l'époque la plus intéressante de la terrasse. La villégiature des Québecois n'est pas commencée, les Américains ne nous envahissent pas encore et nos amis se trouvent tous, à l'heure propice, entre le Château et la Citadelle. C'est pourquoi, avec l'un d'entre eux, je pus causer de vous, hier.

«Asselin a du talent, disait-il. Il est l'un de nos rares intellectuels qui aient de la personnalité. Mais sa critique ne me semble pas tenir compte des conditions pitoyables dans lesquelles travaillent nos écrivains. Il fait peut-être figure d'atrabilaire.» A quoi je répondis: «C'est ton droit de répudier certaines de ses opinions; mais j'ai la conviction, et je le sens bien, que les critiques d'Asselin étaient le contrepoison nécessaire à la liqueur de louanges que versaient incessamment à la médiocrité les journaux et certains chroniqueurs pseudo-littéraires. Seule une franchise comme la sienne, dans les circonstances, pouvait nous empêcher de sombrer dans un abîme de ridicule.»

Mon ami voulut bien admettre l'existence de la profession des thuriféraires de même que l'infériorité des écrits du Canada français; mais, ajouta-t-il, «cette infériorité a ses excuses. Pourquoi ne pas le dire?»

Excuses! Ce mot me frappa étrangement. En effet, me dis-je, on a tout excusé, chez nous. Je vais en écrire à Olivar Asselin. Et, tout de suite,

j'ai tracé, à votre intention, les quelques pages qui vont suivre.

***

A soixante-treize ans, Lamartine, l'un des plus merveilleux poètes de tous les pays et de tous les temps, vivait dans le dénûment le plus complet. Acclamé, quinze ans plus tôt, comme sauveur et maître de sa nation, il dut vendre ses biens et organiser lui-même le commerce de ses livres pour se défendre de la faim. Rééditant ses œuvres dans le triste crépuscule de son génie, il lançait au public cet appel déchirant: «J'écris au milieu des plus déplorables circonstances où jamais un homme public se soit trouvé sur la fin de sa vie. Mes biens vendus ou engagés en totalité, depuis le toit jusqu'aux fondations, depuis le berceau que j'ai tant aimé et où je n'ose plus reparaître, jusqu'au tombeau que je m'étais préparé à côté de ma mère et de ma fille, et où l'on n'aura pas le droit de me reporter (on garda cependant ce tombeau au poète), cadavre sans patrie expulsé de la terre natale. J'écris sous un toit dont tout le monde peut me chasser demain, faute pour moi d'en payer le loyer ou d'en payer l'arrérage; j'écris sur les décombres de mon propre foyer qu'il faudra livrer demain à ceux qui me font grâce aujourd'hui.... et des milliers de riches, auxquels je n'ai pas été si cruel, passent devant ma porte avec un sourire, sans entrer pour acheter avec un peu d'or les livres qui coûtent tant de larmes, tant de veilles, tant d'honorable passion de secourir ceux à qui l'on doit sa dernière haleine!»

En relisant ces lignes, l'autre jour, je songeai que le peuple a sa responsabilité dans la production des œuvres de l'esprit. Son indifférence peut dé-

courager les plus louables efforts et tuer l'inspiration des plus beaux talents. Et je me disais: si la France, rendue à l'apogée de sa gloire littéraire, a pu négliger le demi-dieu Lamartine, que sera-ce en Canada, où n'existe aucune tradition artistique?

Chez nous, les lecteurs ne foisonnent pas. Les livres les plus utiles ne se vendent guère en dehors de cercles restreints, et les plus agréables ne dépassent deux mille exemplaires que par des prodiges de publicité et des organisations puissantes. M. Thomas Chapais, si je ne me trompe, ne risquerait pas une nouvelle édition de son histoire, et M. Paul Morin serait assuré d'un four s'il réimprimait ses *Poèmes de cendre et d'or*.

Il faut donc admettre que, sur deux millions au moins de Canadiens français, deux mille personnes en moyenne achètent des œuvres canadiennes. Ce chiffre n'est dépassé que par exception. Dans ces conditions, la littérature ne soutient pas son homme, surtout dans un pays qui n'a que trois mois d'été et qui ne permet à aucun de coucher impunément à la belle étoile. Quand le jeune écrivain aura passé six mois ou un an dans un laborieux accouchement, c'est en vain qu'il demandera aux fervents des lettres de lui payer son temps et ses fatigues. L'imprimeur, simple intermédiaire, s'étant servi à même les premières recettes, il ne reste que des miettes à celui qui a conçu et enfanté l'œuvre. Alors, obéissant à la loi essentielle de la vie, il s'oriente vers une autre carrière et, le cœur serré, dit adieu à son rêve.

La misère et la douleur amortissent le talent. L'être assailli de mille préoccupations matérielles perd en force de pensée et de méditation ce qu'il gagne en activité dans le *struggle for life*. Rien de plus vrai que ces paroles qu'un romancier de

talent met dans la bouche d'un peintre: «Pour se livrer au grand art, il faut n'avoir ni trop faim, ni trop soif, ni trop froid. L'esprit divague et la main hésite quand souffre l'estomac vide. Les chefs-d'œuvre enfantés dans les mansardes, c'est de la déclamation. Sans doute, la douleur peut exciter le génie, mais il y a une limite à notre résistance physique. Au vrai, un minimum de bien-être s'impose, et pour le posséder, un minimum d'argent. Moi aussi, parbleu! je sens un aigle qui palpite et bat de l'aile aux barreaux de mon âme; il aspire à s'échapper de sa cage; mais il tomberait d'inanition, meurtri, en prenant son vol.»

Pour résumer, disons que le public du Canada français, tout absorbé par les soucis économiques, n'a pas les loisirs voulus pour lire beaucoup. Et comme les lecteurs sont l'unique clientèle des écrivains, les lettres doivent se résigner à vivoter. De telles conditions sont une première excuse à l'infériorité de notre littérature.

*
* *

N'exagérons pas pourtant. Avant d'accuser toute une race d'apathie à l'égard des lettres, demandons-nous si nos écrivains sont sans reproche. Quelques-uns d'entre eux, il me semble, ont du talent. Ont-ils suffisamment travaillé pour conquérir les foules? Probablement non. Edison définissait ainsi le génie: «Dix pour cent d'inspiration et quatre-vingt-dix pour cent de transpiration.» Bien peu, chez nous, ont connu la valeur de la «transpiration», qui est le bain turc de l'intelligence. Que de jeunes gens bien doués ne donnent que dix pour cent de leur esprit à la société! Les clubs, les promenades, les cinémas, les flâneries de

trottoir et les «party» sont les instruments de culture de la plupart de nos génies, qui s'imaginent qu'un diplôme universitaire les dispense de s'instruire. Cette dissipation générale de notre jeunesse influe sur les personnes qui auraient naturellement le goût de lire, de penser et d'écrire. Dans une ambiance faite de labeur et de sérieux, elles acquerraient une force par la contagion de l'exemple; ici, elles s'effritent et cessent de croître avant l'âge de trente ans.

D'où un gaspillage énorme de talent. Tant qu'on se contentera de faire facilement des choses faciles, on ne réussira jamais à produire l'une de ces œuvres saisissantes qui forcent les peuples à l'admiration et à l'enthousiasme; tout au plus dépensera-t-on des dons précieux à bâtir des maisons de neige et de sable.

Le grand art ne s'improvise pas. On ne naît pas écrivain, on le devient à la sueur de son front. On n'emporte en ce monde que des dispositions. Le reste est un fruit de labeur. Il faudrait murmurer à l'oreille de tout débutant dans la carrière des lettres: Jeune homme, te souviens-tu du jour où ton cœur battit pour la première fois devant un coucher de soleil? Tu n'avais pas quinze ans. Ta sensibilité s'éveillait confusément à l'appel de l'amour et ton être vibrait au moindre choc comme une cloche d'argent. Devant ton regard, il y avait de l'eau striée de vagues roses, des arbres qui chantaient dans le vent sous des reflets de feu, des montagnes dont les flancs se nuançaient de brun, de bleu et de mauve, et dont les sommets touchaient à des nuages d'or et de pourpre. Ton être entier eût voulu chanter un hymne à la beauté des choses. A ce moment, tu sentis le besoin d'exprimer cette beauté avec des paroles humaines, et ta vocation

d'artiste se décida. Quelques jours après, peut-être, tu lus une page de Racine, de Chateaubriand ou de Lamartine. Un immatériel parfum remplit tout le mystère de ton âme, et tu juras d'écrire. Depuis quelques années, tu vis sans doute de ce rêve. Qui sait si tu ne portes pas en toi une œuvre qui aspire au manuscrit ? Or, si tu ne veux pas être un des mille ratés de notre vie littéraire, sache bien à quels sacrifices tu dois t'engager. Il faut que tu te résignes à cultiver en toi une passion qui atteindra jusqu'aux bornes de la folie, la passion de l'art, qui te suivra partout, qui hantera tes jours et tes nuits, qui te rongera les entrailles comme le vautour de Prométhée, qui se mêlera à tes plaisirs et à tes douleurs pour te peupler de faits littéraires et d'images, qui te fera analyser, au profit de l'expression, tes actes les plus sacrés, jusqu'au baiser d'une fiancée, et tu posséderas ainsi dans ta chair deux personnes, toi-même et ta passion, celle-ci regardant l'autre afin de ne rien perdre de ses manifestations de vie et de les livrer ensuite en pâture au monde. Poursuivant sans cesse une illusion, un idéal, une pensée, tu consacreras tes veilles à l'étude, tu raviras des heures au sommeil pour compléter ton bagage d'impressions et de science, et parfois tu feras violence à tes yeux rougis de fatigue pour ne pas interrompre le cours d'une idée qui fait péniblement son chemin dans ton cerveau. Conscient de l'imperfection et de la faiblesse des facultés humaines, tu gémiras de ton ignorance, tu feras des actes d'humilité à faire rougir François d'Assise, et, malgré les répugnances de ton corps qui t'appelle à d'autres satisfactions, tu te plongeras dans des lectures arides, comme dans un bain de glace, et tu en sortiras plus vigoureux. Tu renonceras souvent à un livre fri-

vole et délicieux pour absorber l'histoire et la philosophie dans ce qu'elles ont de plus rebutant. Puis, un jour, de vastes bonheurs t'inonderont. Des harmonies sans nombre s'élèveront du fond de toi-même, toutes les voix de ton inspiration se parleront entre elles, et de beaux levers de soleil éclaireront la cité d'intelligence que tu auras bâtie sous ton crâne en vingt années de persévérance et de laborieuse vertu. Alors l'œuvre pourra naître, et l'humanité, pour la nourrir et la réchauffer, lui présentera ses mamelles gonflées de gloire et d'immortalité.

Voilà, jeune homme, comment il est possible de vaincre l'apathie du public. Mais si tu ne fais pas cela, si tu laisses ton talent s'enliser dans sa funeste facilité, si ta paresse naturelle favorise des éclosions avant terme, si tu n'as pas le courage de pousser ton fruit jusqu'à sa maturité complète, tu vas à la faillite certaine de ta carrière. Une fois de plus, une espérance canadienne sera anéantie dans l'insouciance d'une race qui ne sut pas souvent prévoir.

***

On présente une deuxième excuse à la pauvreté de nos lettres: «Il n'est guère possible, dit-on, de produire un art avancé dans un pays très jeune et qui n'a pas trois quarts de siècle de vie littéraire.» En effet, nous n'avons pas eu le temps de vieillir assez. On ne remplace pas, en quelques années, plusieurs siècles de trésors artistiques accumulés. Entourées de souvenirs intellectuels, pressées de toutes parts par une tradition de beauté, baignées dans une atmosphère d'esprit et de pensée, familiarisées avec les activités supérieures de l'humanité par la conversation et l'ambiance, les vieilles

capitales peuvent édifier d'innombrables monuments d'idéal. Mais pas nous, peuple issu de colons, de défricheurs et de coureurs des bois, peuple colonial formé longtemps à la servitude et aspirant confusément encore à l'indépendance économique. Les œuvres matérielles dominent nécessairement la jeunesse des pays, et ce matérialisme s'impose même aux latins, qui passent pour idéalistes par nature. Nous avons plus à faire que n'importe quel autre peuple de la terre. Quand, en 1760, nos soixante mille ancêtres, battus, sans argent, sans influence, sans chefs d'État, résolurent de vivre quand même, ils tentèrent Dieu. Le miracle eut lieu: notre nationalité a vaincu cent soixante ans de domination britannique. Mais un danger nouveau fond sur nous: le capital étranger nous impose des maîtres, des manières, des mœurs et même l'usage d'une langue autre que la nôtre. A chaque pas, sur cette terre obstinément française, nous marchons au milieu d'œuvres étrangères desquelles dépend notre vie. Il nous faut donc mener de front deux tâches essentielles: l'émancipation économique et la supériorité intellectuelle. Chez les vieilles races, ces deux choses sont venues successivement; chez nous, elles doivent être simultanées. La multiplication de nos énergies s'impose: les unes s'emploieront énergiquement, sans relâche, à l'acquisition et à l'exploitation de nos ressources naturelles; les autres, au perfectionnement de l'intelligence. Ce double emploi des forces nationales d'un jeune peuple requiert un courage supérieur. Ce courage, nous le puiserons dans la fierté nationale, dans le sentiment de nos faiblesses, dans la vue claire des dangers qui nous entourent et dans la conception pratique de l'absolue nécessité du travail.

Quand nous aurons bien acquis cette mentalité, nous pourrons produire des œuvres remarquables. Malgré la jeunesse de notre pays, nous atteindrons à certains sommets. Même à ce moment où nous vivons, je n'admets pas, parce qu'on est jeune, qu'on soit obligé de pondre quatre-vingt-dix pour cent d'œufs clairs dans nos librairies et dans des concours où domine l'esprit de chapelle; je n'admets pas que chaque bévue imprimée soit digne d'un accueil de dimanche des rameaux dans toute la Jérusalem de la presse. Nous ne devons être ni indécents ni dérisoires. Il nous serait peut-être utile d'acquérir le sens du ridicule afin de lui confier l'exécution capitale d'une foule d'essais. Car, pour le moment, notre pays est l'un des seuls où il soit presque nécessaire d'être ridicule pour obtenir certains succès.

Et puis, il serait erroné de prendre au sens absolu ces mots de «peuple jeune». Nos ancêtres datent de Clovis et de Charlemagne. Nous ne sommes pas des Hurons. Nous sommes des Français qui ont voyagé du Havre à Québec. La seule traversée de l'Atlantique ne signifie pas nécessairement une réincarnation. Disons tout simplement que l'éloignement des foyers de culture française, le ralentissement des progrès de notre pensée et les occupations toutes matérielles de nos débuts en Amérique nous tiennent dans une infériorité bien inévitable. Ne disons pas plus cependant. Depuis trois quarts de siècle environ, nos relations avec la France sont tellement suivies que son action spirituelle nous éclaire constamment et vivement. Nous pouvons assister, sans perdre un seul de ses mouvements, à la marche des événements littéraires du vieux monde. Nous lisons tous les livres que nous voulons. Dans certaines de nos biblio-

thèques et librairies, nous trouvons exactement les même volumes d'histoire, de philosophie, de science, d'art et de littérature dont se servent les élites de l'Europe. Une telle richesse de matériaux aurait dû susciter, depuis une cinquantaine d'années au moins quelques œuvres de mérite dans le genre de *Maria Chapdeleine*, et si la chose ne s'est pas produite, c'est que nous souffrons de vices auxquels il faudra remédier.

* * *

Troisième excuse: les frontières imposées à l'inspiration. Il est des sujets essentiels qu'un auteur canadien, même en restant dans les bornes de l'orthodoxie, ne saurait traiter sans risquer son avenir. Les études d'âmes et de mœurs qui ne conviendraient pas à des timorées de couvent seront naïvement considérées comme voltairiennes ou corruptrices. Un roman où serait observée avec une scrupuleuse véracité la vie de certaines classes ou de certains individus, dans nos villes et—pourquoi pas?—dans nos campagnes, serait interdit dans les petits centres. Je pourrais nommer tel libraire trifluvien qui refusa de vendre un livre canadien qui offensait sa pudibonderie.

Nombre de nos concitoyens, parfois très en vue, dénoncent comme dangereux les esprits assez larges pour préférer la vertu simple et virile des honnêtes gens à celle des jocrisses. Des journalistes de grande expérience s'élèvent avec une déconcertante niaiserie contre la présence, en certains endroits, de quelques nus reproduits des chefs d'œuvre du Vatican, du Louvre et des grands musées du monde, alors que le chef des fidèles, les cardinaux, les évêques et les prêtres de la ville sainte admirent sans s'émouvoir et sans se souiller les

nombreux nus qui ornent les palais et les temples les plus augustes de la catholicité. Un Goethe aurait écrit son Faust à Québec, qu'il eût été menacé de tous les anathèmes, alors qu'on eût couronné maints grimauds enragés à peindre des vaches au pâturage.

Qu'on observe la morale, j'en suis, mais une morale d'hommes et non de femmelettes. Qu'on n'aille pas plus loin que le Christ, qui humiliait l'hypocrisie des pharisiens au moment même où il absolvait la femme adultère et la proclamait plus digne de respect que ses accusateurs. Qu'on ne nous parle pas constamment de la feuille de vigne pour la satisfaction de penser à ce qu'elle suggère. Surtout, qu'on n'aille pas lapider l'auteur honnête et franc, qui, dans certaines peintures, restera bien en deçà du réalisme de plusieurs chapitres de la Bible.

Je veux être bien compris: l'immoralité et le désordre n'ont jamais droit de cité dans les lettres; mais comme la vertu veut le juste milieu, il ne faudrait pas la confondre avec la bégueulerie; il ne faudrait pas que l'étroitesse de quelques-uns empêchât à perpétuité la création d'une littérature d'observation psychologique. Au nom de la Beauté qui vient de Dieu, au nom de l'art, reflet de l'incréé, au nom du bon sens et des instincts profonds des hommes les plus sains et les plus intelligents, nous ne demandons qu'un peu d'air pour respirer, un peu de liberté pour agir. Autrement, nous acceptons la stérilité pour idéal.

* * *

Nos institutions d'enseignement secondaire, qui ont l'insigne bonheur de jouir d'un monopole et de fonctionner sans aucune concurrence, produi-

sent-elles les meilleurs résultats possibles ? J'aime à le croire. J'admets même, comme on nous l'a dit si souvent, qu'elles sont égales à celles de n'importe quel autre pays. J'admire une telle perfection et je ne cesse de trouver mystérieuse, étonnante et inexplicable la faiblesse de beaucoup de leurs élèves.

Bien que j'aie coudoyé toutes les professions, je ne parlerai que du journalisme, parce que c'est là qu'est la mesure la plus juste de la valeur moyenne de notre culture littéraire. J'entends un peu partout des plaintes contre nos journaux: «C'est écrit en esquimau», dit-on. Eh! bien, trouvez-en à la douzaine des journalistes qui puissent satisfaire un public cultivé! Essayez de peupler entièrement nos salles de rédaction de «classiques» suffisamment dégourdis pour rendre simplement lisible un fait divers!

Sans doute, chaque journal, sur dix à quinze rédacteurs et nouvellistes, en emploie trois ou quatre d'une formation au-dessus de la moyenne; mais c'est un maximum. Les autres, très intelligents pour la plupart, ne réussissent pas à regagner par le travail personnel les éléments qui leur ont manqué pendant leurs études. Seuls les hommes très forts, physiquement et moralement, sont capables de surmonter l'espèce de désespoir qui s'empare du jeune journaliste écrasé par la pensée du chemin à parcourir pour atteindre à la supériorité. Il m'a toujours semblé que nos débutants de la quatrième puissance souffraient d'insuffisance philosophique. Ce qui manque, c'est l'idée générale, la pensée. Or, la pensée est la matière première avec laquelle on fait des œuvres qui durent. S'il est vrai que les idées sans le style risquent fort de rester lettre morte, il n'est pas moins vrai que le style

sans idées est comme une bourse sans argent: une parure inutile. Les idées, dans la littérature, sont le fruit de la pensée, et non pas d'une pensée quelconque, mais bien personnelle, bien assimilée, bien caractéristique. Des esprits superficiels, en lisant ceci, diront: «Veut-il que nous exprimions des idées nouvelles?.... Mais tout a été dit.... Rien de nouveau sous le soleil.» A quoi je réponds: «Non, il ne s'agit pas de nouveauté, mais uniquement de pensée, c'est-à-dire, d'un effort de réflexion et de sincérité qui porte chacun à se prouver intimement et à approfondir les idées reçues. Nous ne connaissons jamais bien les choses uniquement enseignées et servies toutes faites. Ce rôle passif ne crée rien de solide. L'activité cérébrale de chacun, autour des questions soulevées dans les facultés par une influence extérieure, est seule capable de produire dans l'être une pensée forte, claire, instructive, accompagnée des images qui la font valoir, en un mot, *une pensée littéraire.*»

* * *

Malgré tout, je persiste à croire que le Canada français produira, d'ici vingt-cinq ans, un ou deux grands écrivains. Plus que jamais notre jeunesse observe, s'habitue au travail, secoue des préjugés. Plus que nos devanciers, nous fréquentons la France et sa littérature. Nous sommes en bonne compagnie. Nous y trouvons un stimulant à nos ambitions et notre foyer naturel de culture. Plusieurs ont essayé, chez nous, d'étouffer le souvenir de nos origines. Au profit de quoi? Veut-on substituer le matérialisme américain à l'idéalisme français? Nous n'y gagnerions que la perte de notre âme nationale. La France a sur les autres cette supériorité que ce n'est pas son or qu'elle fait briller, mais son

esprit. Elle sait qu'une pensée vaut mieux qu'un écu. Qu'elle soit la dupe d'autres nations, qui exploitent son honnêteté, que les songe-creux et les Don Quichotte y trouvent refuge, qu'elle soit naïve, crédule, souvent victime de la duplicité des autres, que son tempérament impulsif lui fasse commettre des gaffes internationales, peu importe! Elle a dans le sang la beauté universelle qui la féconde avec un amour que ne connurent même pas Athènes et Rome dans leurs plus saintes ardeurs. C'est pourquoi, nous, ses fils, nous ouvrirons une de ses veines pour y boire à pleines lèvres ce sang plus pur, plus enivrant, rouge et ensoleillé comme la vigne de Bourgogne. Alors nous sentirons que la France a plus de sagesse et de génie que Pallas Athéné et que nous sommes nés d'une pensée de son front de déesse. Autour de nous, des fils dénaturés et pleins de la prudence des sots nous crieront: «Prenez garde à cette femme! c'est du poison qui voyage dans sa chair!» Laissons-les dire! Ceux qui calomnient et haïssent la France ne peuvent tout de même s'empêcher d'admirer la nation qui, toute pantelante, un jour, la face couverte de blessures et la tête blanche de la poussière des combats, trouva encore le moyen de sourire à l'univers et de recommencer la chanson, qui, depuis l'époque des troubadours, n'a cessé de faire vibrer l'âme de cette race aux prises avec la mort plusieurs fois par siècle et trouvant toujours assez de confiance en elle-même et en son immortalité pour se relever dans l'allégresse et lancer son alléluia du sommet de l'humanité.

Je prétends donc que, si nous savons resserrer de façon pratique le lien littéraire qui nous unit à la mère patrie, nous formerons bientôt des écri-

vains. Mais qu'est-ce qu'un écrivain? Pensons bien à la puissance souveraine dont il dispose. Alfred de Vigny, dans sa préface de Chatterton, disait de lui: «Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière; il la voit toute d'un coup d'œil; il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à toutes les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que dissimule et domine son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même et l'oblige à surveiller sa vie. — C'est le véritable, *le grand écrivain.*»

L'homme de cette valeur et qui, seul, peut créer

une littérature nationale, viendra à l'heure où une partie plus considérable de notre race, dégagée des étroitesses et des préjugés qui accablent le talent, stimulée par l'exemple de la France géniale, sera prête à accepter la vraie pensée d'un vaste cerveau, la puissante passion d'un grand cœur et l'art divin d'un libre créateur de beauté.

Tel est, mon cher Asselin, l'espoir que je nourris. Je vous prie de le partager avec moi, même s'il devait être déçu, même s'il n'était qu'une illusion inspirée par le patriotisme. Nous y trouverons une consolation, et si nous mourons avant le lever de l'astre attendu, nous descendrons du moins dans l'autre monde avec un peu de foi en nos destinées littéraires.

* * *

Je suis d'autant plus à l'aise pour croire en l'avenir que j'ai le pressentiment d'événements graves et prochains, dans notre patrie. De profondes transformations politiques pourraient bien donner à notre peuple et aux individus qui le composent plus de personnalité, d'originalité et de pensée.

Plus ou moins démoralisés par la conquête et ses conséquences, nous avons tous refoulé au-dedans de nous-mêmes le meilleur de notre être. Nous sommes une race comprimée. Nous ne nous livrons jamais assez entièrement dans nos discours et nos écrits. Nous ne sommes pas personnels. Restés français jusqu'à la moelle, épris de liberté, portant douloureusement une domination imposée et jamais acceptée du fond du cœur, nous masquons depuis des générations le visage de notre fierté, les sentiments les plus grands et les plus sacrés qui puissent brûler des âmes. Cette dissi-

mulation constante a bridé l'inspiration de nos écrivains et créé du conventionnel à foison.

Or, il ne saurait exister d'écrivains sans personnalité. Des centaines de millions d'hommes qui habitent notre planète, il n'en est pas deux qui se ressemblent. Au physique, on identifie bien chaque individu. Au moral, les diversités s'accentuent davantage. Les manières de voir, de penser et de sentir de tel individu, malgré certaines analogies avec celles des autres, ont de nombreuses particularités. Si on pouvait photographier les faits psychologiques comme les empreintes digitales, on verrait autant d'images différentes qu'il y a de personnes dans le monde. Cette infinie multiplicité des caractères, des tempéraments et des intelligences est l'une des plus grandioses beautés de notre espèce. Il est impossible de n'y pas admirer la prodigieuse puissance de la divinité créatrice.

Les individus sont attirés les uns vers les autres par le sentiment instinctif de ce qui leur manque et de ce qu'ils veulent acquérir, par le désir de l'inconnu, cause de tant d'aventures morales, par la joie de contempler chez d'autres des perfections nouvelles. Pour être très intéressante, une société devrait offrir les spécimens les plus variés. Quant à moi, je regretterais de voir le créateur pousser, un jour, le caprice divin jusqu'à me tirer moi-même à mille exemplaires pour me condamner à vivre uniquement au milieu de cette population d'*alter ego*. Comme je bâillerais dans ce cercle de sosies! Ne recevoir du dehors que l'écho de mes paroles, de mes idées, de mes opinions et de mes impressions, ne percevoir que l'exacte reproduction du son de ma voix, de mes mouvements et de mes manies, ne jamais rire de mes voisins sans rire de mes propres ridicules, ne serait-ce pas un supplice digne de la

Divine Comédie? Que de jours de spleen je vivrais ainsi! Je ne pourrais m'évader de moi-même que par le sommeil, afin de rêver que je suis ailleurs, avec des hommes multiples et divers, riant, causant, écoutant penser les autres; mais, en dormant, je saurais encore que mon rêve est rêvé en même temps et de la même façon par mes exemplaires, et le charme serait rompu. Je n'aurais qu'à répéter tristement ces mots de Musset:

Qui donc es-tu, triste oiseau de passage?
Est-ce un vain rêve? est-ce ma propre image
Que j'aperçois dans ce miroir?...
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé?

Mais l'écho implacablement fidèle me renverrait au visage les mots du poète des nuits. Je deviendrais fou comme un halluciné, et, pour me délivrer définitivement, je n'aurais pas même la consolation d'aller me pendre sans voir mille autres «moi» se balancer dans le vide, sous les branches de mille érables lugubres.

L'âme d'élite aimera la société où tous les types intéressants sont représentés. Elle circulera parmi les gens d'esprit capables d'observer les petits côtés de l'homme sans abuser du calembour; elle s'arrêtera longtemps auprès des penseurs et des réfléchis, parce qu'ils sont les plus originaux, et elle apprendra beaucoup auprès de ces privilégiés, qui, ayant refusé d'accepter sans examen les nombreux préjugés du vulgaire, se sont créé en eux-mêmes un petit monde très intellectuel et très intime où il fait bon pénétrer; elle se distraira en passant parmi les sensibles, les bohèmes de talent, les névrosés, les maniaques et les fous intelligents; enfin, dans ces voyages à travers ces espèces psychiques, elle se plaira souvent en la compagnie des femmes, parce

qu'elles ont des voix d'anges et des cœurs charmants comme leur visage.

En d'autres termes, la personnalité est souverainement aimable, et plus elle est forte, plus nous nous y attachons. C'est pourquoi les écrits personnels seuls éveillent l'attention. On se détourne d'un auteur qui n'est pas lui-même. Or, avez-vous remarqué que la plupart de nos écrivains ne sont pas eux-mêmes ? Depuis notre première pléiade du siècle dernier, nous avons eu quelques Hugo en miniature, quelques Musset déplumés de leur vibrante sincérité, quelques Lamartine maladroitement plagiés, quelques Baudelaire démodés, quelques Eugénie de Guérin plus ou moins fanées, quelques Bazin renchéris en naïveté; mais où est celui de nos auteurs qui a mis sur son temps le sceau de sa personnalité ? Quel est celui qui a nettement caractérisé une époque de notre vie littéraire ?

Si l'un de nous, avec une vraie culture et une connaissance suffisante du français, savait s'extérioriser, mettre complètement à nu son être intellectuel et moral, il en sortirait quelques accents autrement plus humains et plus profondément canadiens que ceux des textes pâles et rachitiques qui s'impriment ici depuis plus d'un demi-siècle. Mais nous avons été imitateurs serviles et nous avons pratiqué la pudeur cérébrale au point de rougir comme des mijaurées à la seule idée de montrer un morceau de pensée individuelle. Presque toujours notre littérature, ou ce qu'on appelle de ce nom, a interprété des sentiments et des opinions collectifs, refusant de briser ce carcan étroit de peur de pécher contre les idées connues et des attitudes convenues. Pendant ce temps, le public lecteur parcourt le champ de nos lettres en tenant à la main

un livre de la France, ou, qui pis est, un magazine américain.

Voilà une bien longue digression, direz-vous, pour démontrer que l'état colonial contribue à rendre les écrits impersonnels. Je reviens à mon sujet. Sans doute, bien des causes, qu'il serait peu prudent d'énumérer, abâtardissent nos lettres, mais on avouera que l'absence d'une patrie bien à nous est un facteur psychologique important. Dans un article publié par le *Literary Digest*, revue américaine, M. Thomas-D. Robertson, constatant lui aussi que le Canada ne possède pas encore de littérature nationale au vrai sens du mot, donne pour raison de cette lacune que les Canadiens ne sont pas libres. S'il faut en croire la traduction d'un journal de Québec, M. Robertson a déclaré que «l'obstacle à surmonter, pour nos écrivains, est de produire des œuvres dans un pays qui a un statut national, mais non une nationalité établie et généralisée, qui fasse agir *instinctivement* en quelque sorte les individus en fonction de l'intérêt commun. A cause de l'absence de cette atmosphère indispensable, les écrits canadiens sont le plus souvent *sans inspiration*, terre à terre, *conventionnels*.»

Il me semble, en effet, que nous nous sentirions plus grands, plus fiers, plus expansifs et plus intelligents, si nous possédions une terre bien à nous, avec un drapeau à chérir et une gloire intellectuelle et artistique à créer. Le mal est que bien peu, chez les nôtres, ont eu le courage, depuis trente ans, de crier leur amour pour la liberté. Les rares citoyens qui ont voulu faire appel à l'orgueil national ont passé pour des fous et des illuminés. On dirait que la population entière, accoutumée au servage par une génération de prudents et de faux doctri-

naires, considère comme un bien la privation de toute personnalité nationale et adore l'humiliation de ne compter pour rien parmi les nations du monde.

La littérature personnelle et créatrice, même dans les genres fantaisistes, ne saurait guère exister au milieu d'une telle mentalité. Comment voulez-vous que les saintes audaces de l'art, les profonds enthousiasmes du beau, se produisent là où le cœur n'est pas même secoué par l'idée de patrie ? Fait étrange, on parlait plus librement vers 1890 qu'aujourd'hui. Le 4 avril 1893, Honoré Mercier, l'un des plus grands animateurs de notre histoire, faisait, sur l'indépendance, un long et pathétique discours, qui finissait par cet ardent appel:

«Debout, comme un homme libre sur la terre libre de l'Amérique, je défends la cause sacrée de mes compatriotes, quelles que soient leur race ou leurs croyances religieuses, et je demande pour tous, hommes, femmes et enfants, l'émancipation coloniale et la liberté.... Vous avez la dépendance coloniale, je vous offre l'indépendance; vous avez la gêne et la misère, je vous offre la fortune et la prospérité; vous n'êtes qu'une colonie ignorée du monde entier, je vous offre de devenir un grand peuple, respecté et reconnu parmi les nations libres....

«Hommes, femmes et enfants, à vous de choisir: vous pouvez rester esclaves dans l'état de colonie, ou devenir indépendants et libres, au milieu des autres peuples qui, de leurs voix toutes-puissantes, vous convient au banquet des nations.»

Le même discours, prononcé de nos jours, après les quatre années d'ilotisme du temps de guerre, attirerait sur son auteur tous les anathèmes des prédicants de la soumission à perpétuité. Pour-

quoi cela, sinon que la masse des esprits est formée à toutes les abdications. Et, dans la littérature, la première abdication est celle de la personnalité.

Une âme nouvelle nous animera cependant quand de fortes émotions auront enfiévré notre terre. J'en ai connu, dans ma vie, qui ne s'étaient révélé à eux-mêmes qu'au sortir de violentes et dangereuses maladies. Une fièvre d'un mois a suffi à faire de tel de mes amis l'être valeureux qu'il n'eût jamais été sans elle. L'heure de la crise sonnera aussi, peut-être, pour notre peuple, et ce sera le salut. Il en naîtra de la fierté, du travail, de l'audace, de passionnantes responsabilités. De cette tourmente, notre âme latine s'échappera, libre, les deux ailes hors de sa chrysalide d'acier.

JEAN-CHARLES HARVEY.

NOTRE LANGUE ÉCRITE

DISCOURS PRONONCÉ PAR L'AUTEUR, A L'UNIVERSITÉ LAVAL, LE 3 DÉCEMBRE 1925, LORS DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS

Monsieur le président,

Mesdames,

Messieurs,

Le souvenir d'un nom très sympathique dans la littérature canadienne s'est mêlé au choix du sujet de la présente conférence. Évoquant dans ma mé-

moire les débuts de nos lettres, je me rappelai que l'un des meilleurs poètes du Canada français, il y a soixante ans, promenait en France la tragique mélancolie de l'exil. La solitude, le dégoût de la vie et la pauvreté attristaient ses méditations et remplissaient son âme de pessimisme. Débordant de nostalgique amertune, il écrivait à l'un de ses intimes de Québec des lettres désespérées, où il traçait en noir le tableau de notre activité littéraire. «Dans la poésie, dans le roman, disait-il, nous n'avons que des œuvres de second ordre. La tragédie, le drame sont encore à naître.... Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique (et Dieu sait la littérature que nous devons aux tartines des politiqueurs), ne saurait subvenir à leurs moindres besoins. Quand un jeune homme sort du collège, sa plus haute ambition est de faire insérer sa prose ou ses vers dans un journal quelconque. Le jour où il voit son nom flamboyer pour la première fois au bas d'un article de son cru, ce jour-là, il se croit appelé aux plus hautes destinées; et il se rêve l'égal de Lamartine, s'il cultive la poésie; de Balzac s'il a essayé du roman. Et quand il passe sous la porte Saint-Jean, il a bien soin de se courber de peur de se cogner la tête.»

On le voit, le barde malheureux connaissait les lacunes littéraires de son temps, qui ressemblent un peu à celles du nôtre; mais, dans une autre lettre, il proposait à nos maux un remède si étrange, si impossible, que je me demande s'il ne voulait pas se payer la tête de son aimable correspondant: «Ce qui manque au Canada, disait-il, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement

nous parlons et écrivons, d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires.»

Mesdames et messieurs, Crémazie — car vous avez deviné qu'il s'agit de lui — a remué mes enthousiasmes d'écolier; j'ai aimé en lui la sincérité et l'humilité, les deux vertus distinctives de l'artiste vraiment sensible; son souffle puissant m'aveuglait sur la banalité de son vers, et je me laissais emporter délicieusement dans les plis lumineux de son «drapeau de Carillon». Pourtant je n'ai jamais approuvé ce passage de ses lettres où il nous conseille l'iroquois; je n'ai pas trouvé vraie non plus cette affirmation qui veut que nous demeurions à perpétuité des colons littéraires. Ce n'est conforme ni à nos aspirations, ni à notre fierté ni à l'esprit de la Société du parler français, qui m'a fait le grand honneur de participer à son programme de séance annuelle.

Je prétends au contraire que nous pouvons, que nous devons, avec du temps et de l'étude, acquérir une langue identique à celle de la France. Je crois même possible que, le jour où notre parler égalera celui de l'ancienne mère patrie, nos livres deviennent les heureux rivaux de ceux de nos aînés.

* * *

Quelqu'un me demandait un jour: «Croyez-vous possible une littérature canadienne-française?»

—Qu'entendez-vous par là? lui répondis-je. S'il s'agit d'une littérature d'inspiration locale, puisant

ses pensées, ses sentiments et ses images de la société, des personnes, de l'histoire, des objets et des lieux soumis à une observation directe et personnelle, assurément cette littérature est possible. Elle est même naturelle et nécessaire. Mais si vous parlez d'écrits formés d'une langue différente de celle de la France, c'est-à-dire d'expressions régionales, de tournures désuètes et d'anglicismes francisés, je n'y crois pas, ô pas du tout!

Le français, dans la littérature, est un et indivisible. Il ne se fractionne pas. La partie qui voudra s'en séparer se corrompra comme un membre de chair amputé d'un corps vivant.

Peuple de sang français implanté sur une terre nouvelle, pénétrés, harcelés, accablés d'influences étrangères, nous n'avons ni la force ni le temps de nous créer une autre langue. Nous éloigner de la source-mère de notre verbe serait nous condamner à l'indigence intellectuelle, car il nous faudrait plusieurs siècles d'efforts pour rattraper la moitié de l'héritage perdu. Ces siècles eux-mêmes ne nous serviraient qu'à nous plonger davantage dans l'anglicisme et l'anarchie verbale, et nous aboutirions peut-être à un baragouin inférieur à l'iroquois que nous souhaitait l'infortuné Crémazie.

On connaît le mot d'Alphonse Daudet: un mauvais romancier disait devant lui: «On a beau dire, je sais *mon* français.

—*Son* français, répondit Daudet, j'en conviens, mais *celui des autres*...

"Celui des autres", c'est cette langue si claire, si belle, si harmonieuse, si subtile et si riche, qui absorbe en elle-même toute l'humanité supérieure et qui rend dans ses nuances infinies toutes les conceptions de l'esprit, toutes les vibrations de l'âme, toutes les pulsations de l'être.

Monument d'art et de vérité, cette langue a pris dix siècles à se fixer. Elle a subi toutes les vicissitudes avant d'en arriver à cette quasi-stabilité qui la fixe désormais dans le temps et dans l'éternité à l'égal du grec d'Homère et du latin de Virgile et de Cicéron.

Rivarol, l'un des esprits les plus brillants de la fin du dix-huitième siècle, disait, dans son *Discours sur l'universalité de la langue française* : «On est étonné quand on songe qu'il a fallu plus de mille ans à la langue française pour arriver à sa maturité. On ne l'est pas moins quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le Ve siècle jusqu'à la fin du XVIe, sans compter ceux qui écrivaient en latin. Quelques monuments qui s'élèvent dans cette mer d'oubli nous offrent autant de français différents. Les changements et les évolutions de la langue étaient si brusques que le siècle où on vivait dispensait toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les auteurs se traduisaient de demi-siècle en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose; et dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue était arrivée pour lui à sa dernière perfection. Paquier affirmait de son temps qu'il ne s'y connaissait pas ou que Ronsard avait fixé la langue française.

«A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influait sur elle; la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut que deux sortes de barbaries à combattre, celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérants de chaque siècle, en adoptant les expressions celtes et latines, les avaient marquées chacun à son coin;

on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire et le désordre régna dans la disette. Mais quand la monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine, et de l'autre au génie même de la nation, ce qui leur donna une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société: la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.... C'est ce qui se produisit aux premières années du siècle de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit entrer chacun à sa place; on connut mieux ses droits et ses plaisirs; l'oreille, plus exercée, exigea une prononciation plus douce; une foule d'objets demandèrent des expressions nouvelles, la langue française fournit à tout et l'ordre se rétablit dans l'abondance.»

On ne saurait mieux comprendre que par cette citation à travers quelles péripéties dut passer le français avant d'atteindre à cette stabilité relative où il repose depuis trois siècles. Avant le dix-septième, des écrivains remarquables s'imposèrent à leur entourage, mais aucun d'eux ne laissa son empreinte sur son époque. Les rapides variations de la langue empêchaient le génie de durer au delà d'une génération. La jeunesse n'entendait plus la vieillesse, parce que l'instrument de la pensée se modifiait avec la mode et l'histoire. C'est ainsi que les Jodelle, les Baïf et les Ronsard, au seizième siècle, tentèrent de transporter Athènes à Paris en imitant servilement la métrique des anciens poètes grecs et en méconnaissant le génie de leur langue au

point de vouloir parler grec en français. A peu près dans le même temps, les deux reines Médicis prostituaient à l'italien le parler de la cour. Le français luttait ainsi contre le grec et l'italien à la fois, comme nous luttons, nous, contre l'archaïsme et l'anglicisme. Sous Louis le Grand, il sortit victorieux de l'épreuve: le génie de la race s'affirma, et l'on vit apparaître, dans sa lumière et sa vérité, la langue la plus complète, la plus sensée et la plus humaine de l'univers.

A ce moment, Racine pouvait venir. Mille ans de gestation lui avaient formé une langue digne de lui. Portée dix siècles dans les flancs d'une race vigoureuse, fine, délicate, vibrante et pleine de respect pour la beauté, elle naissait avec les attributs d'un verbe universel et sûre de sa durée. Dès 1496, un grammairien anglais, prévoyant cette merveilleuse éclosion, ne pouvait s'empêcher d'admirer «le doulz françois qui est la plus bêle et la plus gracious langage et plus noble parler (après latin d'école) qui soit au monde et de tous gens mieux prisée et aimée que nul autre». Qu'aurait dit ce grammairien, deux cents ans plus tard, en lisant Corneille, Racine, Molière, La Fontaine et Bossuet ? Le latin d'école pâlit lui-même devant son rival victorieux, qui le reléguait pour jamais dans les manuels de philosophie et de théologie, et qui le remplaçait définitivement dans la littérature ?

Depuis, notre langue s'est embellie encore. Comme le disait Anatole France, «chaque génération l'a enrichie de vocables qui témoignent à jamais des pensées, des passions, des joies, des souffrances, de tous les efforts de tant de millions d'hommes. Elle est venue à nous ainsi accrue, de siècle en siècle, à grand prix et à grand peine, et ce patriotique

héritage est cher à toutes les âmes qui gardent à la France un amour que l'intelligence élargit et décore.»

* * *

Or, mesdames et messieurs, c'est cette langue que nous prétendons parler, que nous voulons écrire. Pouvons-nous divorcer avec elle ? Serions-nous prudents d'y garder des formes parasites, qui en détruisent l'harmonie, ou des expressions barbares, qui l'abâtardissent ?

Trois dangers nous guettent: *l'archaïsme, l'impropriété, l'anglicisme.* Le premier, qui est le moindre, nous est indiqué, depuis un peu plus d'un an, par l'un des plus sérieux de nos linguistes M. Louis-Philippe Geoffrion. Par ses *Zig-zags autour de nos parlers,* il a démontré deux choses : 1° l'authenticité française des vieux mots en usage dans notre peuple; 2° le mal que ferait à notre littérature l'abus de vocables qui appartiennent désormais à la langue morte.

La généalogie de nos vieux mots était à faire. Par elle, on démontre que notre parler vaut bien le parisien de Toronto, qui s'efforce toujours d'humilier notre pauvre *french canadian patois.* Dieu merci, nous n'avons jamais patoisé. Presque toutes nos expressions surannées ont été ou sont parlées dans certaines provinces de France. Elles nous valent des actes de naissance ou des titres de noblesse.

Est-ce à dire qu'on emploiera impunément quelques centaines de mots et tournures exclus aujourd'hui du vocabulaire ordinaire de la France littéraire ? Je ne le crois pas. Sans tomber dans un purisme exagéré, il faut user de prudence et de ju-

gement. La littérature française étant une et indivisible au point de vue langue à quelque continent qu'elle appartienne, on n'y admettra d'archaïsmes ou de mots mal articulés que juste ce qu'il en faut pour embellir le vocabulaire ou exprimer des objets impossibles à désigner autrement. Aller plus loin serait jeter dans notre parler des éléments de corruption qui, mêlés aux vocables anglais, formeraient un salmigondis indigestible.

Il y aurait témérité à mépriser tous les mots nés du peuple. Presque toujours, c'est celui-ci qui contribue à enrichir une langue. Un écrivain remarquable, parlant de l'argot, disait au risque de scandaliser les puristes: «La vie argotique d'un mot n'est souvent qu'un stage à la porte de la langue littéraire; quelques-uns des mots les plus «nobles» du vocabulaire français n'ont pas d'autre origine.» Mais, dans notre province, le peuple pèche parfois par excès de pittoresque. Les expressions fortes, qui sont rarement belles, y fourmillent. On y a perdu, semble-t-il, le sentiment de la grâce et de l'harmonie, que les populations des provinces de France ont par instinct. Les écrits de chez nous qui leur feront trop d'honneur absoudront, par le fait, beaucoup de grossièretés.

Toute société contient deux catégories de gens: ceux qui parlent bien et ceux qui parlent mal. Paris a son argot, et chaque province de France ses particularités linguistiques et ses bribes de patois. Il y a donc plusieurs parlers. Est-ce à dire qu'il y a plusieurs littératures? Est-ce à dire que les écrivains vont recueillir dans leurs livres toutes les singularités provinciales ou régionales? Quiconque veut écrire en français respecte assez cette langue unique, aussi parfaite et plus logique que le grec

et le latin de la belle époque, pour se soumettre à une discipline et à une autorité. (1)

En littérature, Québec est une province de France. Il ne lui est pas permis plus de licences qu'à la Touraine ou à la Normandie. Ses hommes de lettres, si elle en a, doivent se modeler sur ceux qui, de l'autre côté de l'Atlantique, ont fait preuve de bon goût, de clarté et de simplicité.

Encore une fois, le français est un et indivisible. La Belgique et la Suisse nous en donnent un exemple. Lisez les livres et les journaux des Suisses et des Belges: diffèrent-ils substantiellement de ceux des Français ? Genève et Bruxelles n'ont-ils pas mûri sous le reflet de Paris ? Et nous, quoi qu'il advienne, nous mûrirons de même. Autrement, nous n'aurons qu'une littérature de pacotille et vouée à l'oubli.

---

(1) Jules Lemaître raille ainsi Jules de Glouvet, romancier du terroir français, au sujet de sa manie des vieux mots: «M. de Glouvet, dit-il, a étudié le vieux français et a sans doute collectionné les archaïsmes usités dans sa province. Souvent il interrompt le dialogue pour donner l'étymologie d'un mot ou d'une locution.... On comprend, après cela, que M. de Glouvet n'ait point résisté à la tentation d'écrire en vieux style des contes moyenâgeux. Je sais que cet exercice est assez facile, pour l'avoir appliqué une fois par hasard, et j'ai connu des élèves de rhétorique qui y réussissaient mieux que dans le français d'aujourd'hui..... Même quand on n'est pas capable d'apporter dans cet exercice l'imagination drue, robuste, copieuse, qui sauve et soutient les *Contes drolatiques* de Balzac, ces contes sont encore agréables à ceux qui les écrivent, et d'aventure à ceux qui les lisent, et c'est le cas des *Histoires du vieux temps* de M. Jules de Glouvet. On a l'illusion, lorsqu'on n'est pas un grand philologue, de lire un texte du moyen âge sans être arrêté par les perpétuelles difficultés des textes authentiques; on goûte le charme combiné de la rime suivie de la forme et de la simplicité des sentiments; et comme il est convenu que le moyen âge est naïf, comme son langage nous paraît tel (peut-être parce qu'il est en général plus lent et plus empêtré que le nôtre), on savoure de bonne foi cette naïveté. C'est le moyen âge mis à la portée de tout le monde, un *bric-à-brac* littéraire assez semblable à celui que nous avons dans nos mobiliers, où nous préférons parfois du *faux vieux* aux si jolis meubles soyeux et capitonnés, qu'on nous fabrique aujourd'hui.»
(Les Contemporains, vol. III, p. 155).

D'aucuns me demandent: «N'est-il pas vrai que Québec a gardé, plus que tout autre pays d'origine française, la langue du XVIIe siècle, qui fut la grande époque classique?» Je vous avouerai que ce compliment, qui ne coûte pas cher aux étrangers qui nous le font, m'est parfois pénible. Le français est une langue vivante. Il évolue. Seules les langues mortes sont immobilisées pour toujours. Comme l'homme vivant a le mouvement, le sourire et les larmes, la langue vivante adapte sa physionomie à la mobilité de l'âme populaire à travers les siècles. Donc notre parler, s'il se figeait dans l'époque classique, aurait plutôt l'air d'une langue morte. Devons-nous nous réjouir quand on vient nous dire que nous parlons une langue-souvenir et que notre vocabulaire contient des fossiles? Je ne le crois pas. Notre race est trop jeune pour se résigner à ce que vous me permettrez d'appeler la vieillesse verbale.

* * *

Cependant *l'archaïsme* est le moindre, et de beaucoup, des dangers d'une littérature nationale. Les *impropriétés* sont autrement plus redoutables. Innombrables, elles souillent la majeure partie des vers et de la prose de nos compatriotes. Nous n'avons pas appris, dans notre enfance, à désigner par leur nom la moitié des objets qui nous entourent. Il nous faut nous en instruire plus tard... et il est trop tard. Les trois quarts au moins de nos hommes cultivés ne prennent pas le temps de consulter leur dictionnaire, tandis que les autres sont souvent trompés par le dictionnaire lui-même. Pourquoi donnerais-je des exemples? On dira: «s'ennuyer de quelqu'un» au lieu de «regretter son absence», «désirer sa présence», et on croira faire un compliment; on dira: «je m'endors» au

lieu de «j'ai sommeil», «supporter un ministère» au lieu d'«appuyer» un ministère; que sais-je encore?

Quel dictionnaire nous renseignera sur de telles impropriétés? «Des dictionnaires! disait Arthur Buies, ah! bien oui, parlons-en! Mais il y a des milliers de mots, dans les dictionnaires qu'il serait absolument impossible d'employer aujourd'hui, qui cependant étaient français, il y a trois, quatre ou cinq cents ans, et que, pour cette raison, le lexicographe est obligé d'enregistrer, mais qui, aujourd'hui, ne sont plus français. Allez donc parler comme Froissart ou comme Rabelais dans les rues de Québec, l'Athènes du Canada; je vous donne la douce certitude qu'avant huit jours on vous enverra finir vos phrases à la Longue-Pointe. De même, il y a une foule de mots consacrés par les meilleurs écrivains de notre siècle, et que vous ne trouverez cependant pas dans les dictionnaires. De nouveau, je le répète, pour savoir se servir des dictionnaires, il faut posséder le génie de sa langue; sans cela, on est exposé à des aberrations très amusantes, comme cet Anglais qui, entendant à Paris son voisin de table appeler un des convives «cornichon», avait tout de suite recouru à son dictionnaire et avait trouvé «petit concombre que l'on confit dans le vinaigre», ce qui n'avait fait que le dérouter davantage.»

Le génie de la langue nous est donc plus nécessaire que les lexiques, et nous ne l'acquerrons que par la fréquentation assidue des bons auteurs, la conversation attentive avec les hommes de chez nous qui parlent le moins mal, l'étude et l'observation personnelles.

* * *

J'en viens maintenant à l'anglicisme. Celui-là c'est l'ennemi! Il a déteint sur notre parler, il y a

fait des taches ineffaçables; il coule en ruisseaux impurs dans notre littérature et dans nos journaux. C'est lui surtout qui fait dire aux hommes cultivés qui lisent des œuvres canadiennes: «Ce livre n'a pas été écrit par un Français.» Beaucoup de nos auteurs, de ceux-là même qui ne savent pas l'anglais, en ont subi l'influence. Ils ont perdu en grande partie cette clarté, cette fluidité, ce charme, cette facilité aimable qui caractérisent presque toujours les moins doués des auteurs de France. Des obscurités, des imprécisions, des formes flasques et des lourdeurs se sont insinuées dans notre prose et dans notre poésie, et cela nous vient presque entièrement de l'anglais.

«Le français, disait Rivarol, par un privilège unique, est seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe; et c'est en vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations, la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. *Ce qui n'est pas clair n'est pas français; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin.* Pour apprendre les langues à inversion, il suffit de connaître les mots et leurs régimes; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite que s'est formée la langue française, et que ce sont les courbes et leurs infinies variétés qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée, celles-là se précipitent et s'égarent avec elles dans le labyrinthe des sensations et suivant les caprices

de l'harmonie; aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.»

Comme nous, Rivarol pensait que le génie de l'anglais ne saurait s'adapter au génie du français, ce qui nous fait croire que le style ambigu, traînant, illogique et vaporeux, qui est particulier à un trop grand nombre d'écrivains canadiens, n'est que de l'anglais traduit en français. N'a-t-on pas dit de la langue saxonne que «le désordre lui a plu comme si l'ordre lui eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude; aussi ses ouvrages, qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme, et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donné».

Le danger est d'autant plus grand qu'une partie de notre élite ne paraît guère se soucier des horreurs entassées dans le langage officiel. Nous pouvons dire aujourd'hui ce qu'un chroniqueur écrivait, en cette ville même, il y a quarante ans: «Il est impossible de comprendre quelque chose à nos textes de lois, de nos bills, de nos documents parlementaires quelconques, cela, sans compter les choses inutiles, les répétitions sans objet, les membres de phrases jetés sans rime ni raison, les périssologies de toute espèce, fouillis de monstruosités d'autant plus exécrables que nous avons à notre disposition une langue dont le caractère distinctif et tout particulier est la netteté et la concision, même dans la procédure, même dans la législation. Mais nous voulons absolument que l'anglais soit du français, et nous croyons y parvenir en employant des mots qui, pris isolément, sont français, mais qui, réunis, forment très bien des tours de phrases essentiellement anglais.»

* * *

Depuis l'époque où ceci fut écrit, on a progressé, sans doute, mais avec une telle lenteur que je me demande si nous parviendrons à obtenir de notre classe instruite qu'elle parle et écrive en bon français. Si les journaux, les traductions et les pratiques légales sont parmi les causes premières du mal dont nous souffrons, notre littérature elle-même est rongée d'anglicismes.

Il conviendrait peut-être d'examiner jusqu'à quel point le bilinguisme, qui nous est imposé par les circonstances, est responsable de telles corruptions. Laissant de côté le point de vue affaires, la nécessité économique, demandons-nous si la science des deux langues officielles de ce pays, chez un individu, ne produit pas la confusion de Babel. Qu'elle puisse être profitable à des hommes cultivés et ayant appris d'abord et avant tout la langue maternelle, j'en conviens; mais il n'en saurait être de même chez la masse, pour qui le mélange des mots anglais aux mots français, dans la conversation, est une suprême élégance.

Un écrivain remarquable de la France contemporaine, M. Remy de Gourmont, dans son *Esthétique de la langue française*, exprimait ainsi les dangers du bilinguisme:

«Je crois vraiment, disait-il, qu'en face de l'anglais et de l'allemand le latin est un chien de garde qu'il faut soigner, nourrir et caresser. Ou bien l'enseignement du latin sera maintenu et même fortifié par l'étude des textes de la seconde et de la troisième latinité; ou bien notre langue deviendra une sorte de sabir formé, en proprortions inégales, de français, d'anglais, de grec, d'allemand, et de toutes sortes d'autres langues, selon leur importance, leur utilité, ou leur popularité. Nous avons de tout temps emprunté des mots aux divers peuples

du monde, mais le français possédait alors une volonté d'assimilation qu'il a négligée en grande partie. Aujourd'hui, le mot étranger qui entre dans la langue, au lieu de se fondre dans la couleur générale, reste visible comme une tache. L'enseignement des langues étrangères nous a déjà inclinés au respect d'orthographes et de prononciations qui sont de vilains barbarismes pour nos yeux et nos oreilles. Si à dix ans de latin on substituait dans les collèges dix ans d'anglais et d'allemand; si ces deux langues devenaient familières et aux lettrés de ce temps-là et aux fonctionnaires et aux commerçants; si, par l'utilité retirée d'abord de ces études, nous étions parvenus à l'état de peuple bilingue ou trilingue; si encore nous faisions participer les femmes et—pourquoi pas ?—les paysans et les ouvriers à ces bienfaits linguistiques, la France s'apercevrait un jour que ce qu'il y a de plus inutile en France, c'est le français. Cependant, chacune des quatre régions frontières ayant choisi de penser dans la langue du peuple voisin, peut-être resterait-il vers le centre, aux environs de Guéret et de Chateauroux, quelques familles farouches où se conserveraient, à l'état de patois, les mots les plus usuels de Victor Hugo...

«Une langue n'a pas d'autre raison de vie que son utilité. Diminuer l'utilité d'une langue, c'est diminuer ses droits à la vie. Lui donner sur son propre territoire des langues concurrentes, c'est amoindrir son importance dans des proportions incalculables....

«Un homme intelligent et averti peut savoir plusieurs langues sans avoir la tentation d'entremêler leurs vocabulaires; c'est au contraire la joie du vulgaire de se vanter d'une demi-science, et le penchant des inattentifs d'exprimer leurs idées

avec le premier mot qui surgit à leurs lèvres. La connaissance d'une langue étrangère est en général un danger pour la pureté de l'élocution et peut-être aussi pour la pureté de la pensée. Les peuples bilingues sont presque toujours des peuples inférieurs.»

Qu'il y ait une pointe de pessimisme dans ce passage de Remy de Gourmont, c'est incontestable; mais les idées en sont vraies aux trois quarts, et cela suffit à justifier nos alarmes. Forcés d'être bilingues, avalant quotidiennement à grandes doses le poison qui brûle notre verbe et notre pensée française, sachons au moins boire sans cesse le contrepoison de la vigilance et de l'étude. Ne regardons pas comme un bienfait que cinquante pour cent de notre population sache les deux langues, car un tel bilinguisme est la pire épreuve qu'un peuple soucieux de vivre ait jamais subie. C'est un bien pour un mal, un de ces malheurs nécessaires que nous devons porter comme un cilice et non comme une décoration! (1)

* * *

Au milieu de tant de difficultés, on ne s'étonne pas outre mesure des défauts de notre littérature. La faiblesse de sa langue, jointe à une absence de

---

(1) Ce passage fit presque scandale dans le temps où fut prononcée cette conférence. On m'avait peut-être mal compris. Je n'ai jamais voulu combattre le bilinguisme: il nous est nécessaire pour vivre. Pour plusieurs, il est même un merveilleux moyen de culture. Je prétends cependant que beaucoup de nos jeunes compatriotes apprennent l'anglais alors qu'ils ne connaissent que très imparfaitement leur langue maternelle. Là est le mal. On crée une pensée et une tournure anglaises dans des cerveaux neufs, auxquels il faudrait d'abord inculquer l'esprit et la lettre du français. De la sorte, on fait acquérir à des hommes intelligents et bien doués des habitudes qui les empêcheront, toute leur vie, de posséder suffisamment le parler de leur race.—L'AUTEUR.

pensée vraiment profonde et personnelle, a causé jusqu'ici son infériorité.

J'ai été souvent témoin d'efforts magnifiques d'écrivains entrés dans la vie littéraire avec l'ardeur des apôtres, au nom d'une idée ou de l'immortelle beauté. L'indifférence et l'oubli les ont presque tous cloîtrés dans leur néant, parce qu'il manquait à leur inspiration la lyre d'Orphée, c'est-à-dire le style. Pourquoi n'avaient-il pas de style ? Parce qu'ils n'avaient pas de langue, c'est-à-dire, la langue de la précision, de l'analyse, de la nuance et de la clarté, qui peut décrire les aspects multiples et divers des idées, des sentiments et des choses, qui ne trompe jamais la pensée et qui, en déroulant sous vos yeux l'impitoyable logique de ses phrases, vous avertit infailliblement du degré de force et de lucidité de votre propre pensée.

Ce que nous en avons gaspillé de talent, dans ce pays, à cause de cette regrettable pauvreté! Par sa faute, les fervents de lecture, dans notre province, méconnaissent les plus admirables de nos travailleurs intellectuels. Pour vous en rendre compte personnellement, passez de temps en temps chez un de nos libraires, à deux pas de cette maison par exemple. Près de la porte d'entrée du temple des livres, bien en évidence, des volumes s'offrent en rangées compactes. Ce sont les Canadiens qui implorent les lecteurs, leurs nourriciers. Observez ceux-ci. Ils s'arrêtent devant ces rayons qui les sollicitent, tirent un bouquin de son casier, en ouvrent une page qu'ils lisent en diagonale, puis, de l'air le plus indifférent du monde, le remettent en place. Geste peu patriotique, si vous voulez, mais qui révèle un goût inné. Même si ces gens ne sont pas très instruits, leur instinct les avertit que le style, l'une des seules choses qui comptent dans

la littérature proprement dite, se trouve ailleurs. Ils poussent plus loin leurs recherches. Sur les tables du fond, voici un amas de volumes—ils y font halte, s'emparent d'un livre venu de France et le parcourent rapidement des yeux. Ils semblent s'absorber dans une pensée ou dans un rêve. Une image, un sentiment, des sensations s'éveillent en eux. Alors vous les voyez verser quelques pièces blanches dans la main d'un commis voisin, puis emporter le trésor. Que s'est-il passé dans leur âme ? Exactement le contraire de tout à l'heure. Un passage a arrêté leur choix; une phrase, un mot les ont séduits. La curiosité a fait le reste. La magie du style et la pureté de la langue sont souvent au fond de cette préférence.

Un tel fait se répète cent fois le jour. Il s'en dégage une leçon: c'est qu'il est devenu nécessaire, si nous voulons posséder une littérature ailleurs que dans les rayons poudreux des librairies, d'employer toutes nos énergies à repousser l'invasion des barbares; l'archaïsme, l'impropriété et l'anglicisme. Autrement, notre syntaxe et notre vocabulaire se prostitueront, notre littérature sera pleine de sang impur et de tares, et nous devrons assister au triomphe indéfini du livre de France sur le livre du Canada. Nous aurons dès lors manqué au premier de nos devoirs littéraires, qui est de faire aimer l'histoire, les hommes et les choses de notre pays.

La tâche est difficile. Elle n'est pas désespérée. Si, d'un côté, nous vivons avec l'Anglais dans une promiscuité qui favorise toutes les contaminations; si, à l'est, à l'ouest et au sud, le triangle anglo-saxon nous enserre et veut nous pénétrer, de l'autre nous avons nos institutions scolaires, nos collèges, nos universités, nos professeurs et nos boursiers;

nous avons surtout la littérature française où nous pouvons purifier notre langue comme dans un baptême de clarté. C'est là que nous laverons la tache originelle de notre vocabulaire, que nous reprendrons le génie de la langue française, génie à demi perdu par cent années d'abandon, et que la culture latine, sur ce continent, redeviendra fidèle aux plus belles traditions du vieux monde. C'est là enfin que nous apprendrons le respect pour le mot qui s'adapte le mieux à notre nature et qui, après douze siècles de métamorphoses sur les lèvres innombrables de nos ancêtres, nous arrive aujourd'hui dans sa robe constellée d'astres et de soleils. Le poète a dit: «Le mot est un être vivant.» Il n'est pas permis de le corrompre ou de le tuer. Il a dit encore qu'«il est la formule des lueurs flottantes du cerveau». Il n'est pas permis d'éteindre de lueurs séculaires. Il a dit aussi qu'il est «le passant mystérieux de l'âme». Il n'est pas permis de ternir le reflet d'une puissance spirituelle. Mais il faut aimer le mot français, parce qu'il contient dans ses syllabes tissées de rayons, toute la sève de notre race, toute l'originalité de notre sang, toute la garantie de notre durée, et s'il est vrai que le souvenir d'un beau passé, le culte des traditions, la fidélité à la volonté des hommes et des femmes qui nous donnèrent la vie valent quelque chose dans l'idéal des peuples, sachons que le mot seul maintiendra dans nos âmes ces sentiments sacrés et nobles, qui semblent tellement naturels à l'humanité qu'on les dirait sortis du front de la divinité!

3 décembre 1925.

« LA SÈVE IMMORTELLE »

ROMAN CANADIEN PAR LAURE CONAN

Laure Conan (Mlle Félicité Angers) est morte l'année dernière dans un dernier acte de foi en son Dieu et d'amour pour son beau pays. Parvenue à la grande vieillesse, elle avait gardé purs, intacts, ardents et jeunes les sentiments qui animaient sa vie austère alors qu'elle écrivait l'épopée de Montréal, dans *L'Oublié*, et sa charmante autobiographie, *Angéline de Montbrun*. Près de la tombe, elle pouvait regarder sans frayeur les longues années vécues dans le devoir et le travail, car elle eut ce rare privilège d'avoir porté dans sa poitrine un cœur qui ne changea pas une seule fois en trois quarts de siècle. Telle elle fut au début de sa carrière, telle elle fut à la fin. Il suffit de comparer son premier livre à son dernier pour constater que deux choses sont demeurées immuables en elle: sa croyance intégrale et son patriotisme cornélien.

Elle a écrit *la Sève immortelle* alors que la mort la gagnait déjà, et c'est quelques jours avant de s'éteindre qu'elle traça, d'une main tremblante, les lignes faites de sacrifice et d'amour, qui devaient couronner son œuvre et sa vie. Ce roman court et simple, généralement bien écrit, est l'expression suprême d'une espérance longtemps caressée en l'immortalité de notre race. C'est le testament d'une bonne et sincère dame en faveur des descendants de Lambert Closse et des petites sœurs d'Angéline.

Qu'elle est touchante, cette persévérance du vieillard dans le labeur et l'idéal! Laure Conan

pouvait se dire, comme M. Guizot, dans ses *Mémoires:* «L'âge et la retraite ont répandu pour moi leur paix sur le passé.... Je sonde attentivement mon âme, et je n'y découvre aucun sentiment qui envenime mon souvenir.» Plus justement encore, elle pouvait répéter les paroles que prononçait le cardinal Manning, à l'âge de quatre-vingt-deux ans: «J'ai confiance de n'avoir jamais laissé tomber à terre ni une pierre de l'Église ni une miette de vérité.» Prête à s'envoler de ce monde, elle songea qu'il lui fallait résumer toute son œuvre par ces paroles: «Aujourd'hui, la guerre est finie. C'est à l'obscur, à l'incessant combat contre les misérables difficultés de l'existence qu'il faut tout sacrifier.... La survivance de notre race est à ce prix... Rien ne vous fera oublier votre patrie.... la pauvre terre natale.... qui a bu votre sang... vous souffririez de ne l'avoir plus sous les pieds..... l'avoir abandonnée vous sera un remords.» La noble vieille demoiselle n'a pas dit autre chose de toute sa vie: seule, privée de l'amour de chair qui suffit à tant d'autres, elle avait épousé l'idée de patrie, et, depuis ses fiançailles très lointaines avec la terre natale, elle s'était livrée entière à cet immatériel amour.

* * *

La Sève immortelle ne fut publiée qu'après la mort de Laure Conan. M. Thomas Chapais, dans l'avant-propos du roman, nous l'apprend en ces termes: «Le privilège d'une vieille amitié nous permettait de suivre les progrès du livre. Et nous admirions ce bel exemple d'énergie, donné par une femme de soixante-dix-huit ans, qui, malgré l'âge et la souffrance, poursuivait son labeur et continuait à tracer son sillon..... Quinze jours avant le

terme fixé pour la clôture du concours (prix David), le dernier chapitre seul restait à écrire. Mais un message inquiétant vint nous informer que Laure Conan était très sérieusement malade.... Qu'allait-il advenir de l'œuvre inachevée ? Il était sans doute permis d'espérer une issue heureuse. Mais dans le cas contraire ?.... Consultés, les hommes de l'art affirmèrent que la malade pouvait, sans aggraver son état, écrire quelques pages. Elle eut ce rare courage moral. Malgré son angoisse et sa souffrance, elle commanda à son imagination et à sa pensée, et dans le lit où elle était clouée, elle écrivit ce chapitre final, où le drame intime auquel elle nous fait assister se termine par la victoire de la fidélité à la France nouvelle fondée par les aïeux sur les bords du Saint-Laurent. Cela fait, et ses dispositions suprêmes étant prises, elle se confia avec une résignation admirable à la volonté de Dieu. Quelques jours plus tard, elle n'était plus.»

Et M. Thomas Chapais, l'une des figures les plus distinguées de notre province, exécuta les dernières volontés de la morte en livrant à l'imprimeur, en avril 1925, le manuscrit de Laure Conan.

***

Jean de Tilly, héros de la conquête, blessé grièvement à la bataille de Sainte-Foy, est le personnage dominant de *la Sève immortelle*. Il appartient à l'ancienne noblesse terrienne de la Nouvelle-France et son cœur s'attriste du spectacle de la patrie vaincue. Pendant sa convalescence à l'Hôpital Général de Québec, «la pensée que l'Anglais allait régner sur la terre où dormaient ses aïeux lui était cruelle.... Il lui semblait que le passé se détachait, s'éloignait, se perdait dans le noir... Il

se rappelait tout ce qu'il avait entendu raconter de ses ancêtres, de leurs travaux, de leurs dangers. C'est dans les cendres qu'il lui faudrait chercher les débris de leur foyer».

Un jour qu'il est plus triste qu'à l'ordinaire, il reçoit une invitation à dîner chez le colonel d'Autrée, père d'une belle et charmante fille. Du rapprochement de Jean de Tilly et de Thérèse d'Autrée, naît le grand amour qui dramatisera toute la thèse du roman.

Blonde, grêle, svelte, les yeux nuancés de ciel et d'eau, Thérèse devient tout de suite l'unique passion du jeune soldat. Sa visite faite chez le colonel, il ne songe plus qu'à elle: «Une ardente saveur de vie le grisait presque. Quelque chose d'indéfini, d'enchanté, l'enlevait à sa faiblesse, aux lourdes réalités.... Sur les ruines de sa vie à peine commencée, un astre s'était levé.»

Mais le colonel d'Autrée, n'ayant que quatre années de vie en terre canadienne, s'apprêtait à retourner en France. Il allait suivre la plupart des familles importantes qui songeaient à quitter la colonie pour retourner en France. Il ne voulait nullement laisser au Canada sa fille unique. Jean de Tilly, descendant de quatre générations de Canadiens, allait-il abandonner sa patrie pour suivre son amour ? Là commence le symbole du drame national qui se joua, pour notre race, en 1760.

Jean aime la terre où ses aïeux ont combattu, souffert et expiré. Lévis, le héros de Sainte-Foy, lui a dit, au moment de son départ pour la France: «Faites durer notre souvenir», et il réfléchit: «Je ne suis qu'une parcelle de la patrie, mais si les autres le voulaient comme moi, le Canada, malgré tout, garderait à jamais quelque chose de la France... toujours on connaîtrait que, sur notre pays, le

souffle de la France a passé.» Mais il aime Thérèse, et le devoir national s'efface un moment devant cette passion nouvelle. Son frère aîné, le Gardeur de Tilly, continue, dans le beau village de Saint-Antoine, le labeur des ancêtres. A ses côtés, une mère unit le patriotisme d'une femme de Sparte à la tendresse pieuse d'une sainte Monique, et une jolie cousine, Guillemette de Muy, est secrètement éprise de Jean. Tous travaillent à la terre, bien décidés à vivre leur vie malgré la conquête et malgré les Anglais. Le convalescent leur rend visite. Il fait à son frère la confidence de son amour, et il reçoit pour réponse que le devoir demande autre chose à celui qui a versé son sang pour la cause. Guillemette, en devenant la femme de Jean, servirait mieux les intérêts de son pays. Cette jeune fille espère, et quand un officier anglais, influent et riche, vient lui demander sa main, elle refuse en appuyant sur la question de race, mais on sent bien que la seule image de l'autre suffirait à motiver son refus.

***

M. d'Autrée va emmener sa famille de l'autre côté de l'océan. Thérèse défaille et dépérit, elle va quitter la moitié de son âme et sa souffrance est grande. On craint la mort lente dans une immense détresse d'amour. Alors, le colonel, tremblant pour son unique enfant, dit: «Si Jean de Tilly consent à quitter le Canada... je passerai sur sa plauvreté.... Il obtiendra facilement un grade dans l'armée, et, Dieu aidant, il aura une belle carrière militaire.»

Apprenant cette décision, Jean de Tilly tressaille de joie. Il irait jusqu'au bout du monde, s'il le fallait. Il accourt à Saint-Antoine annoncer la

nouvelle à sa famille. «Je ne m'oppose pas à votre mariage, lui dit sa mère. Ma bénédiction et ma prière vous suivront partout..... Rien ne vous fera oublier votre patrie.... la pauvre terre natale.... qui a bu votre sang.... vous souffririez de ne l'avoir pas sous les pieds.... l'avoir abandonnée vous sera un remords. Je vous en conjure, avant de vous décider à partir, examinez bien ce qu'exige le devoir, ce que commande l'honneur...»

«Je ne partirai pas!» répond le jeune homme. Un filet de sang jaillit et traverse ses vêtements. Sous la violence du sacrifice, sa blessure au côté s'est rouverte. Ensuite, c'est le départ triste de Thérèse, qui meurt en touchant la terre de France, puis, pour finir, on assiste au mariage de Guillemette et de Jean.

* * *

Cette belle histoire de souffrance et d'amour, dans l'intention de Mlle Félicité Angers, démontrerait ceci: «La race française en Amérique n'a survécu que grâce aux élites qui voulurent bien demeurer en terre canadienne après la conquête.» Voilà qui est conforme à l'histoire. Si, après le traité de Paris, on n'eût laissé ici que des paysans et des artisans, il eût suffi de cent années aux Anglais pour assimiler ce misérable troupeau d'humains errants abandonnés à leur faiblesse et à leur ignorance.

Il faut mettre un terme à la fable des déserteurs de 1763. La petite noblesse, les lettrés et les principaux commerçants sont restés assez nombreux. Établis sur cette terre depuis cent ans et plus, pour la plupart, ils avaient perdu contact avec la patrie d'origine, où leurs intérêts et leurs affections familiales ne les appelaient déjà plus. Aussi est-il étran-

ge d'entendre nombre de nos compatriotes — et non des moins instruits — affirmer que les chefs du Canada français émigrèrent en bloc. La vérité, c'est que plus d'un millier de fonctionnaires civils et militaires, accompagnés de quelques notables Canadiens, repassèrent les mers. La perte était douloureuse: la population baissait tout de suite de près de deux pour cent. Mais chacun de nos groupes sociaux (villes et villages) resta suffisamment organisé pour résister à l'ambiance nouvelle.

Faut-il maintenant prêter aux anciennes familles canadiennes de l'époque décrite les sentiments que leur donne Laure Conan ? Est-ce par pur patriotisme qu'ils sont restés ? Quand Le Gardeur dit à Jean: «Ne devez-vous rien à nos ancêtres qui ont tant peiné, tant pâti pour qu'il y eût une autre France ?.... Votre départ aura de malheureuses conséquences. Si les descendants des plus anciennes familles abandonnent le pays, que vont faire les autres ?», invoque-t-il la vraie raison ? Pour ma part, je ne crois pas que ces motifs aient vraiment agi sur la masse des anciens Canadiens. Ceux-ci ne sont demeurés que parce qu'ils ne pouvaient plus partir. Liés à notre sol par la naissance, la parenté, le souvenir et même une foule de nécessités pratiques et économiques, ils ne connaissaient la France que par ses gouverneurs, ses militaires et ses fonctionnaires, comme nous la connaissons, nous, par ses livres, ses conférenciers, ses professeurs, ses artistes et ses commerçants. Ils seraient arrivés là-bas comme en pays étranger. Toute leur carrière eût été à recommencer. Le pain quotidien même se fût posé pour eux comme un problème. Le gros bon sens suffit à fixer l'opinion commune là-dessus. Si la France avait offert des places à toute la petite noblesse canadienne, que serait-il

arrivé ? N'aurait-elle pas émigré en masse ? Et qui l'en eût blâmée dans ce temps-là ? Vivre sous l'Anglais avec les plus sombres perspectives, entreprendre une lutte constante pour durer, n'avoir aucune certitude sur l'avenir, jurer fidélité à l'ennemi traditionnel de la France, savoir que la richesse sourirait d'abord et avant tout aux nouveaux venus, sentir à chaque instant une sorte d'infériorité politique et sociale, tout cela n'offrait rien de très alléchant à l'élite des conquis. A cette heure tragique, elle aurait eu mille raisons contre une de s'en aller, si elle avait espéré la sécurité matérielle dans la mère patrie.

C'est pourquoi les longues tirades de certains écrivains sur l'héroïsme des Canadiens de 1763 qui ne lâchèrent pas pied me paraissent plus conventionnelles que naturelles et historiques. Il se peut que je me trompe; mais le peu d'expérience que j'ai acquise m'a enseigné qu'on ne retient guère les hommes sans un intérêt autre que celui des bons sentiments. Par exemple, ce n'est pas en excitant le patriotisme des Franco-Américains, nos frères, que nous les ramènerons au pays: la première raison et la meilleure serait de leur offrir des conditions de vie supérieures à celles du pays d'adoption. De même, nos paysans qui sont tentés de se déraciner ne seront pas retenus au sol natal par des exhortations à l'amour du Canada. Autant en emporte le vent... On peut donc penser que *la Sève immortelle* aurait été plus naturelle, si elle avait démontré ces deux propositions: 1° Les élites de 1763 ont sauvé la race; 2° il est providentiel que ces élites aient été dans l'impossibilité de repasser en France. Et, ici, inclure une réserve quant au clergé, qui reste partout où vivent des ouailles à garder.

* * *

N'allons pas toutefois reprocher à Laure Conan de n'avoir pas ainsi conçu son œuvre. Un idéalisme intégral l'anime. A la manière de tous les disciples de Corneille, elle n'imagine guère une intrigue que pour montrer une grandeur humaine. Les sacrifices à la Polyeucte et les vertus farouches des Horace ont inspiré, depuis trois siècles, les âmes les plus nobles et les plus candides, qui travaillaient bien plus pour édifier que pour renseigner.

Les romanciers modernes, depuis le grand Balzac, n'en agissent pas ainsi: ce ne sont pas des héros qu'ils nous racontent, ce sont des hommes, et nous y trouvons peut-être plus de plaisir, parce que nous nous y contemplons nous-mêmes, avec nos faiblesses, nos souffrances, nos vertus et nos vices. Cette dernière manière est plus artistique, mais l'autre procure à la volonté une grande force dans la douleur et dans l'abnégation.

A deux endroits de son livre, Laure Conan dut sentir la difficulté de l'idéalisation totale. D'abord, quand Guillemette de Muy reçoit les aveux du riche et généreux Laycraft, officier anglais, elle formule son refus en principes patriotiques; mais l'auteur eut soin de nous avertir, auparavant, que la jeune fille en aime un autre, et nous sentons que son amour pour Jean de Tilly est la raison déterminante de sa résistance. C'est plus naturel. La démonstration eût été bien différente si Guillemette avait été éprise du lieutenant de l'armée britannique. A la fin du livre, le héros du roman, l'amoureux de la blonde Thérèse d'Autrée, écoute, le cœur déchiré, les remontrances spartiates de sa mère, qu'il adore. Laure Conan essaie de nous faire croire que l'idée de patrie domptera l'amour de Jean. Mais cette même idée, exprimée par son frère, un instant plus tôt, n'a pas agi sur lui. De la

bouche maternelle, elle acquiert plus de force décisive. Pourquoi ? Parce que le cœur de Jean est lié à celui de sa mère par toutes les fibres de la vie. En sorte que le lecteur, dans la circonstance, est porté à attribuer le sublime renoncement du jeune homme à sa profonde piété filiale. Cela encore est plus naturel. Laure Conan l'a probablement senti.

* * *

Qu'est-ce à dire ? Le patriotisme existe sans doute, et il a donné lieu à des sacrifices, à des martyres dont la seule pensée nous étonne et nous émeut. Ce n'est pas cependant à la rhétorique que le monde doit tant d'abnégation. C'est à quelque chose de plus concret, de plus tangible, de plus près de l'homme.

«Quand j'entends déclamer sur l'amour de la patrie, disait Jules Lemaître dans ses *Contemporains*, je reste froid, je renfonce mon amour en moi-même avec jalousie pour le dérober aux banalités de la rhétorique, qui en feraient je ne sais quoi de faux, de vide et de convenu. Mais quand, dans un salon familier, je sens et retrouve la France à l'agrément de la conversation, à l'indulgence des mœurs, à je ne sais quelle générosité légère, à la grâce des visages féminins; quand je traverse, au soleil couchant, l'harmonieux et noble paysage des Champs-Élysées; quand je lis quelque livre subtil d'un de mes compatriotes, où je savoure les plus récents raffinements de notre sensibilité ou de notre pensée; quand je retourne en province, au foyer de famille, et qu'après les élégances et les ironies de Paris, je sens tout autour de moi les vertus héritées, la patience et la bonté de cette race dont je suis; quand j'embrasse, de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un

lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, ses touffes d'osiers bleuâtres, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air et, non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou qui me rappelle la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde: alors, je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes; je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis; ce sont mes parents, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles; c'est la campagne où je rêve et le boulevard où je cause; ce sont les artistes que j'aime, les beaux livres que j'ai lus. La patrie, je ne me conçois pas sans elle; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât parce que la vie de la cité pour lui se confondait avec la sienne. Eh! oui, il faut sentir ainsi: c'est si naturel! Mais il ne faut pas le dire: c'est trop difficile, et on n'a pas le droit d'être banal en exprimant sa plus chère pensée.»

Laure Conan, malgré ses tendances au conventionnel, devait aimer son pays à la manière de Lemaître. Si elle exalte si souvent la patrie canadienne, c'est qu'elle est née et a vécu à la Malbaie, dans l'un des plus charmants paysage de l'Amérique. Elle aimait ce village entouré de montagnes boisées, peuplé de parterres en fleurs, formé d'une société aimable et polie, bâti tout le long d'une baie très bleue, face au plus beau fleuve de la terre. Que de fois, dans ses promenades, elle longea la rive de la Pointe-au-Pic, pour entendre chanter les vagues douces et regarder les rayons d'un soleil tiède jouer sur le sommet azuré du Cap-à-l'Ai-

gle. Le vent du large lui apportait des senteurs de varec et de saines inspirations. Très loin, sur côte sud, elle voyait des paquebots glisser sur le mauve qui voilait d'indécise poésie les terres de Kamouraska. Son rêve planait sur l'immensité lumineuse, pleine de larges moires, et elle ne s'éveillait à la réalité qu'aux cris joyeux des enfants qui jouaient sur le sable blond.

* * *

Reste à examiner un autre côté de l'œuvre. Mlle Félicité Angers est-elle peintre de caractère ? Souvent. Son Lambert Closse et son Angéline de Montbrun sont bien dessinés. Dans *la Sève immortelle*, Jean de Tilly est un type suffisamment observé et bien vivant. Dans ce domaine, notre auteur excelle mieux que la plupart de nos romanciers, bien que l'espérience de la vie lui ait presque totalement manqué.

Pourtant, à plus d'un endroit, il y a du convenu à foison. Ainsi, au chapitre huitième du livre qui nous occupe, elle fait parler le général Lévis comme une petite sentimentale de couvent. Avant son départ pour la France, elle le promène mélancoliquement sur les champs de bataille, lui prêtant des propos doucereux et résignés qui, à mon sens, ne s'accordent pas avec son caractère fier et violent. Ailleurs, elle peint Guillemette de Muy de façon plus ou moins fantaisiste. Cette jeune fille forte, qui est la raison même, par moments, aime trop l'hyperbole. Elle dira de Jean de Tilly qu'il a «des accents qui la réchaufferaient dans son cercueil». A la fin, elle dira avec la même exagération: «Alors, croyez-moi, je porterai toutes les peines de la vie aussi facilement que le cap Tourmente porte les gouttes de rosée.» Décidément,

c'est le langage d'un bas-bleu, et telle n'était pas l'intention de Laure Conan.

Cette femme n'avait qu'une psychologie très rudimentaire. Sa vie distante, solitaire, presque cloîtrée, l'empêchait de connaître les hommes. N'était cette lacune, elle serait à coup sûr le meilleur des romanciers du Canada français. Elle connut peu de choses, dans son existence tranquille et unie, mais ce peu de choses, elle l'exprima si bien qu'on imagine facilement ce qu'elle serait devenue avec une formation plus complète.

C'est ainsi qu'elle parle de l'amour en termes exquis. Tout n'y est qu'idéal et pureté, la grande passion n'y va jamais jusqu'à son paroxysme, et c'est peut-être un défaut. Lisez cependant. Vous verrez le parti qu'elle tire de la simple sentimentalité amoureuse. Jean et Thérèse, au début du livre, sont en présence: «Elle rougit un peu, écrit Laure Conan, et sentit son cœur battre plus vite. Ses beaux yeux mutins s'abaissèrent sous ses larges paupières.... Ni lui ni elle n'échangèrent plus une parole. Délicieux silence! Un sentiment de bonheur les pénétrait jusqu'aux moelles profondes. La voir troublée devant lui le ravissait.... Il n'avait plus souci ni du passé ni du poignant mystère de l'avenir. La douceur du moment lui suffisait.» Il n'y a pas de doute, l'auteur éprouva un jour le trouble délicieux qui s'empare de deux êtres qui s'aiment rien qu'à se regarder dans les yeux. Et cette phrase de Jean: «La volonté n'a rien à faire avec l'amour», n'est-elle pas l'expression la plus fidèle du mystérieux instinct qui pousse les deux sexes l'un vers l'autre? Rien de mieux non plus que ces mots du sympathique docteur Fauvel à Thérèse: «Croyez-en ma longue expérience de la vie, vous êtes une privilégiée. Aimer, admirer,

c'est le bonheur!.... Mais combien l'ont en ce monde?.... Infiniment peu. Chez bien des jeunes filles, le sentiment est divin, mais l'objet est indigne. Lui est si noble.... Puis, pour que l'amour rende vraiment heureux, il y faut, je crois, la fleur de la beauté et de la jeunesse. Vous avez tout cela. N'allez pas vous trouver à plaindre.»

Ces choses si fraîches, si tendres et si ingénues, Laure Conan les a écrites à l'âge de soixante-dix-sept ans. N'avais-je pas raison de dire, au commencement de cette étude, que son cœur n'avait pas changé de toute sa longue vie. Elle a emporté dans sa tombe, malgré les trahisons de l'âge, le secret d'une jeunesse qui sut durer.

Parlerai-je de son style? Il est clair, simple et limpide. Il se déroule en petites phrases élémentaires, presque monotones, mais agréables. Pour s'exprimer, elle n'a ni le vocabulaire ni la variété des tournures, mais on lui pardonne ces insuffisances pour sa correction et sa pureté. Naïve dans ses croyances et très unie dans sa vie, elle ne pouvait atteindre à la puissance de l'originalité ou de *la* personnalité. Elle est néanmoins l'un de nos rares auteurs qu'on lit sans s'imposer une corvée.

Sa langue est généralement correcte. Les archaïsmes, les impropriétés et les anglicismes y sont beaucoup plus rares que chez la plupart des écrivains de ce pays. Son goût l'avertit, il y a longtemps, de l'inanité du genre terroir dont certains ont abusé jusqu'à l'aberration. Aussi ne m'attarderai-je pas à lui reprocher les quelques négligences qui ombrent légèrement sa prose.

*
* *

Pour tout dire, Laure Conan n'eut ni assez de d'observation, ni assez de pensée ni assez d'ex-

périence pour devenir un grand écrivain. Elle ne pénétra jamais dans le monde des idées, je dirais même dans le monde tout court. Le sens des réalités lui échappa trop souvent. Elle fut dix-septième siècle dans sa manière de concevoir les hommes et les choses.

En dépit de cela, elle demeure l'une des figures les plus aimables de notre littérature, et, de toutes les femmes de chez nous qui ont fait des livres, elle est, jusqu'ici, la moins oubliée. Mais qui la lira dans cinq ans ?

« CHEZ NOUS, CHEZ NOS GENS »

PAR ADJUTOR RIVARD

Qui n'a laissé un peu de son cœur dans la vieille maison où le sang de la famille s'est transmis, dans la joie et la douleur, d'une génération à l'autre ? Je m'émeus au souvenir du toit gris sous lequel vivait mon aïeul, un vieillard tout blanc et très bon, sensible comme une jeune fille, qui nous embrassait à travers un sourire ou des larmes. C'était le beau temps. Je courais à travers champs, sans chapeau et pieds nus, je pillais les concombres du jardin et je dévorais le légume frais à l'ombre d'un vieux cerisier; je dérobais aux pommiers des fruits verts, acides, durs et délicieux; je trempais mon pantalon râpé,—un pantalon taillé à même ceux de mon père,—dans une mare pleine de grenouilles et de tétards, et, le soir venu, mort de fatigue, noir comme un moricaud, crotté jusqu'aux oreilles, je rentrais sûr d'être grondé, mais fier d'avoir découvert des nids, des ruisseaux, des sour-

ces et des crapauds. O cette maison! Vaste, simple, rustique et reposante, pleine d'oncles et de tantes qui nous chantaient des chansons drôles et nous contaient des contes de fées! Je la revois encore avec ces pièces larges et son plafond bas, ses meubles de bois naturel et polis par un demi-siècle d'usage, sa grand'chambre, toujours fermée, sentant le moisi et peuplée du tic-tac de sa vieille horloge, ses lits à matelas de paille où nous dormions si dru, sa couleur indécise, qui lui donnait un air ancien et vénérable. Il faisait bon y vivre parce qu'on y éprouvait la sensation d'un long passé qui nous enveloppait, nous les petits-fils, d'une atmosphère d'indulgence et d'amour. Il y avait bien la grand'mère que l'âge rendait de plus en plus hargneuse et qui me parlait cru, dans ses mauvais moments; mais je lui pardonnais volontiers, quand elle tirait du four un pain qui sentait bon à ravir et qu'elle nous distribuait des tartines encore brûlantes et lourdes de bon beurre.

Cette maison était bâtie sur le site le plus élevé du rang Terrebonne, dans Saint-Irénée en Charlevoix. La clameur des petites chutes et des cascades du Gros-Ruisseau venait jusque-là, par les soirs calmes, alors que le soleil se posait dans sa pourpre, comme un cardinal en chapelle ardente, et que le grand fleuve, tout en bas, donnait un baiser rose à l'ombre des Laurentides, qui, peu à peu, se couchait sur la vague. Toute la beauté des choses semblait se concentrer sur ce coin de pays où naquirent et moururent ceux dont je sens vivre en moi des parcelles d'âme transmises dans la tendresse et la fidélité.

«*Sunt lacrymae rerum!*» Hélas, l'éternité ne sacre pas les êtres les plus aimés. Il y a quelques années, lors d'un court voyage dans mes montagnes

charlevoisiennes, je voulus visiter la vieille ferme, que je savais pourtant déserte. Les anciens étaient morts et les enfants s'étaient dispersés. On avait tout vendu, terre et maison. L'illusion m'était restée d'une demeure toujours vivante et toujours paternelle, comme autrefois, car les impressions d'enfance prennent en nous les formes de l'immortalité. Il nous semble que les premiers visages et les premiers objets qui ont fait battre notre cœur se fixent à jamais dans l'espace et dans le temps comme elles se fixent dans nos mémoires. Imagination! Quand je revis la demeure des ancêtres, je me crus en présence d'un squelette abandonné à la pourriture et à l'injure des saisons. Un silence d'effroi pesait sur son toit mousseux et ses fenêtres aux carreaux vides ressemblaient à des orbites creux, dont l'œil serait parti depuis longtemps. A l'intérieur, la poussière et les rats avaient remplacé gens et meubles. Alors, j'eus froid, comme si la mort eut frolé ma poitrine de ses lèvres. Et une étrange douleur m'étrangla.

C'est pourquoi j'ai lu avec un serrement de cœur le livre de M. Adjutor Rivard, *Chez nous, Chez nos gens*. Cette œuvre de terroir, bien personnelle, éveille trop de souvenirs vrais pour ne pas émouvoir. Aussi faut-il reconnaître qu'elle est, dans le genre, une des seules dont notre littérature, fille de parents riches et très pauvre elle-même, puisse se glorifier. Elle est sincère et sentie, et, qui plus est, elle a du style, qualité exceptionnelle parmi tant de scribes qui n'en ont pas.

L'écrit n'est pas un chef-d'œuvre sans doute. Il me répugne à exagérer la valeur des choses, et celle dont je m'occupe doit être à la place qui lui convient; mais je sais gré à M. Rivard d'avoir mis

beaucoup de son âme dans ces petites chroniques, de les avoir tracées d'une main d'artiste et d'y avoir professé un profond respect pour ce que nous avons de plus cher au monde, notre langue.

Quand les beaux livres du Canada français seront assez nombreux et qu'il vaudra la peine d'en faire des anthologies, on y trouvera sans doute des pièces charmantes comme *le Ber*, qui exprime savoureusement les sentiments éveillés en chacun de nous par le berceau rustique et traditionnel, *Le poêle*, que l'auteur fait vivre devant nous comme une personne, *le Rosier mort* et *Il n'est plus du temps*, deux vrais poèmes en prose, *les Vieux instruments*, tous animés d'une voix pénétrante et mélancolique, *le Ruisseau*, d'un réalisme de bon goût, *la Patrie*, morceau dangereux à composer, mais exécuté avec vigueur et simplicité.

Je voudrais citer. Comment le faire dans si peu de temps ? Voici pourtant quelques fragments qui font sentir la manière de l'auteur: «Le poêle de chez nous est à deux ponts, bas sur pattes et massif. Sur ses flancs aux parois épaisses, des reliefs déjà frustes dessinent des arabesques où se jouent des animaux étranges. Dans son vaste foyer, une bûche d'érable entre toute ronde, et, à l'époque des corvées, son fourneau cuit sans peine le repas de vingt batteurs de blé...» Voici encore un fragment sur la mort du vieux laboureur: «Il est là, au milieu de la chambre tendue de noir, paré, comme aux jours de fêtes, de ses habits du dimanche. Mais le grand vieillard ne se lève pas, comme à l'accoutumée, pour bienvenir les visiteurs; son corps, très lourd, reste étendu sur le lit de parade. Ses mains ne s'ouvrent pas pour l'accueil; elles sont croisées dans le geste, qui se prolonge, de la prière suprême.

Sa face ne s'éclaire pas du sourire habituel; les traits, rudes et calmes, sont fixés pour toujours...»

Au-dessus de tout cela une poésie intense, une spontanéité d'expression et une fraîcheur inaccoutumées dans l'école ordinaire du terroir. Si M. Rivard, avec deux ou trois autres, fait exception à la platitude générale du genre, en notre pays, c'est qu'il a versé dans ces chroniques, d'inspiration pourtant trop courte, tout ce qu'il pouvait d'humanité; c'est qu'il a laissé monter au fond de lui-même les voix qui jaillissent des sources du passé et qui, nécessairement, ont plus de vérité que les stériles efforts du cerveau tendu vers un but qui ne lui est pas naturel. J'ai constaté que beaucoup de nos glaneurs de terroir, qui cherchent le rustique envers et contre tous, ne connaissent à peu près rien de ce dont ils écrivent, tandis que M. Rivard n'eut qu'à se frapper le cœur pour en faire sourdre de vivantes réalités.

On peut cependant reprocher au livre une certaine monotonie d'allure, qui devient évidente vers la fin du volume, des tournures qui reviennent souvent, comme des ritournelles, des naïvetés plus ou moins admissibles. Les mots imprimés en italiques sont aussi trop nombreux, à la longue; cette faute, purement technique d'ailleurs, devient choquante au regard. Cette singularité des caractères a l'air de nous dire: «Voyez donc comme cette expression de chez nous est bien trouvée!» Or, le lecteur n'aime pas qu'on lui fasse remarquer des choses qu'il voit parfaitement de lui-même; il préfère découvrir seul des secrets de style, pour avoir la satisfaction de se sentir intelligent.

L'œuvre a du souffle, mais un souffle très bref. Certaines pièces ressemblent plus aux devoirs bien faits d'un écolier intelligent et artiste qu'aux créa-

tions d'un esprit viril. Dans son ensemble, *Chez nous*, *Chez nos gens* manque de force et de maturité de pensée.

L'optimisme a gâté ce livre comme bien d'autres. Malgré sa vérité, il n'est pas assez réaliste. Après des années d'observation, j'ai constaté que nos gens ne sont pas aussi parfaits qu'on veut bien nous le dire dans les écrits et dans les discours patriotiques. Je suis plutôt de l'avis de Louvigny de Montigny, qui écrivait: «Nos frères de la glèbe sont aussi farouches et souvent plus malins que ceux de Jules Renard....» Chaque fois que nous tendons vers l'universelle canonisation de «nos gens», nous tombons dans une exagération qui enlève à nos essais la moitié de leur intérêt. Les êtres parfaits ne sont pas aussi intéressants que d'autres plus divers: il leur manque de l'humanité. N'a-t-on pas observé que, dans les questions sentimentales, les imperfections jouent un rôle considérable?

Par bonheur, la sincérité sauve l'œuvre de M. Rivard. Il a côtoyé sans se perdre un grave danger, car le barbouillage pseudo-littéraire d'un grand nombre est gangrené d'optimisme.

Nous n'aurons de littérature véritable que le jour où nos écrivains comprendront qu'il est impossible de décrire fidèlement les hommes en les éclairant sans cesse de l'auréole des saints. Nous savons tous que cette auréole est une grossière usurpation.

« L'APPEL DE LA RACE »

ROMAN CANADIEN PAR ALONIÉ DE LESTRES

Pendant trois ans j'ai refoulé en moi le désir de lire ce roman. Pour le juger plus froidement, j'ai voulu oublier d'abord l'impression peu favorable que m'en avaient inspirée certaines critiques. Il me semble qu'il est du devoir de l'homme consciencieux de n'apprécier les livres qu'après s'être placé dans cette atmosphère d'indifférence littéraire sans laquelle un jugement ne saurait être exempt de passion. C'est pourquoi j'ai attendu jusqu'en décembre 1925 pour entendre *l'Appel de la race*. J'en ai conçu des sentiments divers, souvent pénibles, toujours en opposition avec ma conception de la vie.

M. Alonié de Lestres s'est-il rendu compte, en écrivant ce volume, qu'il érigeait le fanatisme en doctrine et qu'il substituait aux principes de la plus élémentaire justice une intransigeance de visionnaire ? Dans les péripéties du drame familial et national qu'il raconte, on voit sans cesse un individu sacrifier à un idéal, auquel son concours n'est pas absolument indispensable, femme, enfants, foyer, avenir. Espèce de Jeanne d'Arc en pantalons, il a entendu des voix, lui aussi, et il se croit obligé de marcher sur tous les cœurs qui l'aiment pour satisfaire une soif de réparation qu'il n'a plus le droit d'étancher.

Inutile de résumer longuement. Des milliers de lecteurs savent que M. Jules de Lantagnac, héros de *l'Appel de la race*, avait renié sa nationali-

té vers l'âge de vingt-cinq ans. Brillant avocat, il s'était établi dans l'Ontario, avait épousé une Anglo-Canadienne, Maud Fletcher, convertie au catholicisme avant le mariage, avait vécu vingt ans dans un milieu anglais et protestant sans penser à ses ancêtres, avait élevé ses quatre enfants dans la tradition britannique, avait fait fortune avec une clientèle ontarienne, n'avait eu de relations que dans les milieux où le français était inconnu, bref, avait accumulé, dans son âme et dans l'âme des siens, vingt années de culture, d'habitudes, de pensées et de foi saxonnes. Tout à coup, ce Lantagnac, descendant d'une petite noblesse tombée en roture, devient possédé de ce qu'il faudrait appeler non pas le «démon de midi», mais «l'ange de midi». Le passé ancestral s'éveille en lui, et ce passé lui enjoint de redevenir Canadien français. Pour obéir à cet appel, il fait un pèlerinage au village natal, Saint-Michel-de-Vaudreuil. La conversion se précise par le contact avec la terre des Lantagnac. Un religieux, le bouillant Père Fabien, encourage le pénitent qui se «refrancise» (!). Alors, le zèle du héros ne connaît plus ni bornes ni ménagement. L'ancien renégat bouscule tout autour de lui. Il remplace les gravures anglaises, sur les murs de sa maison, par des reproductions de peintures françaises et même canadiennes; il relègue les livres anglo-saxons dans les ténèbres extérieures pour remplir de volumes canadiens les rayons de sa bibliothèque; il manifeste son désir de franciser tout son monde si possible. En un mot, il est sans pitié. Sa manière d'agir prête au ridicule par moments. Ainsi, il va jusqu'à demander à Maud Fletcher, un jour, d'engager une femme de chambre parlant français.

Cette orgie de patriotisme tardif finit par le dra-

me inévitable et mérité. Jules réussit à gagner à sa cause deux de ses enfants, tandis que les deux autres partagent le sentiment britannique de leur mère. Premier résultat de l'emballement du héros: mari contre épouse, frère contre frère, sœur contre sœur. Telle est la charité prêchée par le Père Fabien.

La motion Lapointe amène le dénouement. Après une série de scènes de famille regrettables, M. de Lantagnac, qui s'est fait élire député de Russell pour combattre le règlement XVII, se trouve dans une cruelle alternative: la rupture définitive de son union avec Maud Fletcher ou le sacrifice d'un beau discours en faveur de ses compatriotes persécutés. Le grand jour arrive. Il hésite encore. Puis, au milieu de la discussion de la motion Lapointe, le sentiment de race l'emporte, et il prononce les paroles qui briseront à jamais son foyer. Il a immolé femmes et enfants à la «Cause».

* * *

Je donne un peu brutalement les traits principaux du livre, mais on comprend bien que l'auteur a su joliment se tirer d'affaires. Il entoure les faits de considérations philosophiques si bien présentées, de réflexions si justes, de raisonnements si plausibles et de distinctions si subtiles, que la thèse paraît tenir debout. Alonié de Lestres sait écrire. Surtout, il argumente à merveille et il a de la vie. Ces qualités, qui sont rares chez nos romanciers, avouons-le, atténuent le vice fondamental de l'œuvre.

Ce vice, c'est le fanatisme. Jules de Lantagnac devient inhumain dès qu'il se résout à rompre le contrat sacré qui le lie à Maud. Les distinctions de «volontaire direct» ou de «volontaire indirect» ne

valent, dans la circonstance, que pour l'école. Le bon sens, la conscience, le sentiment profond de la justice disaient à l'anglicisé d'il y a vingt ans qu'il s'était lui-même et par sa faute dépouillé du droit de défendre sa race au dépens de son foyer. Sa femme ne l'avait épousé que comme Anglais; c'est lui-même qui avait voulu que tout fût anglais dans sa demeure; c'est lui qui avait augmenté l'orgueil de race, chez Maud, en se laissant absorber entièrement par elle et en affirmant ouvertement la supériorité des Anglo-Saxons; c'est lui qui avait donné à la compagne de sa vie la promesse tacite que les questions de nationalités ne troubleraient pas leur amour. Aussi était-il de son devoir de fermer l'oreille à l'appel de sa race, du moment qu'il y voyait un danger pour la paix du ménage. Maud Fletcher, irréprochable comme épouse et mère, ne méritait pas l'humiliation qu'on lui infligeait. Son orgueil national, pour être hautain et tenace, n'en était pas moins justifiable, et si on accablait cet orgueil, on faisait d'elle une victime du fanatisme.

Que Jules de Lantagnac brûle de défendre une minorité persécutée, cela se conçoit; mais il n'avait plus le droit de poursuivre un tel idéal; il était de son devoir de souffrir en silence, d'expier en se taisant. Oui, l'expiation du péché commis vingt ans auparavant, elle était dans l'incapacité même où il s'était mis de combattre pour les faibles, les hommes de son sang. Pour réparer, il lui restait le remords enfoui au fond de son être. En s'abstenant des luttes politiques, par sentiment familial, il eût senti la lâcheté de son abdication d'autrefois, et il se fût ainsi fait justice à lui-même. Toute faute morale, dit-on, se rachète par une souffrance dite compensatrice. C'est la justice immanente.

Or, Jules de Lantagnac n'avait pas d'autre

moyen de se pardonner que d'être seul dans la douleur et dans l'humiliation. Malheureusement, il se croit obligé, pour réparer une apostasie, d'endolorir tous les cœurs qui lui appartiennent. Est-ce juste ? Est-ce sensé ? Est-ce que l'honnête et pure Maud Fletcher est coupable du même péché que lui ? Est-ce qu'elle a renié sa race, elle ? Alors, pourquoi l'englober dans l'espèce de malédiction qui ne devrait peser que sur le pécheur ? Pourquoi M. Alonié de Lestres n'a-t-il pas songé que son roman n'eût été vraisemblable et parfait que par cette sanction ?

* * *

Dans mes diverses critiques, j'ai souvent constaté que nos livres canadiens manquaient d'humanité. *L'Appel de la race* est le plus inhumain de tous. Il est bâti à coup d'absolu et de scholastique. Le facteur psychologique n'y entre pas. La douleur et les larmes les plus imméritées y sont méprisées au profit de thèses pour le moins discutables. Et puis, on semble y supposer que la femme n'est que l'esclave de l'autorité maritale.

L'homme est le chef de famille, j'en conviens; mais son épouse n'abdique pas nécessairement en lui toute sa personnalité. Elle n'est pas *la servante,* elle est avant tout *la compagne;* la civilisation moderne augmente sans cesse son individualité. Le titre de maître, que s'arroge l'époux, provient bien plus de la force physique que de la supériorité morale ou intellectuelle. Ne sait-on pas que vingt-cinq pour cent de nos femmes mariées sont plus intelligentes et plus spirituelles que leurs compagnons, que cinquante pour cent ne leur sont pas inférieures et que les vingt-cinq autres possèdent des qualités de cœur qui ne se trouvent pas chez

le sexe fort ? La femme n'est-elle pas l'être qui sait le mieux se dévouer, le mieux aimer, le mieux souffrir ? Pourquoi n'aurait-elle pas le droit à la vie, au bonheur, à la paix ? Pourquoi les enfants qu'elle mit au monde ne lui appartiendraient-ils pas autant qu'à l'homme qui les engendra ? Le petit qui naît de son sein est fait entièrement de sa chair et de son sang, il lui appartient par toutes les forces de la nature et de l'amour. Peut-on, sans une nécessité très grave, sans raisons invincibles, lui ravir les vies qu'elles a formées de sa substance ? Peut-on lui enlever à la légère la moitié de son âme ?

Or, Jules de Lantagnac a porté une main sacrilège sur l'âme de Maud Fletcher. Le fanatisme a tué, en lui, l'humanité. Par bonheur, ces choses-là n'arrivent pas aux hommes de cœur, dans la vie réelle. Dans le roman, elles peuvent devenir des invraisemblances.

* * *

On écrirait un volume entier pour réfuter toutes les erreurs contenues dans ce petit volume. C'est malheureux, car Alonié de Lestres ne l'a écrit que par amour pour sa race. Aucun de nos compatriotes n'est plus dévoué aux intérêts supérieurs de sa nationalité. Son cœur de Canadien français est profondément attaché à la terre natale. Il a outrepassé le but de son œuvre par un excès de courage national.

L'Appel de la race a l'excuse du style. Il est écrit en français, chose très rare chez nos écrivains. En général, sa phrase se tient ferme et logique. Les canadianismes y sont moins fréquents qu'ailleurs. La ponctuation et l'orthographe y sont respectées. Les abus des mots du terroir n'entachent pas l'œu-

vre. C'est un progrès considérable sur *les rapaillages.*

Naturellement, quelques faiblesses émaillent cette prose généralement belle. L'auteur dira par exemple: «Il aimait beaucoup ces promenades du soir. Elles lui permettaient de s'évader des soucis «emprisonneurs (!)» de son étude de la rue Elgin, des mille tracas de sa vie «besogneuse» (!!). Le mot «emprisonneur» est un terme trop fort, qui ne veut rien dire dans la circonstance, et «besogneuse» n'ajoute rien au sens, quand on sait, par les mots qui précèdent, que la vie de Lantagnac a «mille tracas».

Un peu plus loin, on lit: «Il l'avait aperçue (sa fille), à travers les rideaux, sous le store à demi baissé, qui prenait son manteau.» Est-ce le store qui prenait le manteau?

Dans la même page, l'auteur commettra une belle impropriété quand il fera dire à la fille du héros, qui se prépare à sortir: «Acceptez-vous une «compagne», mon papa? Ce qui voudrait aussi bien dire: «Voulez-vous m'épouser?» En français il vaudrait mieux s'exprimer ainsi: «Voulez-vous que je vous accompagne?.... que je vous tienne compagnie?»

Dix lignes plus loin, c'est le mot parasite qui apparaît: «Oh! mais cela va très bien, le mieux du monde, commença tout de suite Virginia, avec l'élan, la chaleur qu'elle mettait en tous ses discours.» Pourquoi pas simplement: «Oh! Cela va très bien, dit Virginia, avec la chaleur qu'elle mettait dans tous ses discours.»

Je pourrais relever une multitude de ces négligences, mais elles sont d'importance secondaire. Combien plus grave est l'abus de l'éloquence dans ce livre! Le père Fabien, vieil utopiste fabriqué à

coup de formules, devient, par moments, un bavard intarissable, et Lantagnac se laisse souvent entraîner dans les flots de paroles de son directeur. A maints passages, on a l'illusion de lire une série de discours ou une anthologie de sermons. Le roman y perd son caractère, bien qu'il soit toujours vivant et d'un intérêt soutenu.

Ce style trop oratoire n'est pas particulier à Alonié de Lestres. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. Nos études nous y prédisposent tous, et ce n'est qu'au moyen d'efforts surhumains que nous rattrapons un peu de la simplicité perdue.

SUR QUELQUES PAGES DE MARIE-VICTORIN

Marie-Victorin est le moins incomplet de nos écrivains du terroir. Il a de l'observation, de l'exactitude, du style et du bon sens. J'ai constaté ces qualités à la lecture des *Croquis laurentiens* où l'humble Frère des Écoles chrétiennes a, selon l'expression d'Ernest Bilodeau, «mis à comprendre et à aimer la nature, — l'humaine comme la végétale, — tant d'art affectueux et clairvoyant, que l'on ne sait plus qui l'on aime davantage en lui, de l'écrivain, de l'artiste ou du savant.»

Nous avons donc là une oasis dans la littérature canadienne, non pas une grandeoasis, mais un charmant lieu de consolation où nous pouvons admirer quelques fleurs de la vraie nature, entendre chanter une source ou un oiseau du désert, écouter des voix qui rompent la monotonie des espaces vides.

Pour quelques pages vraiment réussies, que je viens de lire, Marie-Victorin aura l'estime des hommes de goût. Il leur fait, par là, une promesse sérieuse, promesse qu'il devra tenir,—puisqu'il a le talent,—en leur donnant une œuvre durable.

Mon premier souvenir de l'écrivain date de plusieurs années déjà. J'en étais à mes début dans le journalisme quand, dans un quotidien, — à moins que ce ne soit dans une revue,—mes regards tombèrent sur une prose plus légère, plus subtile, plus savante que celle de la plupart de nos compatriotes. Et non seulement la phrase y marchait mieux qu'ailleurs, mais les noms des fleurs, des plantes, des moindres détails de la nature y paradaient élégamment. Grande et douce fut ma surprise; mais je m'étonnai davantage, en raison de certains préjugés, quand j'appris que l'auteur, Marie-Victorin, était frère des Écoles chrétiennes. «Quoi, me dis-je, en voilà un qui n'a pas connu la «filière», qui n'est pas entré par le bon bout dans le laminoir universitaire, qui n'a sûrement pas débuté à la manière de nos génies officiels et qui, pourtant, n'est pas trop mal tourné. Étrange! Étrange!»

Les années ont passé et voici que le frère enseignant est devenu l'un des plus purs écrivains du Canada français. Bien qu'il n'ait fait aucune œuvre de longue haleine et qu'il n'ait jamais donné le champ libre à son inspiration pour créer quelque chose de grand et de profond, il a fourni à nos lettres des promesses qui valent mieux que les réalités de la plupart de ses contemporains. S'il lui arrive un jour de tenir ces promesses, nous aurons en lui l'une de nos plus intéressantes personnalités.

Pour appuyer cette opinion, que bien d'autres partagent, je n'aurais qu'à citer quelques passages de ses *Croquis laurentiens*. Cette description, par exem-

ple, des bords du lac seigneurial de Saint-Bruno: «Sur la lisière de l'eau, les petits saules émettent timidement la soie beige de leurs chatons. A toutes les branches des aulnes, de longues chenilles végétales secouent, dans la brise froide, une abondante poussière d'or, premier festin servi par la nature aux perdrix goulues, fatiguées de l'amère pitance des bourgeons résineux.... Au travers des feuilles mortes et des cailloux, les trinitaires, toujours pressées de fleurir, relèvent leur col fin, ployé pour le sommeil hivernal; elles écartent leurs bractées pour déployer les capricieuses colorations de leurs calices. Elles s'évertuent, semble-t-il, a suppléer toutes seules à l'absence des fraisiers, des violettes et des églantiers. Les abeilles, qui font leur première sortie, les sont venues voir et fourragent déjà sans vergogne au fond des fleurs à peine ouvertes.... Les gazons ne verdissent pas encore, pas plus que les vignes-vierges enchaînées aux sottes rocailles qui ont la prétention d'en remontrer à la nature. Le soleil joue en silence à travers le vaste parc, et les écureuils festoient sur les gros glands gonflés d'eau qui crèvent sur les pelouses.»

Sans doute, en lisant ces lignes, un puriste changera deux ou trois mots; il écrira: «montrent timidement la soie beige....» au lieu de «émettent timidement...», «les abeilles butinent déjà...» au lieu de «les abeilles fourragent...», qui est une image forcée, mais dans l'ensemble, quelle fidélité d'observation! On s'aperçoit tout de suite que c'est un botaniste qui écrit. Il connaît les mœurs des fleurs, des plantes, des arbres, et il n'ignore pas les habitudes des insectes et des rongeurs. Cette science par le menu des traits attachants de la nature apparaît à chaque page. Une telle caractéristique mérite d'être signalée à l'attention de nos

écoles, où tant de gens acquièrent l'art de l'à peu près.

Car il n'y a pas d'à peu près chez Marie-Victorin. Quand il va sous bois, au moment de la prodigieuse végétation de nos printemps, il dira avec une charmante note de poésie: «J'ai voulu gravir les pentes, parmi les fougères alanguies et les hanaps écarlates des champignons printaniers. Les mousses, gorgées d'eau, mettaient du vert nouveau sur la grisaille des rochers. Autour de moi, les jeunes hêtres gardaient encore, recroquevillées, leurs feuilles de la saison dernière, et la brise, soufflant à travers les files de petits cadavres blancs, y entonnait la chanson importune des choses mortes, si triste ainsi plaquée sur la grande symphonie de la vie renaissante.»

Avec beaucoup de vérité, l'écrivain décrit sa province, depuis le lac Témiscamingue jusqu'aux îles de la Madeleine où vivent ses chers Madelinots. Ici et là, il trace de main de peintre des figures typiques du pays qu'il traverse, il brosse de petits tableaux de mœurs et, parfois, laisse parler l'indulgente mélancolie de son âme. Je ne puis, dans les cadres d'une chronique comme celle-ci, faire entrer une analyse complète de l'homme. Je dirai seulement qu'il prouve la possibilité de faire du terroir de bon goût, en même temps que l'excellence de la préparation scientifique dans l'art d'écrire.

Rien n'est plus terroir que les *Croquis laurentiens*, mais ils se distinguent du mauvais terroir: ils sont écrits en français; ils n'abusent ni des archaïsmes, ni des canadianismes, ni des barbarismes ni des italiques. En d'autres termes Marie-Victorin est le plus naturel et le plus simple de nos régionalistes. «Plus simple, direz-vous? surpris. Mais

qu'y a-t-il de plus simple qu'une langue qui s'efforce de photographier exactement la manière de parler et les vocables de nos paysans ?»

Non, ceux qui photographient grossièrement le parler paysan ne sont pas simples. Ils sont au contraire les plus affectés et les plus maniérés des barbouilleurs. Généralement dépourvus de goût, de talent et de personnalité, ils se creusent la cervelle pour y découvrir des mots et des tournures trop pittoresques, généralement malsonnantes, des expressions qu'ils n'emploient pas eux-mêmes dans le commerce ordinaire de la vie, et, à force de chercher et de noter, ils parviennent à se faire un lexique particulier, un catalogue plutôt, dont ils voudront tirer leurs meilleurs effets. Cette manière est de l'artificiel à la centième puissance. Elle est forcée, violente même dans les sujets les plus modérés et les plus doux. Elle n'est ni simple ni naturelle. C'est pourquoi le public s'en est vite dégoûté.

Je profite de cette constatation pour faire une mise au point. On a prétendu que les adversaires du terroir mauvaise manière conseillaient *l'écriture artiste*. C'est encore faux. L'écriture artiste est une mode aussi détestable que l'orgie du genre paysan. Toutes les écoles qui, pour atteindre à une fausse originalité, s'adonnent exclusivement au mot rare à la sensation inédite, à l'excentricité de la pensée et du sentiment, n'auront qu'une durée éphémère. Et comme les extrêmes se touchent, l'exagération terroiriste provient d'une tendance identique à celle de ces écoles. L'excessif est insignifiant.

Revenons à Marie-Victorin. Sa science, dit-on, l'a servi admirablement. Je vous crois. Il parle de ce qu'il sait, et cela y paraît. Le mot juste, le mot exact, le mot précis, comment le tenir toujours au bout de sa plume, quand on ignore l'objet

dont il s'agit. Estime-t-on assez la formation scientifique, dans nos institutions ? J'en doute. On a dit qu'elles n'ont pas le temps de former des savants, et c'est vrai; mais le jeune homme qui sort du collège à vingt ans a-t-il au moins l'ardeur de connaître ? A-t-il acquis le goût, la passion de savoir ? «*Rari nantes in gurgite vasto.*» Pour l'immense majorité de nos secondaires, la philosophie et les sciences positives sont des forêts vierges où l'on ne pénètre guère. Dès 1907, Charles ab der Halden remarquait l'absence du grand savoir dans les esprits de nos lettrés. A-t-on changé depuis ?

On sait que l'un des meilleurs poètes de la France de tous les temps, l'incomparable Sully-Prudhomme, devait en partie la perfection de ses vers et la force de sa pensée à son éducation scientifique. «Je crois que Sully-Prudhomme», écrivait Jules Lemaître, «fût devenu ce qu'il est, de quelque façon qu'eussent été conduites ses premières études. Pourtant il est bon de constater que le poète qui représente dans ce qu'il a de meilleur l'esprit de ce siècle finissant a reçu une éducation plus scientifique que littéraire par la grâce de la fameuse «bifurcation», médiocre système pour la masse, mais qui fut bon pour lui parce qu'il avait en lui-même de quoi le corriger. Il quitta les lettres, dès la troisième, pour se préparer à l'École polytechnique, passa son baccalauréat des sciences et fit une partie des mathématiques spéciales. Il revint à la littérature librement, la goûta mieux et en reçut des impressions plus personnelles et plus profondes, n'ayant pas à rajeunir et à vivifier des admirations imposées et n'étant pas gêné par le souvenir de sa rhétorique. Il passa son baccalauréat des lettres pour entrer ensuite à l'École de droit. En même temps il se donnait avec passion à l'étude de la

philosophie. Sa curiosité d'esprit était dès lors universelle. Préparé, il l'était, *il ne pouvait débuter par de vagues élégies ni par des chansons en l'air:* sa première œuvre fut une série de poèmes philosophiques.»

Qu'ils sont à plaindre, nos jouvenceaux qui publient des volumes à la sortie du collège, alors qu'ils ne savent rien, et qui continuent dans la suite à tenir leur nom devant le public de peur d'être oubliés, les malheureux! Qu'ils sont à plaindre ceux qui, entrés trop tôt dans la gloire des chapelles, se sentent poursuivis sans répit par le cauchemar de l'obscurité qui les guette et ne se donnent même plus le temps d'apprendre quelque chose, obligés qu'ils sont de produire leur livre annuel pour que l'immortalité acquise dans la niaiserie ne leur échappe plus!

Pourtant, dans les conditions d'éducation où nous sommes, il me semble que, avant de livrer un manuscrit à l'imprimeur, nous devrions étudier jusqu'à trente ans au moins et puis, même après cet âge, songer que l'intelligence est perfectible à l'infini et continuer le travail sacré. Marie-Victorin, lui, est un laborieux. Les préoccupations scientifiques le tiennent autant et plus que les affections littéraires. Il visite avec amour chaque coin intéressant de notre merveilleuse terre. Hier c'était l'enchanteresse Gaspésie; demain, ce sera un sommet ou un lac des Laurentides. Et quand sa provision d'images et d'impressions débordera de son être, il nous livrera peut-être une des plus belles histoires du pays de chez nous.

Je n'ose indiquer les défauts. Il faut pardonner quelques négligences de la phrase et du style, des naïvetés passagères, un léger abus de la botanique, — sans pédanterie pourtant, — l'emploi de

certains mots recherchés qui déparent la simplicité de plusieurs récits, l'accouplement de sons parfois discordants. L'ensemble est bon, et, à cause de la supériorité de Marie-Victorin sur tant d'autres qui ont essayé du même genre littéraire, il faut dire : «Faites du terroir comme celui-là et la critique sera clémente.»

LE TERROIR

Que de livres devant mes yeux! Ils sont là, rangés comme à la parade, dans leurs rayons encadrés de noyer noir, et il me semble voir flotter les âmes qui les habitent depuis le jour où le génie qui les conçut les lança dans le vaste monde. Je les aime comme on aime des regards de belles femmes, et je sens sur mon front le baiser de leur esprit. En les contemplant dans le silence de ce soir méditatif et doux, je me répète ces vers de M. Henri de Régnier:

O livres, confidents de la pensée humaine,
Gardiens silencieux de trésors amassés,
Il est des heures où la fatigue ramène
Les cœurs pris de tristesse et les esprits lassés
Aux livres confidents de la pensée humaine.

Car entre les feuillets sommeille le parfum
De rêves confiés et d'intimes détresses,
De vœux inexaucés; et c'est là que plus d'un
Mit ses plus chers espoirs, ses meilleures tendresses
Qui montent des feuillets comme un vivant parfum.

Ce qui me plaît en eux, ce qui plaît à l'univers, c'est toute l'humanité qui frémit dans leurs caractères, le sang de leurs pages vibrantes. Parce que la joie et les larmes, l'ivresse de vivre et la mélan-

colie, les passions en détresse et les passions satisfaites, la grandeur du bien et la vilenie du mal, la trahison, la fidélité, l'héroïsme, la lâcheté, la tourmente qui secoue les poitrines de chair, l'éclair qui rayonne dans les esprits et flambe dans les âmes sont condensés sous ces dos de cuirs multicolores, il faut bien les reconnaître pour nos frères et nos amis: créatures de l'homme, ils sont faits à son image et à sa ressemblance. S'ils ne nous ressemblaient pas, nous ne les aimerions pas.

Mais en contemplant ces œuvres sans nombre, j'en remarque quelques-unes qui sont moins que les autres à l'image de l'homme et qui, partant, en sont moins chéries: ce sont les œuvres de fiction canadienne. Quelques-unes à peine ont le don de m'émouvoir. Les autres ont cette froideur qui présage la mort et condamne à la solitude et à l'oubli. Elles garderont, dans leur bref passage sur une terre de rêve et de passion, la stérilité des êtres qui ne surent pas aimer.

Nos auteurs, pour la plupart, ont donné trop exclusivement dans le régionalisme ou le patriotisme verbeux. Ils n'ont mis qu'une minime portion de l'humanité là où il la fallait entière. Il en est résulté que leurs œuvres ont toutes la petitesse d'un jardin clos où n'entrerait qu'un rayon de soleil et où ne pousseraient que deux ou trois fleurs banales. Le mal de notre littérature se propagea parmi nous le jour où des théoriciens dénués de toute psychologie persuadèrent à la jeunesse que l'écrit de chez nous serait fait de terroir ou ne serait pas. Dès lors, il y eut, d'un bout à l'autre du pays, une orgie de terroir. On s'engagea à décrire des vaches broutant près de la clôture de cèdre, de la sève d'érable coulant dans des chalumeaux, des chaudrons suspendus dans de vieilles cheminées, des

juments traînant dans la neige blanche le traîneau canadien, le verbe du paysan, le verre de gin le soir du mardi-gras, que sais-je encore ? Nos lettres furent gavées de ces accessoires au point d'en attraper une indigestion grave, et si la réaction a fini par se produire, il était déjà trop tard pour obtenir une rapide guérison.

On n'a pas tenu compte du facteur humain. Sans doute, le terroir n'est pas un genre condamnable en soi. De grands hommes en ont fait avec succès; mais ici, dans cette province où l'on est accoutumé à voiler tant de sentiments profonds, et des plus légitimes, l'écrivain reste à la surface des choses et apparaît presque toujours superficiel, étriqué, roide, incolore, inodore et sans saveur. Chez lui, aucune de ces hardiesses de mots, d'images et de pensée qui caractérisent tous les grands hommes de lettres de la France et du monde. On connaît la parole célèbre de Pascal, qui disait que l'homme n'est ni ange ni bête et que, à vouloir faire l'ange, on fait la bête. Or il n'y a pas de littérature au monde qui sache faire l'ange autant que la nôtre.

Ce n'est pas à dire qu'il faille exploiter le fond délétère de notre être. Il est des terrains où il ne faut pas marcher; mais, en dehors de l'immoralité vit un monde immense de pensées, de sentiments, de faits psychologiques que les peuples civilisés, après des siècles, n'ont pas encore réussi à épuiser. Ce sont ces faits qu'il nous faut aller chercher: ils font partie de notre vie même, ils habitent au dedans de nous, et nous n'avons qu'à tourner les yeux dans le mystère fécond de notre intérieur pour nous en pénétrer.

Peut-être souffrons-nous d'un peu de paresse. Nous ne rêvons ni ne pensons. Nous nous conten-

tons du rêve et de la pensée des autres, nous allons chercher chez le voisin des trésors que nous portons et que nous ne soupçonnons pas. Pour éviter l'effort de l'imagination, la grande créatrice, nous fabriquons du terroir, même quand nous ignorons tout de la terre et que nous ne nous sommes jamais donné la peine de nous mettre dans la peau d'un paysan.

Vanité des vanités! Présomption du barbouilleur de papier qui se figure qu'il suffit de savoir tenir une plume par le bon bout et d'étaler de l'encre sur du papier blanc pour faire œuvre qui vaille! Inutile gaspillage de nos produits forestiers et déplorable perte de temps par des individus qui auraient fait de si bons cuisiniers de campagne! Que vaudra tout cela aux yeux des personnes qui n'ignorent pas la vie? Bien moins que la simple bluette d'amour, où deux cœurs s'adoreront dans la nuit claire, sous les regards de la lune éternelle.

« LES RAPAILLAGES »

ESSAIS DE TERROIR CANADIEN-FRANÇAIS, PAR M. L'ABBÉ LIONEL GROULX

Ce petit livre, déjà désuet, a enfanté tant de sous-Groulx et de victorieux aux concours de la Saint-Jean-Baptiste que je ne puis résister à la tentation de l'exhumer. J'y vois le prototype d'une kyrielle d'imprimés nés d'un besoin de singerie et de rabâchage. Il est en grande partie responsable de la

pléthore d'italiques qui, comme les chenilles à tente de nos vergers, se sont installés dans notre prose. A ce point de vue, cet écrit est historique. Il est le point culminant de la crise du terroir.

Par sa personnalité, M. l'abbé Lionel Groulx, en cédant à la mode de l'époque, collaborait plus que tout autre à la contagion. Quand on le vit rapailler mille insignifiances de campagne pour les décorer du nom prétentieux de littérature, on songea, en maints milieux, que le patriote et sacerdotal écrivain ouvrait une carrière nouvelle à tous ceux à qui la Providence daigna accorder le génie d'imitation. D'où le cri de régionalisme obligatoire, l'espèce de conscription du vulgaire subie par la jeune génération du temps. C'est pourquoi les essais de M. Groulx méritent une courte appréciation.

Qu'on invente des nouvelles, des contes, voire des romans, pour se donner l'occasion de ressusciter certains archaïsmes gracieux, certaines coutumes vénérables et tuées par l'évolution, certaines traditions regrettées et mortes un peu après leur temps, rien de mieux. En imaginant des histoires, on fait revivre un passé, on recouvre un squelette de chair et de sang, on crée un être plein de charme et de poésie. Mais si, pour rappeler le souvenir d'un défunt, on se contente de nous montrer des tibias et des boîtes crâniennes, la vision n'est pas aussi intéressante. Elle est macabre. Les os déterrés ne réjouissent guère le cœur des humains.

Les courtes chroniques où l'homme qui a fait vœu de terroir se contente de photographier des faits sans intérêt, des détails rustiques sans importance, des mots de plus en plus inusités et incompris de la masse du peuple, ne contiennent pas une once de vie. Elles inspirent des sentiments de

«*libera me, Domine*». Elles ne palpitent pas, elles ne font palpiter personne. Les critiques à l'eau de rose iront faire croire à d'autres qu'à moi que ces pièces-là les ont émus ou intéressés.

Or, les *rapaillages* appartiennent à cette catégorie. Ce sont des morceaux détachés, purement descriptifs, genre billet de journal, où l'imagination ne joue qu'un rôle de sous-aide, où l'invention est nulle, où la sensibilité est absente, où le style lui-même a refusé de se prostituer à la lourdeur des formes paysannes et à la puanteur d'une langue morte. Pas le moindre soupçon de conte, de nouvelle, de légende. Pas même une innocente idylle. L'amour, principe de toute vie, mobile des actes instinctifs ou raisonnés de l'humanité entière, en est scrupuleusement banni. Seule, sur cette œuvre de moisissure, plane l'ombre de la hennissante et affectueuse jument grise.

Pourquoi ces cent quarante pages de belle typographie ? Pour mettre en italiques un tas de mots qui ont charmé l'enfance de l'auteur: «infâmeries», «froidileux», «faire le train», «grimpigneux», «rajué», «éclanches», «adon», «coupeux», «lâche la queue du chat», «rapaillages tannants», «*dominus vobiscum*!» Vous pouvez vous figurer maintenant le sciant de cette manière que tant de maîtres ont semblé vouloir imposer comme condition *sine quâ non* du goût.

On croira que j'exagère. On n'a qu'à lire pour s'en rendre compte. Je prends ici ces quelques phrases au hasard de l'intelligente et décrépite jument grise: «En hiver, quand les hommes pris par les battages (battages est en italiques) n'avaient pas le temps de venir nous mener, c'est la Grise qui nous conduisait à l'école. Quand, vers huit heures, la vieille boîte-carrée (boîte-carrée est en italiques)

bleue se trouvait pleine d'enfants, que la mère avait fini d'emmitoufler les plus jeunes en leur ceinturant des nuages (nuages est en italiques) et des crémones (crémones est en italique) jusque par-dessus le nez, que chacun tenait son sac de livres et son dîner, alors les plus petits s'asseyaient sur la paille au fond de la voiture, le père leur jetait la robe de bison par-dessus la tête (que de détails inutiles!) et nous autres, les plus grands, assis sur le bord de la boîte (boîte est en italiques), nous menions. Marche la Grise!...» Le reste est à l'avenant.

Ce n'est pas tant le sujet que la manière qui détonne: il y a moyen de faire du bon terroir même avec un cheval. Guy de Maupassant a fait une pièce très pathétique avec la simple histoire d'une certaine rosse qui s'appelait Coco: «Comme les nuits étaient chaudes, écrivait-il, on laissait maintenant Coco coucher dehors, là-bas, au bord de la ravine, derrière les bois. Le petit Zidore seul allait le voir. L'enfant s'amusait encore à lui jeter des pierres. Il s'asseyait à dix pas de lui, sur un talus, et il restait là une demi-heure, lançant de temps en temps un caillou au bidet, qui demeurait debout, enchaîné, devant son ennemi, et le regardait sans cesse, sans oser paître avant qu'il fût parti. Mais toujours cette pensée restait plantée dans l'esprit du goujat: «Pourquoi nourrir ce cheval qui ne faisait plus rien?» Il lui semblait que cette misérable rosse volait le manger des autres, volait l'avoir des hommes, le bien du bon Dieu, le volait même aussi, lui, Zidore, qui travaillait.

«Alors, peu à peu, chaque jour, le gas diminua la bande de pâturage qu'il lui donnait en avançant le piquet de bois où était fixée la corde.... La bête jeûnait, maigrissait, dépérissait. Trop faible pour

casser son attache, elle tendait la tête vers la grande herbe verte et luisante, si proche, et dont l'odeur lui venait sans qu'elle y pût toucher.

«Mais un matin, Zidore eut une idée: c'était de ne plus remuer Coco. Il en avait assez d'aller si loin pour cette carcasse. Il vint cependant pour savourer sa vengeance. La bête inquiète le regardait. Il ne la battit pas ce jour-là. Même il fit mine de la changer de place, mais il renfonça le piquet juste dans le même trou, et il s'en alla, enchanté de son invention. Le cheval, le voyant partir, hennit pour le rappeler; mais le goujat se mit à courir, le laissant seul, tout seul dans son vallon, bien attaché, et sans un brin d'herbe à la portée de sa mâchoire.... Affamé, il essaya d'atteindre la grasse verdure qu'il touchait du bout de ses naseaux. Il se mit sur les genoux, tendant le cou, allongeant ses grandes lèvres baveuses. La faim le dévorait, rendue plus affreuse par la vue de toute la verte nourriture qui s'étendait par l'horizon.

«Le goujat ne revint pas ce jour-là. Il vagabonda dans les bois pour chercher des nids. Il reparut le lendemain, Coco, exténué, s'était couché. Il se leva en apercevant l'enfant, attendant enfin d'être changé de place. Mais le petit paysan ne toucha même pas au maillet jeté dans l'herbe. Il s'approcha, regarda l'animal, lui lança dans le nez une motte de terre qui s'écrasa sur le poil blanc, et repartit en sifflant.

«Le cheval resta debout tant qu'il put l'apercevoir; puis, sentant que ses tentatives pour atteindre l'herbe voisine seraient inutiles, il s'étendit de nouveau sur le flanc et ferma les yeux.»

On admettra que la Grise fait grise mine à côté de Coco.

Cependant je sais que le talent de M. l'abbé

Lionel Groulx est à cent coudées au-dessus de ce livre. D'autres œuvres de lui rachètent cette faute. C'est volontairement à force de travail, qu'il s'y est gâté la main. Ses efforts pour y atteindre à la perfection du mauvais goût ont été couronnés de succès.

« LE FRANÇAIS »

ROMAN DU «PAYS DE QUÉBEC» PAR
DAMASE POTVIN (1)

J'ai plusieurs fois attiré l'attention du groupe des écrivains de Québec sur les dangers d'une littérature trop exclusivement régionaliste. J'étais d'opinion qu'on ne pouvait ériger le terroir en doctrine et le style paysan en système sans nuire à l'inspiration, à la vérité psychologique et à l'art lui-même. Dans ce domaine, deux snobismes sont également à craindre: le nationalisme quand même et l'exotisme poseur et infatué; un grand principe doit prévaloir: l'humanité.

Cette opinion me valut des remontrances plus que sévères. On me menaça d'une guerre à la soupe aux pois et à la colichemarde. De jeunes hommes qui, après mûre réflexion, avaient choisi la carrière de poètes, me lancèrent, en vers et en prose, leurs traits les plus meurtriers. Je ne me suis jamais mieux porté. Mais ce n'est pas leur faute.

Je ne regrette rien de ce que j'ai écrit. Le remords ne suit jamais la franche expression de vé-

---

(1) Éditions Édouard Garand, Montréal.

rités salutaires. Une bonne œuvre traîne avec elle sa récompense. Donner à réfléchir, inviter au travail, corriger des défauts, arrêter des exagérations, redresser des affronts au bon goût, est-ce si mal ?

* * *

Je ne voulais pas commencer la présente chronique sans une précaution oratoire, car j'ai à parler de l'un des plus grands efforts de terroir dont Québec ait été témoin: *le Français*, roman paysan du Canada français, par monsieur Damase Potvin.

Cette œuvre, disons-le tout de suite, dépasse, en travail et en mérite, une foule de productions similaires dont sont remplis les rayons de ma bibliothèque. Elle manifeste un talent d'observation qui, pour être incomplet, n'en est pas moins réel et abondant. J'y ai lu des descriptions de choses vues qui indiquent à n'en pas douter que l'auteur a pris la peine de regarder et de se renseigner, qu'il s'est plus d'une fois dégagé du conventionnel et du factice, qu'il a voulu sincèrement représenter la vie rurale dans son meilleur réalisme.

Le résultat obtenu par M. Potvin n'est sans doute pas proportionné au mal extraordinaire qu'il s'est donné pour écrire *le Français*. Avec lui et pour lui, je regrette qu'il manque tant de choses à ce livre. Il y a un peu d'or dans ce minerai. Il suffirait de la main d'un véritable artiste pour en tirer un excellent métal.

Que manque-t-il donc à cet écrit ? On y trouve de l'observation, des idées saines, une moralité irréprochable et, par moments, un certain souffle poétique et de l'émotion. Il y manque une intrigue, de la profondeur, de l'originalité, du dialogue et du style.

Nombre de romanciers font fi de l'intrigue. Anatole France lui-même, le plus habile et le plus clair des écrivains modernes, savait intéresser avec les récits les plus simples et les plus insignifiants en apparence. Mais il était Anatole France. D'autres, plus jeunes que lui, trouvent le moyen de rendre vivantes, pendant trois cents pages, des histoires qui pourraient tenir en vingt lignes. Mais ils possèdent le métier à fond.

M. Potvin a voulu imiter cette manière. Il a oublié d'y mettre la vie, condition première de l'intérêt. Son livre raconte l'histoire d'un jeune Français émigré, qui, trouvé mort à demi dans la neige, devient le garçon de ferme d'un Canadien français, Jean-Baptiste Morel. L'infortuné s'éprend de la fille de son maître, la belle et pure Marguerite Morel, qui le paye de retour. Ces deux enfants, faits l'un pour l'autre, parviennent à vaincre les résistances et les préjugés de Jean-Baptiste ainsi que les convoitises d'un rival amoureux, le jeune Duval, ennemi de la terre. Le Français reste fidèle au sol où s'épanouit sa bien-aimée, tandis que le Canadien subit l'attirance des villes. L'étranger s'enracine alors que l'habitant du pays se déracine. C'est ce qui vaut au premier la main et le cœur de la Canadienne.

Tel est le fond de l'intrigue. On pourrait reprocher à l'auteur d'avoir décrit la vie rurale du pays de Québec en se basant sur un fait exceptionnel: la conquête d'une petite Canadienne française par un émigré de France. Mais passons, puisque la vraisemblance est respectée. Le pire reproche que l'on puisse faire à cette histoire, c'est qu'elle se déroule sur 346 pages de caractère serré, au milieu d'un amas de descriptions indigestes et d'une série d'incidents d'importance secondaire et qui produi-

sent rarement l'émotion. La vie n'a pas fécondé cela.

Et pas même de dialogue! Par endroits, on converse un peu, on pousse quelques expressions de terroir, — expressions dont M. Geoffrion a si bien montré l'origine dans ses *zigzags*, — on fait de petits discours sur la beauté de la vie agricole, mais on n'y voit pas deux pages entières de questions, ripostes, pointes et saillies où la passion et l'esprit veuillent se mêler. Ce qui fait que le livre paraît lourd de longueurs et d'explications stériles.

J'ai dit, au début, que le mérite premier du *Français* était l'observation. J'entends par là que M. Potvin a décrit abondamment certaines choses. Je pourrais citer des pages et des pages où le mouvement extérieur des hommes et des choses est convenablement traduit. Par malheur, le superficiel de ces pièces de détail n'échappe à personne. On n'y creuse pas en profondeur. La quantité y est plus que la qualité. On y sent à chaque ligne que l'auteur a juré de faire envers et contre tous de la littérature de campagne, et cet effort devient une obsession tellement cruelle qu'elle étouffe l'inspiration vraiment humaine et paralyse souvent la sensibilité.

Je n'ai jamais constaté de façon si pénible le mal fait à nombre de nos écrivains par un régionalisme doctrinaire.

A force de suivre une mode, on en devient esclave. M. Potvin arrange la vie de ses personnages tels qu'ils doivent être pour plaire au plus grand nombre des lecteurs. A-t-il raison ? Joue-t-il bien ainsi le rôle d'un artiste ? On se souvient sans doute de ce passage de Lemaître au sujet de Georges Ohnet: «M. Georges Ohnet est bien trop intelligent pour ne pas s'en tenir aux dénouements optimistes,

à ceux qu'exigent les clients. Ceux-ci ne sauraient supporter une histoire où la vertu ne serait pas enfin récompensée. Sentiment bien naturel. Ils ont leur façon naïve d'entendre l'art; ils tiennent à ce qu'il soit consolant; ils veulent des fables où tout aille mieux que dans la réalité. Au contraire, les artistes, surtout dans ces derniers temps, ont un singulier penchant à peindre la vie plus triste qu'elle n'est. C'est que, pour eux, l'intérêt de l'œuvre d'art ne réside point dans le mensonge facile d'un meilleur arrangement des choses ni dans le mariage final de l'amoureux et de l'amoureuse. Ce qui est vraiment intéressant, c'est la vision du monde particulière à l'écrivain, la déformation que subit la réalité en traversant ses yeux. Ils auraient donc grande honte de séduire les foules par un vulgaire et plat embellissement de la vie humaine...»

Loin de moi la pensée de comparer M. Potvin et M. Ohnet. Ils n'ont rien de commun sinon le désir d'exprimer les pensées des autres et à la manière des autres, sans s'occuper d'eux-mêmes. Seraient-ils trop altruistes ? Manqueraient-ils de cette sorte d'égoïsme créateur qu'on appelle la personnalité ? Je serais tenté de le croire.

Que dire de certaines situations inadmissibles à une époque où la mythologie n'existe plus ? Pourquoi, par exemple, l'auteur imagine-t-il que les vaches, dans l'étable de Jean-Baptiste Morel, versent des larmes par sympathie pour leur maître pleurant son fils mort à la guerre ?

Quant au style, il manque de concision, de ramassé, de précision. Il est quelquefois lâche, étiré, lourd et incorrect. Les mots et les pages inutiles y foisonnent. Pourtant, j'ai lu, ici et là, des passages très poétiques, très inspirés même, et je serais prêt à lui pardonner le reste pour ces joies passagères

qu'il sait procurer, par éclairs fugitifs, au lecteur sensible et cultivé.

Je suis certain que M. Potvin, s'il avait vraiment voulu s'en donner la peine, aurait pu dire en deux cents pages au plus tout ce qu'il nous a dit en 346 pages. L'intérêt du récit comme du style y eût gagné. C'est dommage qu'il n'ait pas échenillé ce livre. Cela lui eût valu plusieurs milliers de lecteurs.

Je m'arrête sur cette courte analyse. Pour qu'on ne me taxe pas de sévérité excessive, j'ajouterai que *Le Français* est l'un des rares romans de terroir qui vaillent la peine d'être lus. Ses défauts n'empêchent pas que de précieuses qualités s'y révèlent. M. Potvin y a travaillé avec une ardeur, une probité et une conscience qui lui font honneur. Il a fait œuvre de précurseur.

Un jour viendra, peut-être, où un écrivain, plus habile et moins scrupuleux, s'emparera de cet écrit un peu fruste et, en y faisant des retouches, en tirera un petit chef-d'œuvre. Mais cet écrivain passera pour un plagiaire, comme France, et, avant lui, le grand Balzac.

Quand il approchera du terme de sa carrière, Damase Potvin, plus expérimenté, jugeant froidement son œuvre, se dira peut-être: «Je ne fus ni un artiste ni un penseur. Je ne connus qu'imparfaitement la langue maternelle, l'insuffisance de ma formation première ayant influé sur ma vie entière. Avec des loisirs et moins de préoccupations matérielles, cauchemar du journaliste, j'aurais donné des ailes à mon idéal, car j'aimais assez les belles choses pour y consacrer tout mon être. La vie m'a refusé ces consolations. Mon âme regarde cependant avec plaisir et sérénité les travaux humbles et incomplets que j'ai semés sur la route de mon aus-

tère devoir; elle y voit une aspiration persévérante et courageuse vers une perfection, vers une immatérielle beauté, et cette aspiration, pas assez soutenue par un don transcendant d'art et de style, fut cause de bien des douleurs, de bien des déboires, de bien des efforts accomplis, dans l'ombre, par ces veilles laborieuses où j'épuisais le reste d'énergie que me laissait la tâche quotidienne. C'est pourquoi je demande à mes frères, les braves et sympathiques paysans que j'ai aimés et décrits toute ma vie, de laisser tomber sur ma tombe, quand je mourrai, une pensée d'affection et de reconnaissance.»

Voilà ce que pensera vraisemblablement ce rustique écrivain du terroir, ce camarade agréable et bon, qui ne compte que des amis et qui sait les conserver même quand son humeur l'emporte, contre eux, à des excès de langage. Nous dirons toujours qu'il eut un beau caractère et une belle âme.

«L'ERREUR DE PIERRE GIROIR»

ROMAN PAYSAN, FAR M. LE DOCTEUR JOSEPH CLOUTIER

Ce roman pourrait tout aussi bien s'intituler: «L'histoire d'un raté». Car l'erreur de ce brave paysan, qui s'appelle Pierre Giroir, c'est d'avoir donné à la société un des nombreux dévoyés de l'instruction secondaire. Il avait, en son fils unique Alfred, un successeur sur le domaine ancestral, et,

comme il aimait bien la terre, c'était son désir de faire de lui un bon laboureur comme lui-même. Mais la mère de cet enfant nourrissait depuis longtemps une autre idée: elle avait pour lui la hantise du sacerdoce. Un prêtre dans la famille! Honneur suprême dans les foyers du terroir où la foi va jusqu'à la passion. La pieuse femme sollicite de son curé et de son mari le cours classique qui ouvrira à son Alfred les portes du sanctuaire. Pierre hésite entre la douleur de sa compagne et l'amour profond de sa terre; l'une, son épousée de toujours, demande la durée d'une tradition, l'autre, sa femme de chair, veut une gloire mystique qu'elle place au-dessus de tout. Enfin, une nuit de larmes suffit à obtenir le consentement paternel et le sacrifice du domaine des Giroir. C'est décidé: Alfred sera prêtre, la terre sera trahie.

Mais l'enfant a une cousine, une très belle cousine. Un amour irrévocable est né dans son cœur pour y grandir tout le long de ses études et arriver finalement à une déception qui ravagera l'âme du jeune homme et la remplira d'un désespoir mauvais. La bien-aimée d'Alfred Giroir a fait vœu d'entrer en religion au moment d'un péril très grave. Elle tient promesse. Trop faible pour survivre sur les ruines de son rêve, Alfred, encore jeune médecin, se livre à la débauche et aux stupéfiants jusqu'à ce qu'une mort bienfaisante le délivre d'une misérable vie.

Telle est, il me semble, la trame principale de ce livre. Il s'y trouve, il est vrai, d'autres épisodes intéressants: le départ de la famille Giroir pour les États-Unis, l'existence pénible des exilés, la mort de la mère d'Alfred et nombre de tableaux champêtres; mais l'auteur a voulu sans doute insister avant tout sur le danger qu'il y a de déraciner

de solides campagnards pour en faire des bohêmes et des ratés. Il ne condamne nullement les paysans de pousser un de leurs fils vers la prêtrise ou les professions, du moment que d'autres héritiers sont disponibles pour continuer la race des laboureurs; il prétend, avec raison, que l'homme du sol commet un acte de déraison chaque fois qu'il sacrifie sa terre et même son avenir pour satisfaire un sentiment qui ressemble parfois à une sotte vanité.

C'est par là que vaut *l'Erreur de Pierre Giroir*, le roman étant assez médiocrement construit et le style se rendant coupable de fréquentes absences. Que nos bonnes mamans de la génération précédente aient inventé des «vocations» avec une étonnante facilité, rien de plus certain. Qui d'entre nous n'a pas été marqué, un jour, par le doigt maternel, du signe divin? Faites appel à vos souvenirs et vous verrez. Beaucoup d'entre nous pourraient faire un petit roman avec le thème suivant: — Un brave cultivateur avait un fils, — que j'appellerai Paul si l'on veut, — dont les succès à la petite école inspiraient les plus belles espérances. Il lui dit un jour, en fauchant son foin: «Mon garçon, je vois que tu seras meilleur à piocher de la tête qu'à faire des «veilloches». J'ai connu le garçon à Joseph-à-Jean-à-Onésime qui était comme toi jongleur, liseur et pas adroit pour la terre, et qui est devenu prêtre en attendant d'être monseigneur. Je te souhaite de tourner comme lui. Tu aurais peut-être, plus tard, une canne d'or et un chapeau à diamants pour les cérémonies. Je serai vieux dans le temps, ta pauvre mère aussi. Nous resterons dans la cuisine de ton palais...Nous serons fiers.... Y en aura toujours un qui aura relevé la famille.» Et Paul, marchant pieds nus sur les chaumes frais, ne voyait rien devant lui que

l'image évoquée par l'espoir paternel: la mitre étincelante auréolée d'encens et se découpant, énorme, sur les murs blancs du sanctuaire, la crosse flamboyante sous l'éclat des cierges du maître-autel, les petits pages vêtus des couleurs de la vierge ou de tuniques de Jésus en fleurs. Il se voyait évêque, sorte de dieu visible, grave et doux comme un roi mage, avec le don de faire descendre l'Esprit rien qu'à toucher le front des enfants blonds. Tout l'orgueil de son père ruisselait dans son cœur.....

Au moment où il allait entrer au collège, son curé lui dit avec une mansuétude infinie: «Demande au ciel qu'il veuille te donner la vocation. Tu prendras le bon Dieu dans tes mains et tu boiras au calice le sang de Notre-Seigneur. Quand tu seras devenu curé d'une paroisse, tu porteras le Sacrement aux hommes qui vont mourir et tu les feras entrer en paradis. Tu sauveras des âmes! Quand on a des cheveux blancs comme ton vieux curé, on est content d'avoir donné le salut toute sa vie, d'avoir battu le démon d'un signe de croix, d'avoir chassé le mal en soi-même et chez les autres... Je ne t'oblige à rien, mon petit. Tu seras toujours libre de choisir ta vie. Ta vocation dépend d'un plus grand que moi....»

Ses études finissaient qu'il songeait encore au sacerdoce, et sa volonté allait tenir jusqu'à ce qu'une grande passion s'emparât de lui tout entier. Il était du type du rêveur artiste et sentimental, c'est-à-dire le plus réceptif des hommes, celui qui semble nager dans l'irréel et qui, pourtant, éprouve le choc de toutes les réalités avec une intensité qui va souvent jusqu'au paroxysme de la douleur ou de la joie. C'est le plus vivant des êtres: martelé de sensations, peuplé d'images et de visions, bourrelé d'illusions à faire éclater le crâne, travaillé d'indici-

bles curiosités, éternel mécontent des faits ordinaires, dont il est vite repu, il est le chevalier d'un idéal inaccessible et il chevauche éperdument au milieu des carrières humaines, comme en d'immenses nécropoles, pour atteindre à un sommet de vie et de beauté, jusqu'à ce qu'il culbute, inassouvi et misérable, dans le trou noir d'où l'on ne revient plus.

A cause de ce tempérament, il y avait beaucoup de sensualité dans le mysticisme de Paul: «Oui, disait-il à un camarade, à la fin de ses études, les senteurs de l'encens dans les vieux sanctuaires de marbre et d'or, le murmure des prières qui, de mille poitrines ardentes, montent, implorantes et douces, sous la voûte grise qui les recueille, la blancheur d'une hostie qui se détache d'une main pâle, et disparaît dans des lèvres ferventes, le chant des orgues pieuses s'égrenant parmi des voix mâles, dans la gravité de la liturgie sainte, tout cela m'attire, m'exalte, descend jusque dans mon cœur de chair, pour le faire battre, et, dans ce frisson sacré, mes sens surnaturalisés, toute la matière que je suis est comme emportée par l'esprit dans un souffle divin. Je goûte alors des moments de jouissance tels qu'il me prend des désirs insensés de renoncer à ma pensée, à ma volonté, à mes rêves, de devenir un impondérable abîmé dans la mystérieuse rumeur d'un temple.»

Le lendemain, lors d'une visite à des amis de sa famille, il rencontrait une jeune fille dont il recevait le coup de foudre. Des cheveux très noirs et bouclés donnaient du relief à son visage clair et d'un ovale doux, où deux adorables fossettes égayaient le rire des joues pleines de sang. Son petit nez avait une gaminerie délicieuse et retrous-

sée. Deux flambées de jais jaillissaient de son regard. Il en reçut la première impression profonde de l'élégance et de la beauté en chair et en os. Un rideau obscur se leva soudain sur son passé et il entrevit une autre clarté, celle d'un monde autre que le sien et vers lequel le poussaient d'impérieux instincts.... C'en était fait de sa vocation. La nuit suivante, il fit le rêve d'une femme très belle. Elle avait des étoiles d'or piquées dans les cheveux et un croissant de lune sous les pieds. Sa robe était toute bleue, plus bleue que le ciel de juin, et ses bras nus embrassaient un faisceau de lumière. Il désira se confondre à la lune, pour servir de piédestal à sa vision. Il lui sembla que son être se volatilisait, qu'il devenait plus léger que l'air, plus brillant que les planètes, et qu'il courait dans le clair-obscur des espaces. La femme se rapprochait de lui et lui souriait dans les étoiles. Puis, au moment où il allait atteindre au croissant de lune, il s'éveilla.

Paul s'en alla dans le monde à la poursuite de celle qu'il aimait. La femme ne l'aima jamais. Il vécut en bohême, au milieu d'un tas de velléités artistiques qu'il ne réalisa jamais. Qu'est-il devenu maintenant ? Je l'ignore; mais je persiste à croire qu'il eût mieux valu pour lui qu'il restât sur le bien paternel.

* * *

Je sais gré à M. le docteur Cloutier d'avoir éveillé en moi ces pensées. Pourtant je regrette que son roman soit inerte. L'œuvre est gâtée par une série de tableaux de terroir sans intérêt, de rabâchages qui donnent l'impression d'une millième édition de rapaillages régionalistes. Sans l'idée dominante, qui ne manque pas d'originalité, elle n'ajouterait pas grand'chose à notre littérature. Les

abus du genre descriptif y abondent tellement qu'il ne reste plus place pour le dialogue ou l'action. C'est malheureux, la plupart des œuvres de ce genre sont dépourvus d'action. Le récit traîne en langueur pour donner place à des observations rurales sans aucune importance et mises là, semble-t-il, uniquement pour augmenter le nombre des pages. Quand donc nos écrivains consentiront-ils à sacrifier des mots et à économiser sur le papier et le travail du lecteur ?

Quant au style et à la pureté de la langue, c'est ce qu'il y a de moins bien dans *l'Erreur de Pierre Giroir*. De ses 248 pages, combien sont parfaites ? Qu'on me permette d'en citer quelques négligences. A la page huit, il écrira ce paragraphe: «Après cette présentation en règle, je l'invitai à causer quelque temps avec moi. Il faisait très chaud ce jour-là et les malades n'abondaient pas au bureau, préférant sans doute respirer l'air pur, à *l'ombre* des frais *ombrages*, plutôt que d'aller sous le soleil à la recherche de soulagements plus ou moins illusoires.» S'il avait possédé le génie de sa langue, il aurait simplement écrit: «Après cette présentation, je l'invitai à causer. Comme il faisait très chaud ce jour-là, les malades, préférant respirer l'air pur sous l'ombrage, n'abondaient pas chez le médecin.» A la page 78, il commettra une telle impropriété: «Et tout cela, dit-il, *embaume* mille parfums prometteurs *qui mettent l'eau à la bouche* et tout le monde en appétit.» D'abord, on n'embaume pas des parfums, mais ce sont les parfums qui embaument. Puis, comme il s'agit ici de la senteur des mets de table, il vaudrait mieux dire fumet que parfum. Alors, l'expression mettre «l'eau à la bouche» conviendrait mieux. A la page 31 il écrira: «Elle faisait des rêves, mais bien différents de ceux

que caressait mon père, rêves *en rapport* avec sa nature délicate et mystique.» Pourquoi ne pas dire: «... rêve conforme à sa nature délicate et mystique» ?

Je pourrais citer à l'infini de ces péchés contre la langue. Je pourrais remarquer aussi que le parler paysan prend une trop grande place dans ce livre. Les archaïsmes et les mots déformés par une prononciation défectueuse y abondent. C'est de mauvais goût. Les régionalistes de talent, en France, relèvent ici et là des expressions de province; mais ilsse bornent à de courts passages ou n'attribuent le mauvais langage qu'à un seul de leurs personnages. Malheureusement, dans notre Canada français, on est déformé à tel point qu'on va prendre pour littéraire un parler incorrect et sans harmonie.

Les caractères des personnages sont assez bien tracés. La personnalité de tous les Giroir est suffisamment mise en relief. L'héroïne, Bella, est plus nuageuse, et l'histoire de son vœu a quelque chose d'enfantin, qui n'ajoute rien à la valeur du roman.

Voilà bien des lacunes sans doute; mais *l'Erreur de Pierre Giroir* n'est qu'un début. Est-ce que ce début promet quelque chose pour l'avenir? Je l'ignore.

« LES HABITS ROUGES »

ROMAN HISTORIQUE DE M. ROBERT DE ROQUEBRUNE

Les lettres canadiennes attendaient impatiemment *les Habits Rouges*. Ce roman de M. Robert de Roquebrune, édité par une maison de Paris et

annoncé pendant plusieurs mois, nous promettait une supériorité.

Enfin, le livre est venu. Je l'ai parcouru avec curiosité, et, au moment où je ferme la dernière page de ce récit à peine fictif, serrant de trop près l'exactitude de faits connus, je me demande si c'est bien là un roman que je viens de lire, si ce n'est pas plutôt un de ces recueils corrects dont on dit: «C'est de l'histoire presque aussi intéressante que du roman.»

Les Habits Rouges ont bien la clarté, la sobriété et l'impartialité de l'œuvre historique; mais ils sont dépourvus des qualités d'imagination, de sensibilité, de chaleur, de coloris et d'intérêt soutenu qui sont le propre de la trame romanesque.

Il n'y a pas d'intrigue là-dedans. Seuls des profils s'y dessinent au fil d'une narration limpide où évoluent les principaux acteurs du drame de 1837.

Le titre des Habits Rouges a été emprunté à la couleur de l'uniforme anglais, du temps de la rébellion. L'époque que l'auteur fait revivre est celle où quelques centaines de nos compatriotes, chauffés à blanc par les ardentes harangues de Louis-Joseph Papineau, sans armes, sans argent, sans l'approbation des classes dirigeantes, luttèrent contre les armées anglaises au nom d'une liberté inaccessible. Le livre comprend trois parties: 1° Le prélude de la rébellion où sont racontées les activités des «fils de la liberté», qui propagent partout l'espoir de la libération et de la création d'une république canadienne; 2° La lutte ouverte, ayant pour centre les combats de Saint-Denis et de Saint-Charles; 3° La défaite, suivie de l'emprisonnement, de l'exil et de l'exécution des chefs du soulèvement.

Tous les Canadiens connaissent ce fond histori-

que. Inutile de nous y attarder. Mais si l'histoire impartiale et froide domine, dans ce livre, la fiction n'y est pas étrangère. A côté de Papineau, de Nelson, de lord Gosford, du général Colborne, de Chénier, de Lorimier et du traître Brown, il y a plusieurs personnages inventés, dont le plus intéressant est l'énergique et pure Henriette de Thavenet. Par elle s'ébauche un semblant d'intrigue. Au cours d'une soirée chez le gouverneur, la petite Canadienne française a entrevu un officier anglais, jeune, beau, loyal et brave, le lieutenant Fenwick. Dès l'instant, ils se sont aimés; mais Henriette ignore le sentiment qui l'a prise.

La veille de l'échauffourée de Saint-Denis, Henriette a vu passer, dans l'ombre du soir, les régiments rouges qui allaient déloger du village les patriotes assemblés et prêts à la bataille. Alors, malgré la nuit, elle monte à cheval et vole vers les siens, dans l'espoir de devancer l'ennemi et de porter un message à ses amis. Chemin faisant, elle se bute à un bivouac anglais. Alors, gardant tous ses nerfs, elle va droit aux chefs de la troupe, qui logent dans le manoir de M. de Rouville. Là, elle rencontre encore le lieutenant Fenwick, qui lui fait un aveu. Froissée de cette déclaration brusque, elle insiste pour obtenir un laisser-passer, qu'on lui accorde. Libre, elle file à grande allure vers Saint-Denis, où, le lendemain, elle assiste à la victoire des patriotes. Elle est présente aussi à la défaite de Saint-Charles, elle y voit même tomber le lieutenant Fenwick.

Quand le drame est consommé, Henriette s'émeut au nom du bel officier qui l'avait aimée. Elle découvre la blessure de son cœur et murmure: «Je l'aimais!»

Tel est le personnage que M. de Roquebrune a mis en évidence dans les quelques actes histo-

riques auxquels il donne le nom de roman. Le portrait de cette Henriette est assez finement tracé. Brave, courageuse et attachante, elle anime le récit de sa silhouette pure et tragique. Mais on ne voit pas bien son âme, on la devine plutôt. On la regarde agir sans percevoir sa pensée. Elle est glaciale. Deux lignes à peine, à la fin du volume, révèlent une douleur.

La personne physique d'Henriette nous échappe totalement. On nous dit bien qu'elle est «d'une beauté ronde et enfantine», on nous la montre bien charmante et tournant les têtes, au bal chez le gouverneur; mais il nous est impossible de la saisir un seul instant, ce qui fait qu'elle est beaucoup moins intéressante. Pour qu'elle vive mieux, il aurait été nécessaire de présenter d'elle une caractéristique de physionomie qui accusât un tempérament.

Il est téméraire d'aspirer au titre de romancier sans avoir ce qu'il faut pour faire vivre les personnages avec la complexité de leur caractère, avec le tourment des âmes, leurs combats, leurs blessures intimes, leurs bonheurs, leurs déceptions et leurs triomphes. Les accents les plus prenants et les situations les plus pathétiques se tirent des fibres secrètes et profondes.

Et en cela, le romantisme, malgré son exubérance du début, nous a laissé d'excellentes traditions. La grande école du dix-neuvième siècle a ajouté au classicisme des éléments d'art et d'esthétique dont la littérature ne pourra désormais se départir sans déchoir. Fusionnée avec un réalisme modéré, elle a fait atteindre à la fiction des sommets dont il serait téméraire et vain de vouloir descendre. «Nos pensées ont été fortement refoulées en nous-mêmes, disait Giraud, en parlant de l'ère nouvelle. Ainsi, la littérature sera plus in-

time: elle nous révélera des secrètes parties du cœur....; elle exprimera les sentiments, les passions qui l'auront déchiré; elle nous donnera enfin la poésie, car le malheur est, de toutes les inspirations poétiques, la plus féconde.»

Pour revenir au sujet, je dois dire que *les Habits Rouges*, qui expriment une époque de douleur et de drame, pèchent par leur impassibilité. Ils ont été vus par une âme de parnassien. Il aurait fallu tirer, des situations psychologiques, des cris de douloureuse sincérité, des tristesses et des agonies passionnées. Or, il se trouve que l'œuvre de M. de Roquebrune ressemble aux rigides palais de glace du temps du carnaval. Tous ses personnages se meuvent en grelottant dans ce décor de cristal.

On nous dira que l'âme canadienne est plus simple que les autres, que ses sentiments ne sont pas compliqués et qu'il fallait l'exprimer telle qu'elle est. Mais il a assez duré, ce préjugé qui veut nous faire une vie psychologique essentiellement distincte. Comme le disait fort bien M. l'abbé Camille Roy, il n'est pas nécessaire de gratter longtemps un compatriote pour y trouver *l'homme*. L'homme! Il existe chez nous comme partout ailleurs, avec ses vertus, ses vices, ses tares et ses passions. Que chacun de nous se scrute et s'observe: il verra bien s'il est étranger à quelqu'un des grands sentiments qui agitent le monde.

Dans la critique qu'il faisait dernièrement du livre, M. Marcel Dugas signalait délicatement la sécheresse des *Habits Rouges*. «Là où d'aucuns auraient désiré une fresque, disait-il, nous avons une peinture très simple, très sobre, qui suggère encore plus qu'elle n'exprime, ou plutôt qui dit assez, ayant sacrifié des richesses inutiles. Nous sommes bien obligé de constater que l'imagination se sur-

veille, qu'elle craint ses fougues, des écarts possibles. Ce livre est froid à certains moments, comme un œil détaché qui contemple une histoire d'hommes.»

C'est vrai, M. de Roquebrune contemple une histoire, mais l'avouerai-je, je trouve qu'il l'a rétrécie, cette «histoire d'hommes», qu'il a diminué, dans son livre, l'époque de 1837, qu'il l'a rendue moins émouvante que la réalité elle-même. Il a commis l'erreur singulière de fausser la conception romanesque dont l'intention doit être de projeter sur les faits quelques reflets d'idéal.

Il faut toutefois reconnaître à ce volume de réelles qualités: il ne contient rien d'obscur ni de prolixe, bien qu'il faille une centaine de pages à l'action pour s'engager pour tout de bon et susciter un intérêt vivant. La phrase coule avec simplicité et, souvent, avec harmonie. Il ne s'y révèle pas de dons transcendants, mais un esprit d'ordre et une intelligence lumineuse.

Le style est bon en général. Il est un peu gâté par des négligences, des impropriétés, des répétitions et des mots inutiles. L'un de ses héros, un notaire, dira: «Il me semble, mon enfant, que tu es bien ami *avec* le général Colborne....» Il écrira: «Sa figure faisait de lui un spectacle *comestible*» (Page 38). C'est là une nouvelle denrée alimentaire. Ou encore: «L'île de Montréal, plantée de pommiers, entourée de jardins, peuplée d'habitations de campagne et de ferme, était presque une terre *océane*.» Ce dernier mot sort ici comme d'un boîte à surprise. Nous lisons encore: «Le jeune homme était *familier* avec ces rues», quand il aurait été si facile d'écrire: «Ces rues lui étaient familières. Et plus loin: «M. Jeannote caressa de *la main* ses favoris.» On sait bien qu'il ne peut le

caresser avec un autre membre. Dans la même page: «Assis dans son traîneau, il se laisse *bercer* par le glissement rapide». Glisser et bercer sont deux actions tout à fait différentes. Et cette erreur grammaticale: «Vous faussez mes paroles, je n'ai pas dit que tout *aille* mal.»

Parlerai-je aussi de cette image incohérente de la page 235? «L'éclatement des uniformes rouges *se ramassait* en cette portion du paysage comme une explosion subite.» Il est contraire à toutes les lois de la physique qu'une explosion se ramasse. Trois lignes plus bas, on voit: «C'était comme la virtualité du combat qui s'avançait par cette route calme...» J'avoue ne pas comprendre.

J'ai cité au hasard. Le lecteur en découvrira bien d'autres.

Il n'en reste pas moins, malgré ces réserves, que les *Habits Rouges* sont un de nos bons romans. C'est une œuvre saine qui marque une réelle préoccupation artistique. On peut en détacher plusieurs passages qui sont des pierres de prix serties dans un bon métal. Telle cette image de la page 83: «Et il fut recouvert doucement et comme sculpté par la neige, et il devint une forme blanche qui se confondit avec tout ce qui l'entourait. Il était blanc comme le Saint-Laurent, comme les villes et les villages sur les deux rives, comme le Canada tout entier, de l'Atlantique au Pacifique (1), du lac Champlain à la baie d'Hudson.»

Quelques coups de pinceau sont comme cela. Il est malheureux que ses descriptions ne soient pas débarrassées d'une foule de petits mots parasites qui les appauvrissent. Comme elle serait plus

---

(1) Si M. de Roquebrune avait bien connu la géographie du Canada, il aurait songé, en écrivant ceci, que le littoral du Pacifique, en Colombie britannique, est rarement couvert de neige. Il n'y a pratiquement pas d'hiver, à Victoria et Vancouver.

légère et plus parfaite, la poésie de certaines parties, si le livre était un jour échenillé.

Disons en terminant que M. de Roquebrune pourra nous donner une œuvre remarquable, quand il aura choisi un genre bien à lui et qu'il aura appris les mille et un secrets de la langue française. Arthur Buies écrivait: «On naît écrivain, sans doute, de même qu'on naît artiste ou poète, mais personne ne naît avec l'intuition des règles de l'art ou du style..... Bien plus, on ne se corrige jamais tant que lorsqu'on est le plus près de la perfection.»

LA JEUNE POÉSIE CANADIENNE

Elle est bien jeune en effet. Elle vagit encore. Dans son berceau rustique, elle gazouille quelques syllabes confuses. Sa bonne santé et sa belle humeur lui donnent parfois des bouffées d'orgueil: l'enfant ne se croit-il pas le nombril du monde? Il ne faut pas en rire: si elle n'a pas de passé, elle a beaucoup d'avenir.

Aussi est-ce avec joie que je lisais, en 1925, un article de la *Croix* de Paris, où il était question de cette gamine en robe de baptême. On y disait fort gentiment:

«Avec la brise qui se mit à souffler du pays de Hugo, de Lamartine, de Musset, le souffle vint un peu plus tard, à Octave Crémazie, à Pierre Chauveau, à Alfred Garneau, à Pamphile Lemay, à Louis Fréchette, et le soleil se leva clair et chaud dans leurs vers, pour éclairer le drapeau de Carillon, la découverte du Mississipi, les épopées et les

batailles encore toutes saignantes, pour éclairer aussi les beautés de la terre canadienne.

«Cette poésie est la mère de la jeune poésie canadienne d'aujourd'hui. Cette jeune poésie a ses aînés et ses cadets. C'est comme les familles de là-bas, une belle famille, et qui ne saurait tenir tout entière ici. Mais ce serait ignorer le Canada, ignorer aussi quelque chose de la France que ne point connaître au moins quelques-uns de ces cousins.

«Voici d'abord un groupe d'aînés: Alfred Ferland, Louis-Joseph Doucet, Albert Lozeau, Émile Nelligan, René Chopin, Paul Morin, Alphonse Désilets, Blanche Lamontagne.

«Paul Morin mis à part, tous ces poètes ont les yeux fixés sur le Canada.»

Cette liste d'aînés ne contient peut-être pas quatre poètes qui ont leurs dents, ce qui vous montre bien l'extrême jeunesse de nos bardes. L'auteur le sait, mais il fait semblant d'abord de les trouver assez grands pour jouer avec eux; il distribue à chacun d'eux quelques dragées de compliments, puis, avant de s'en aller, il dit, à mots couverts, en deux ou trois lignes, un tas de vérités:

«Telle est, vue rapidement la jeune poésie canadienne. Assurément si sa science du mot et du rythme s'est grandement enrichie, on ne saurait la comparer à la virtuosité de toute une école de ce côté-ci de l'Atlantique. Les poètes canadiens n'ont point les raffinements, la cadence musicale, l'impeccabilité de la forme d'un Moréas, d'un Henri de Régnier, d'un Paul Valéry, par exemple. Faut-il les leur souhaiter ? Très sincèrement, je ne le crois pas. Sans doute, ils ont encore à apprendre dans cette voie: qu'ils apprennent encore. Mais qu'ils n'aillent pas trop loin!»

Ce qui veut dire: Cette poésie n'est ni riche, ni habile, ni musicale ni bien écrite. Elle manque d'à peu près tout ce qui fait lire les poètes.

M. Charles Baussan, — c'est l'auteur de l'article, — ne dit là que l'exacte vérité. Il faut le louer de sa franchise. Le temps de l'encensoir est fini. En littérature et en art, il est ridicule de cacher la vérité, car l'œuvre est là, toujours présente, pour témoigner par elle-même.

Quelques-uns de nos poètes, il est vrai, se sont élevés jusqu'à une belle médiocrité; mais là est le sommet de notre poésie. Presque tous sont restés au-dessous du médiocre. «Il est de notre devoir de les traiter avec douceur, direz-vous, et de les encourager.» Sophisme! Il n'est jamais permis d'encourager la littérature de pacotille et de gifler la beauté. En outre, personne n'est forcé d'écrire des vers: cette vocation-là ne s'adopte pas, elle ne s'invente pas comme une machine à laver; elle est une force de la nature qui fait partie intégrante d'un être humain et qui s'impose à toutes ses facultés. C'est pourquoi je m'étonne que tant des nôtres, après avoir lu Musset, se croient tout de suite de taille à créer une *Nuit de Mai*.

De nos jours, il faut que la poésie soit à peu près parfaite ou qu'elle ne soit pas. Des prosateurs peuvent mal écrire et laisser des œuvres durables, tel Balzac, roi du roman; mais le poète est ou n'est pas. Le grand talent ou rien. Les personnes vraiment cultivées ne lisent pas de poésie médiocre en vers: elles préfèrent la prose.

Je ne nie pas à quelques-unes des nôtres une certaine inspiration. Nelligan, malgré sa jeunesse et son cerveau inculte, eut des lueurs géniales. D'autres, après lui, lancèrent de fugitifs rayons de gloi-

re; mais, Paul Morin excepté, qui d'entre eux fit de l'art ? Trop tôt satisfaits d'eux-mêmes, ils ont négligé de travailler. Présidents de réunions vernies de littérature, cajolés par un entourage béat, gagnants de concours de vertu, ils ont pris pour un sommet d'art une petite tour de pierre haute comme une miniature. Et ils sont restés là, à perdre leur temps, quand ils avaient beaucoup à faire.

Nul n'est juge dans sa propre cause, il est vrai; un jeune poète ne se rendra pas compte par lui-même de son insuffisance; mais il est nécessaire qu'il sache, et c'est le rôle de la critique de l'éclairer. Celle-ci manquerait à sa mission si elle ne lançait parfois des clartés brutales.

« POÈMES DE CENDRE ET D'OR »

Et blanc comme l'âme même de la Beauté,
Comme le rêve, comme la lumière exaltée
Sur une colline aurorale,
Le Paon Blanc s'avança, neige, ivoire et opale.

PAUL MORIN (*le Paon Blanc*).

M. Paul Morin a fait les meilleurs de nos poèmes. Il a fait parfois les pires aussi. Je ne connais pas de Canadien qui ait écrit des vers aussi beaux et aussi mauvais que les siens. Il est prodigieusement inégal. Mélange d'exotisme et de snobisme, toujours original et toujours musical, il a voué un culte exclusif au mot qui chante ou qui rutile, à la douceur des syllabes, à une sorte de volupté ver-

bale qui le grise et l'empêche de servir une grande pensée. La Muse lui est apparue sous la forme d'un Paon Blanc, flamboyant sous un soleil oriental, déployant, dans une lumière exagérée, «son éventail de feu, d'émeraude et de moire». Son premier volume était *le Paon d'Émail;* son second s'en est souvenu et s'est paré de ses plumes, qu'il éclaire de reflets constantinopolitains.

Car on ne peut parler de l'auteur des *Poèmes de Cendre et d'Or* sans songer au turban rose, au pays d'Allah, aux visions persanes. M. Morin, Canadien de race et de naissance, n'a trouvé aucune inspiration dans son pays, qu'il traite avec un dédain d'archiduc. Il a chanté, en une langue riche d'harmonies et de sons inédits, la Turquie, la Perse, la Chine, l'Italie, l'Espagne et la France. Il ne connaît pas tous ces pays; mais il en a reçu le classique coup de foudre. Il en est amoureux, jalousement, frénétiquement, musicalement, et l'on dirait qu'il en veut au pauvre Canada, sa patrie, de le retenir captif dans ses neiges et dans sa prose, de l'éloigner de la «brève puissance du noble crépuscule grec».

Chez nous, les partisans du terroir abondent. Plusieurs d'entre eux se sont fait un article de foi du genre littéraire de prédilection. Aussi M. Morin a-t-il fait scandale parmi eux.

Il concevait si différemment l'art et le beau! Pour lui, la poésie n'est ni dogmatique ni doctorale; elle va où le cœur la mène, où un rayon plus chaud l'attire. Cela ne faisait pas l'affaire de quelques régionalistes intransigeants, qui avaient appris, depuis longtemps, que la littérature canadienne devait avoir des frontières matérielles.

Il est peut-être vrai que l'écrivain de chez nous

devrait donner une part de son âme, de son talent, à la terre où il a grandi et aimé, où il a connu sa mère; mais M. Morin a des excuses. Outre qu'il a le goût de l'étrange et du lointain, que le fond même de sa nature le porte à préférer des réalités absentes à des faits présents, qui ne l'intéressent pas, il a délibérément voulu marquer une réaction qui s'imposait. Au moment où son œuvre allait éclore, son rêve délicat et sensible fut battu par une vague de mauvais provincialisme. Presque tout ce qui tenait plume, chez nous, ne parlait que de «majestueux Saint-Laurent», «vertes Laurentides», «érables symboliques», «bers vagissants», «juments grises», «Joe, va cri l'eau à la fontaine». C'était peu engageant pour une âme vraiment éprise de beauté et douée d'une exceptionnelle distinction. Morin se dit alors: «Est-ce là tout ce que m'offre le pays? O mon Paon Blanc, que vas-tu devenir?» Il prit son cœur d'Athénien et il l'emporta loin, très loin, sur les rochers lumineux où l'on fait sa prière sur l'Acropole.

L'auteur des *Poèmes de cendre et d'or* est donc parti pour ne plus revenir. A-t-il bien fait? A mon sens, il a réagi trop radicalement contre les tendances du terroirisme. Son erreur est d'avoir ignoré l'admirable et unique vertu du juste milieu. L'exclusivisme qu'il a manifesté contre son pays produit une opinion défavorable sur son caractère d'homme; en d'autres termes, on peut admirer et aimer le poète qui dédaigne totalement la terre natale; mais la nature nous porte à condamner l'homme qui entretient un sentiment inhumain.

Son amour de l'oriental et sa passion pour les tournures et les mots de l'hellénisme proviennent-

ils d'une inspiration bien sincère et bien personnelle ? J'en doute fort. Il dit quelque part:

Lorsque je serai vieux, lorsque la gloire humaine
Aura cessé de plaire à mon cœur assagi,
Lorsque je sentirai, de semaine en semaine,
Plus proche le néant d'où mon être a surgi;
.....
J'irai, sans un regret et sans tourner la tête,
Dans l'ombre du torride et de l'âpre Orient
Attendre que la mort indulgente soit prête
A frapper mon corps las, captif et patient...
Je veux dans un jardin que le croissant nuance,
(Que) s'effeuille sur ma tombe une rose de France.

Ce rêve d'aller attendre la mort chez les Turcs en lisant le grave Coran, n'est-il pas conventionnel ? Je crois, moi, que M. Morin s'y ennuiera affreusement. Le jardin smyrniote, si fleuri soit-il, ne vaut pas nos cités occidentales. Aucun de nous, eût-il l'âme la plus attique du monde, ne se résignerait sans regret à lire toute la doctrine de Mahomet et à ne contempler que des turbans incessamment les mêmes.

Sans doute, les souvenirs de la Grèce antique hantent toujours de leur grâce mystérieuse les rives du Bosphore; l'histoire y fait flotter un parfum de poésie païenne dont s'éprennent les âmes jeunes et profondément imprégnées d'un sensualisme mystique dont les divinités athéniennes se font volontiers les complices; les premiers chefs-d'œuvre du verbe humain ont résonné sur la terre de Minerve et de Vénus. Mais les races modernes ont trouvé aussi chez elles les souffles qui soulèvent le génie. Elles ont poussé l'art à une perfection telle que les œuvres anciennes paraissent rudimentaires à côté de lui. Nous nous laissons piper par un mirage

historique et par une réputation millénaire, quand nous essayons à revenir à l'idéal ancien dans la conviction qu'il vaut mieux que le nôtre.

Même au simple point de vue artistique, est-il profitable au poète d'épouser la mentalité et l'état d'âme du paganisme ? Ce n'est pas prouvé. Nous lisons avec mélancolie, nous qui avons quinze siècles d'atavisme chrétien:

.....Éternel pèlerin du mystère,
Je n'ai pas célébré le sol héréditaire...
Pleurera-t-on en évoquant mon souvenir ?

Mais qu'importe, Seigneur ? Il suffira peut-être,
N'ayant pas travaillé pour vous faire connaître,
D'avoir beaucoup souffert, étant poète... Moi,

Vous le savez, je n'ai chose qui me soutienne;
Et je sens durement votre implacable loi
Contre moi-même armer ma pauvre âme païenne.

J'étonnerai peut-être M. Paul Morin, mais je lui dirai que la beauté de certains de ses vers est un héritage du christianisme. Et de peur d'être pris pour un bourgeois ou un dévot, j'emprunte cette opinion psychologique de Jules Lemaître, qui disait, au sujet du néo-hellénisme: «Si nous avons, nous, modernes, une sensibilité si fine et une «nervosité» dont nous sommes fiers—parfois un peu plus que de raison, c'est peut-être que les hommes du moyen âge dont nous sommes le sang ont eu des passions autrement violentes, ce semble, des douleurs, des aspirations, des épouvantes intimes autrement variées que les Grecs anciens. La foi chrétienne, en se mêlant à toutes les passions humaines, les a compliquées et agrandies par l'idée de l'«au-delà» et par l'attente ou la crainte des choses d'outre-tombe. La pensée de l'autre vie

a changé l'aspect de celle-ci, provoqué des sacrifices furieux et des résignations d'une tendresse infinie, des songes et des espérances à soulever l'âme et des désespoirs à en mourir... Il y a eu des conflits d'instincts, de passions et de croyances, des luttes intérieures qu'on ne connaissait point auparavant, une complication de la conscience morale, un approfondissement de la tristesse et un enrichissement de la sensibilité... Non, non, il ne faut point maudire le moyen âge. C'est par lui que s'est creusé le cœur et que s'est élargi le front de Pallas-Athéné.»

L'auteur du *Paon d'Émail* a peut-être tort de parler fréquemment, comme d'une gloire, de sa *pauvre âme païenne*. Le monde ne retourne pas en arrière. Le poète lui-même, s'il veut être sincère, avouera que ses dieux bleus ne sont que des fantômes inconsistants, créés et embellis par son imagination, des restes d'une civilisation morte à laquelle il prête, en se trompant lui-même, ce que la nôtre a de meilleur et de plus divin.

Maintenant, je regretterais beaucoup que M. Morin pensât que je veuille lui conseiller la poésie dite patriotique. Les livres patriotards ne m'ont jamais ému: ils me font l'effet de pétards inoffensifs. En fait, il n'y a presque pas de chefs-d'œuvre dans ce genre. La patrie, prise en elle-même, n'est pas matière à littérature.... en général. Mais, il y a, sur la terre où nous sommes nés et où nous avons ouvert les yeux sur les hommes et les choses, des sujets de contemplation et des souvenirs émouvants que nous ne retrouvons nulle part ailleurs et dont nous parlons, sans effort, avec une passion et une douceur capables d'émouvoir l'âme universelle.

C'est pourquoi il est deux points sur lesquels

nous croyons que M. Morin s'illusionne: premièrement, il est douteux qu'il ait une âme païenne; deuxièmement, il est faux que sa muse ait été impuissante devant le charme du pays.

Pour mieux prouver cette dernière prétention, je n'ai qu'à citer en partie un poème oriental de «cendre et d'or»:

Mes cheveux tombaient encor sur mon cou.
Je cueillais du sumac devant ma porte ouverte
Quand tu vins, sur un cheval de bambou,
Caracolant, et me jetas des prunes vertes,
O mon petit amant!
C'était, tu sais, dans une ruelle de Ch'ang-kan...

Au fond, ces vers ne sont guère plus chinois que canadiens. Enlevez les mots «sumac», «bambou» et «Ch'angkan»—ce dernier est très laid—et vous placez la scène chez nous, car, ici comme en Orient il y a des «cheveux qui peuvent tomber sur un cou» des «portes ouvertes», des «chevaux», des «prunes vertes», des «ruelles» et «des petits amants».

La plupart des poésies exotiques de Paul Morin ont été faites, peut-être, par le simple attrait de certains mots à consonnance étrange. Il affecte les désinences grecques en «*os*», en «*is*», en «*ide*» et en «*as*». Très souvent, c'est le son seulement qui donne la couleur locale à son inspiration. Il aurait suffi de remplacer ces consonnances par d'autres pour leur donner une allure de chez nous, sans leur faire rien perdre de leur valeur esthétique.

***

Parlons du style. J'ai dit, au début, qu'il s'y rencontrait du meilleur et du pire. Voici un spéci-

men de meilleur, *Midi vénitien*, sonnet des *Poèmes de cendre et d'or*:

La péotte glissante et la barque amarrée,
La façade ducale et l'étroit carrefour,
Mirent dans le canal sonore, tour à tour,
Leur image mobile et leur ombre moirée.

Voici, mousse marine ou glycine nacrée,
Intrigue, ton pont courbe, et ton palais, Amour...
Dans l'air bleu, douze fois, éclate sur la tour
L'heure d'or aux parfums de fruits et de marée.

La lente rame agite et mêle au flot changeant
Le reflet onduleux d'hippocampes d'argent
Dressés aux bords laqués et noirs de la gondole,

Et, tel un fastueux collier oriental,
Chaque goutte emprisonne, ardente girandole,
Tout l'azur irisé dans son cœur de cristal.

Il y a, dans ces vers, une harmonie, une douceur, une cadence et une peinture digne des grands maîtres du Parnasse. Le dernier surtout est une trouvaille délicieuse. Quelle belle image ramassée dans douze syllabes giclantes!

Les trois sonnets des *Dieux s'en vont* sont des petits chefs-d'œuvre que n'aurait pas reniés Hérédia. Je cite le premier :

La somptueuse nef d'or, de chêne et d'émail,
Messagère de deuil et porteuse de joie,
Dont l'aurique laissait traîner ses glands de soie
Parmi l'algue de pourpre et la fleur de corail,

O pêcheur étonné qui hâles ton trémail,
Tu ne la verras plus, sur la mer qui flamboie,
Passer comme un splendide et lourd oiseau de proie,
Avec un guerrier blond, rêveur au gouvernail;

De monstrueux vaisseaux, empanachés de flamme,
Sans voile frémissante et sans rythmique rame,
Au tumulte marin mêlent leur cri cinglant,

Et sous la moire verte où glissent les carènes,
Creusant dans l'eau mouvante un sillage sanglant,
Des hélices d'acier mutilent les sirènes.

Comme facture et comme rythme, il n'y a rien de mieux. Avez-vous remarqué, pourtant, que ce sonnet renferme deux illogismes ? Il dit d'abord que la nef d'or laisse traîner ses glands de soie, puis, plus loin, il parle du pêcheur. Or, portait-on, jadis, des glands de soie à la pêche ? Ensuite, soit dit sans malice, M. Morin oublie peut-être que ce sont les bâteaux à voile qui ont transporté ses ancêtres en Amérique, où il ne se plaît pas, et que ce sont les vapeurs qui lui ont permis de voir l'Orient, où il se plaît. Cependant, nous avons là le sonnet le plus musical, le plus poétique même, de toute la muse canadienne-française.

Ouvrons le livre ailleurs. D'autres poèmes exquis nous charmeront. Voici *Crépuscule*, encore un sonnet:

Entre les pins, voyant danser l'eau miroitante,
Les cavales fines et noires de l'Adour,
Lasses de l'herbe amère et de l'ardeur du jour,
Ont désiré, ce soir, sa caresse irritante.

Héroïque galop après l'aride attente,
Le poitrail et le col ont creusé, tour à tour,
Des sillons argentés d'un fabuleux labour
Dans le flot où s'ébat la troupe haletante;

Mais de l'Espagne proche, un vent nocturne et froid
Ayant souffié soudain une haleine d'effroi
Sur les sables fleuris des pourpres centaurées,

Leur farouche gardien, de l'œil les dénombrant,
Chante de rauques noms, et, le soleil sombrant,
Regagne son hameau, suivi d'ombres cabrées.

C'est vrai qu'il faut faire un léger effort pour comprendre, mais c'est beau tout de même, cette harmonie. Il n'y a pas à dire, c'est de la belle musique.

Lisez encore *l'Attente*, à la page 173: *Enfin c'est l'amicale*, à la page 176; *Hommages*, à la page

184 ; *Grâces*, à la page 198, bien d'autres aussi. Vous y verrez un talent poétique réel; vous saurez que Paul Morin ne s'est pas improvisé fond, une vocation: il est poète jusqu'au fond, comme on dit.

* * *

Il est malheureux qu'un artiste comme l'auteur des *Poèmes de cendre et d'or* ait amoindri son œuvre par des vers difformes et des pièces qui ne veulent rien dire ou qui sont du sanscrit. Prenez, par exemple, *Réveil*, espèce de prologue raté. Les sept pages de cette pièce sont d'un vide parfaitement réussi et d'une forme qui s'efforce de faire de l'originalité avec un tas de banalités. Un peu plus loin, *Vierge feuillet* ne vaut guère mieux; *la Plainte de don Juan*, à la page 35, nous fait regretter les beaux vers de Rostand; *Musique*, à la page 40, contient plusieurs images médiocres et réchauffées. Plus loin encore, *la Revanche du paon* est un poème long, ennuyeux et sans esprit, et qui, par endroits, n'échappe pas au ridicule; la *Chanson de Cornouaille* plaira à quelques-uns, mais elle ne me dit rien, attendu que j'aime les choses claires et ordonnées. La *Chanson de Crimée* ne me dit pas davantage.

Celui qui fait métier d'écrire devrait songer que l'art, même s'il se nomme L'ART POUR L'ART, ne saurait impunément se passer de la pensée. La poésie elle-même doit toucher d'autres sens que l'ouïe. Autrement, elle ne peut atteindre à la véritable originalité. Paul Morin n'a pas assez tenu compte de ce principe cher à Sully-Prudhomme et à tous les grands poètes.

On lui fait cet autre reproche que son vocabulaire est trop riche. C'est un véritable coffre-fort

d'or, de jade, d'émail et d'émeraude. Il abuse des métaux précieux. Voici des exemples.

La lumière du soleil
aux flèches d'ambre,
d'or et de jade,
baignait le jardin vermeil.

Et ailleurs :

Le papillon d'or et de feu
Ne se laisse jamais surprendre.

Ailleurs encore:

Le blanc gel des lacs va s'épandre en nappes d'or.

Dans *Conte funèbre*:

Une fée, au bord d'un étang,
disait sa peine à la cigale,
à l'eau d'or...

A la page 170:

Enfin c'est l'amicale et la trop brève nuit,
L'heure de cendre et d'or....

Je n'en finirais pas de citer les passages qui démontrent l'obsession des termes de bijouterie.

Mais l'erreur la plus grave de notre poète, c'est peut-être d'avoir rompu avec toutes les règles de la prosodie française. Pour lui, les lois de la rime, de la césure, de la mesure, n'existent pas. C'est sans sourciller qu'il fera rimer «celles» avec «autel» et «divins» avec «embrun». Il se permet même des chevilles sonores qui n'ont d'autre mérite que de rendre un son de cloche.

Bien souvent, il emploie des mots qu'il trouverait horribles, s'ils étaient canadiens; mais auxquels il se complaît uniquement parce qu'ils sont

de nature à épater les bourgeois. D'autres fois, il vous a des tournures inouïes, comme celle-ci :

> Car, mes muscles tendus et mes poignets si las,
> L'heure effroyable où vous portiez le ciel, vous hante
> de son inexplicablement (sic) douce épouvante.

Enfin, il vient des moments où, en lisant les *Poèmes de cendre et d'or* vous êtes à vous demander si vous êtes vraiment intelligent. Car il est des pages presque entières que vous ne comprenez pas, même avec l'aide d'un bon dictionnaire. La faute en est peut-être à nous-mêmes, qui n'avons pas assez de formation orientale, mais M. Morin est bien cruel de n'avoir écrit certaines pages que pour une élite turque.

Dirai-je encore que le recueil contient autre chose que des vers ? Il y a de la prose rythmée, des bouts rimés, des vers libres. Au point de vue forme, c'est un excellent pot-pourri qui rend perplexe sur le qualificatif à lui appliquer. Lui en ferai-je un reproche ? Je n'oserai.

***

«Voilà bien des réserves», dira-t-on. Qu'on ne s'y trompe pas. J'admire Paul Morin pour son inconstestable talent poétique, son sens de l'harmonie, sa profonde connaissance des sons et des mots qui donnent une exacte impression des choses. Il est celui de tous nos poètes qui connaît le mieux la valeur musicale du verbe. Il est artiste jusqu'au bout des ongles.

Il charme jusque dans ses défauts. Il est barde né. C'est pourquoi il ne saurait mieux faire que d'écrire encore. Je lui dirai ce qu'il se disait à lui-

même: «Morin, il faut écrire des vers.» Car vous êtes incontestablement, à l'heure présente, le moins incomplet et le plus artiste de tous nos poètes.

« DANS LA BRISE DU TERROIR »

M. ALPHONSE DÉSILETS

Les poètes sont des originaux. Ces chercheurs de rythmes ne se contentent pas, comme le commun des mortels, des harmonies modernes, qui peuvent devenir banales par leur actualité même: ils ont épousé aussi l'âme du passé, faite de charme lointain, de musique adoucie par l'espace, de clair-obscur apaisant et plein de rêves, comme le crépuscule d'un beau soir. Le souvenir vit en eux avec la même vigueur que le présent, et il a pour eux, l'avantage d'être idéalisé, dépouillé de ce qui dépare la réalité, adouci et transfiguré par l'imagination et la sensibilité, qui, lorsque les choses sont hors de l'atteinte des sens extérieurs, savent créer d'incomparables chefs-d'œuvre.

Or, Alphonse Désilets a subi, comme tous ses frères les poètes, l'attirance du passé. Il s'est fixé dans la plus vieille ville du continent, parce qu'il aime les pierres antiques, dont sont faites les fortifications séculaires, parce qu'il éprouve une volupté subtile à fouler encore quelques pavés où passèrent les régiments de Montcalm, parce que des visions de sang se dressent devant ses yeux quand il déambule au milieu des canons oxydés des Remparts, parce qu'il y a une citadelle comme on

n'en verra plus jamais sur les terres nouvelles, parce que le sol y est jonché de reliques.

Et c'est vraiment bien que cette fidélité à ce qui n'est plus. Rester attaché à ces chers hôtes de la mémoire, c'est rendre un tribut de respect à ceux qui furent nos pères et nos mères et qui les aimèrent, eux aussi, lorsqu'ils avaient notre jeunesse. Ces vieilleries furent le cadre de leur existence, le spectacle coutumier où leurs yeux, souvent, se reposaient dans la vision de l'avenir, lorsqu'ils pensaient à nous, leurs enfants, lorsque l'incertain de notre carrière remplissait leur cœur de tendre émoi et de vagues appréhensions. La patrie est là aussi, celle dont la nôtre n'est que le prolongement, celle où furent conçues les meilleures inspirations et où prit origine ce que nous avons de mieux en nous-mêmes, la pensée et le sentiment d'hier qui nous ont été infusés par atavisme et qui valent bien la peine d'être vénérés. Quand nos pas résonnent, en ces lieux, aux heures calmes et recueillies, il nous semble qu'un écho séculaire se répercute dans les fibres les plus idéales de notre être, et nous nous plaisons à conférer la réalité à ces voix sonores, à les objectiver, parce que nous les sentons plus amies, plus fraternelles, et que nous avons l'intime jouissance de savoir que nous sommes seuls à les bien comprendre et à les bien goûter, qu'elles sont nôtres jalousement et qu'elles resteront toujours muettes à ceux qui ne sont pas nés dans le sein bien-aimé de notre terre.

Mais si Alphonse Désilets a une amitié particulière pour la ville antique, il a non moins d'affection vraie pour les foyers anciens, où nos aïeules, coiffées de leur bonnet de laine, agitaient, en fredonnant, le lourd berceau d'érable, qui balançait le sommeil des marmots dont on allait faire nos

pères. Il a voulu reconstituer aussi fidèlement que possible l'humble et paisible maison où toute la race a passé, avant nous, où elle a grandi et souffert, où elle a exercé les besognes modestes et fécondes qui lui ont permis de vivre avec tous les espoirs d'un grand avenir.

J'ai pu constater ce goût archaïque d'Alphonse Désilets lorsque, il y a trois ou quatre ans, je suis allé visiter un appartement qu'il avait meublé à la mode paysanne de 1830. Vous entriez là-dedans comme dans la maison du bon vieux temps. Vous passiez sous une porte basse, puis, vous vous trouviez sous un plafond bas lui aussi, comme l'étaient ceux de jadis, qui couvraient mieux, semble-t-il, vos intimités, vos confidences ou vos joies. Autour de vous, c'était une résurrection de vie du siècle dernier, telle qu'elle se vivait aux champs du pays de Québec: dans un coin élevé, massif et sévère, avec ses robustes montants de chêne, son large bâti de madriers, son ciel de lit, superbe, qui s'étendait au-dessus comme une voile immobile et horizontale, dormant des mille sommeils qu'elle abrita, le lit de l'ancêtre se dressait dans toute son austérité sacrée. Il semble qu'on dormait bien là-dessus, et que les gens d'autrefois devaient avoir l'assoupissement fort et entier, comme eux-mêmes, autant qu'ils avaient des veilles laborieuses et créatrices.

Dans un autre coin, le métier à tisser, tout poli par l'usage et par la friction des mains de femmes qui le firent fonctionner, montrait sa musculature dure et trapue. Une pièce inachevée s'enroulait sur un cylindre d'érable. On avait l'illusion que la maîtresse du logis, pour vaquer aux occupations crépusculaires, venait à peine de quitter son banc de bois et d'abandonner son active navette. Et

l'on songait que c'était là-dessus que se tissaient les bonnes étoffes dont s'habillaient nos hommes d'hier et dont les femmes elles-mêmes se confectionnaient des costumes d'un art primitif et rudimentaire. Ce tissu qui avait la consistance même de la race qu'il recouvrait, eut un jour, pour nous une importance nationale. Aux jours troublés de nos ardentes revendications parlementaires, les patriotes se montraient aux séances orageuses revêtus de l'étoffe du pays, qui, dès lors, devenait une protestation et un symbole.

Il y avait, dans cette pièce des vieux de la vieille, un rouet plus singulier que tous ceux qu'a vus la génération actuelle. La laine s'y enroulait sur une bobine perpendiculaire, ce qui lui donnait un air pittoresque et suranné, et qui faisait songer au rouet dont se servait la Marguerite de Faust. Dieu sait combien de chansons avait rythmées la pédale de cette petite-vieille machine, combien de femmes, de tout âge et de tout visage, avaient filé en sa présence la blanche toison de l'agneau, alors que leurs mains fines glissaient harmonieusement sur la douceur des flocons cardés!

Les tables, les chaises, le buffet d'ébène ciselé au couteau, le fusil à pierre et à baguette au-dessus de la corne à poudre, le sabre des plaines d'Abraham, le couteau d'abordage, des articles de toilette, le «crac» à bonnet, les bibelots et menus objets de luxe, tout respirait un autre âge, dans cette salle où, malgré soi, on communiait à l'esprit et à la saine rusticité de ceux qui ne sont plus.

Ah! j'oubliais les fanaux de pêcheurs. Il y en avait deux, de forme carrée, énormes dans leur cadre de bois noir. Désilets les avait placés au-dessus de la cheminée, et, quand il recevait, s'il tenait à «ancienniser» son monde, il allumait les chan-

delles dont la lumière douce projetait une lueur de mystère sur les objets. Mais ces fanaux avaient leur histoire. Ils venaient du pays des revenants et des loups-garous, de l'Ile d'Orléans. Le soir, quand la marée adonnait, les pêcheurs arpentaient la rive, leur lumière à la main. Ce mouvement capricieux du feu, le reflet mouvant sur les flaques, l'ombre et l'effroi de la nuit impressionnaient les personnes crédules du temps. Elles se signaient, quand elles les regardaient de loin, car, à leurs yeux, c'étaient des sorciers qui dansaient leur ronde infernale au bord du fleuve peuplé d'esprits.

Quand je sortis de cette salle 1830, transportée dans une maison 1923, j'avais l'impression peu banale de passer d'un siècle dans un autre, brusquement, sans transition. Et je bénis Désilets de m'avoir procuré l'effet délicieux de ce contraste, car la beauté est souvent faite de contrastes.

*
* *

Je tenais à donner ce détail pour bien indiquer la tendance au terroir du chef du Parnasse québecois. Il a vraiment cultivé le plus possible le genre rustique et campagnard, et cela ne manque pas d'originalité. Par là, il est devenu une personnalité intéressante pour ceux qui l'ont connu quelque peu intimement.

Quant à son œuvre poétique elle-même, c'est différent: M. Alphonse Désilets est plus original en personne qu'en vers. Outre sa qualité de versificateur facile et fécond, il est doué d'un physique de poète: ses traits expressifs et tourmentés, sa pâleur classique, son front à la Lamartine et son sourire d'enfant des dieux lui donnent toute l'ap-

parence d'une vivante inspiration. On dirait parfois un masque de tragédie antique d'où vont jaillir des harmonies divines. Un tel extérieur a vraisemblablement décidé de sa vocation. Peut-être s'est-il dit, à un âge où l'on commence à rêver sur une page de Musset, que lui aussi était né pour chanter des joies et des douleurs, des levers de soleil, des arbres, des fleurs, des sources et des fleuves. Et il chanta avec la voix qu'il avait, sans se demander davantage si les sons qui sortiraient de son âme trouveraient le chemin des cœurs.

Auteur déjà de plus d'un volume, il a accumulé beaucoup de rimes qui le rendent apparemment heureux. Il jouit de son œuvre, qui lui a valu une place considérable dans la Société des arts, sciences et lettres, l'Association des auteurs canadiens, le groupe des poètes (non pas poête, comme il écrit) de la Tour de Pierre et de quelques autres chapelles dans lesquelles montent incessamment, du fond des encensoirs d'or, les subtils parfums d'Arabie. La gloire et l'amitié ne lui ont pas manqué dans ces *cercles intimes*, où il a trouvé sa récompense.

Aussi est-ce avec appréhension que j'entreprends aujourd'hui une courte analyse de son dernier volume: *Dans la brise du terroir*. J'ai peur de froisser une susceptibilité que je sais chatouilleuse et de troubler des illusions que le moindre souffle peut exaspérer. Pourtant, M. Désilets aimera m'entendre admettre que plusieurs de ses pièces sont joliment tournées. *Prière*, par exemple, qui commence par ces belles strophes:

Bénissez, ô Seigneur, ces cœurs pleins de tendresse
Que vous m'avez ouverts sur la route où je vais.
C'est en eux que j'espère, et dans les jours mauvais
Je puiserai ma force au sein de leur faiblesse.

J'ai reposé mes yeux dans leurs yeux doux et purs,
Et l'océan de foi que leur amour me garde
M'apparaît, grâce à vous, lorsque je les regarde,
Plus profond que la mer et plus doux que l'azur.

Malgré leur imperfection, ces vers ont un certain souffle. Je pourrais citer deux ou trois petits poèmes qui ne manquent ni de charme ni de grâce. Mais, après avoir lu le volume entier, on ressent une impression de vide et de néant. Joies et souffrances y sont à fleur de peau et ne laissent rien de durable après elles. La nouveauté de l'inspiration, la surprise et la force de l'image, l'émotion vraie, le cri d'une sensibilité exacerbée, toutes choses sans lesquelles le poète ne saurait se concevoir, rien de cela dans la brise du terroir. L'auteur n'a pas su trouver d'autre source de pensée et de sentiment que celle où se baigne, depuis cinquante ans, la presque totalité de nos bardes. Ainsi, nos scènes de vie rurale avaient été dessinées par un Lemay avec une véritable intention artistique. M. Désilets se devait de les renouveler et de les surpasser ou de n'y pas toucher. Dans le champ du voisin, il n'est bon de brouter que lorsque l'herbe a poussé.

L'amour du sol, la fidélité aux traditions, le labeur sacré de l'«habitant», la vertu de la charrue, voilà qui est excellent comme idée. Il est dangereux, à notre époque, de s'y spécialiser, d'en faire une profession poétique: cette profession est encombrée comme bien d'autres. Le sentier est trop battu, les fleurs y ont été coupées. A moins de traiter le sujet avec beaucoup de talent, le poète qui s'y confinera ne laissera aucun souvenir durable. Le cœur a de ces satiétés qui ressemblent à celles des estomacs trop longtemps gavés d'un mets unique.

Il me plaît de constater, cependant, qu'il y a autre chose que du terroir dans *la Brise*. L'âme y chante des thèmes plus intimes. Citerai-je ceci:

Les roses que tu m'as données
Depuis longtemps seront fanées,
Mais dans mon cœur, de jour en jour,
Croîtront les fleurs de mon amour...

Nombre de légers soupirs d'amour émaillent le volume. Pourquoi faut-il dire que la sincérité et le souffle manquent à ces essais brefs, où les souffrances ne sont que jeux d'esprit et où les joies ne sont pas vraiment senties. C'est ainsi qu'il dira:

Dites, bergère, voyez-vous?
Voici que s'en vont sur vos grèves
Les brebis blondes de mes rêves
Et qu'elles bêlent après vous.
Dites, bergère de mes rêves!

Cette bergère, dans un pays qui n'en a pas, ces rêves qui sont des brebis et qui bêlent, ces grèves qui n'auraient jamais été là sans un pressant besoin de rimer, quoi de plus factice et de plus étrange ?

Presque toujours, le poète côtoie la plus franche banalité. Lisez *Lettre à l'amie*, entre autres:

Chère petite, s'il est vrai
Que, dans la vie, on ne devrait
Jamais quitter ceux que l'on aime,
Il faut pourtant gagner son pain
Et, parfois, au pays lointain
Partir quand même.

Une lettre en simple prose aurait été autrement plus harmonieuse et mieux tournée. Le vers ne supporte pas la platitude.

Avec cela que M. Désilets ignore beaucoup la musique des mots, qui fait partie essentielle du poète digne de ce nom. Telle cette dernière strophe d'*Invitation*:

> Et ce soir-là, mon cher, en oubliant ta ville,
> Tu me jalouseras peut-être et tu diras:
> «Gloire soit aux terriens de la terre fertile
> «Et bénis soient leur âme et leur sang et leurs bras!»

Cette finale est dure et baroque. Si l'auteur avait bien cherché il aurait trouvé mieux: le dernier vers d'une pièce vaut toujours la peine d'être frappé en médaille.

Je pourrais signaler une abondance de chevilles et de mots parasites faits pour la rime ou la mesure. A quoi bon? La cheville n'est pas le premier défaut des poètes: c'est avant tout l'absence d'imagination et de sensibilité. Je n'ajoute qu'un mot sur la langue, qui, dans *la Brise*, est faible. M. Désilets écrira:

> Devant l'aube qui dresse aux portes du fournil
> Le groupe solennel des chevaux d'attelage...

Comment l'aube a-t-elle bien pu dresser des chevaux.... J'ai plus confiance dans le fouet du laboureur.

Et ailleurs:

> Sous la tente de soie
> De nos pommiers en fleurs,
> Écoutez la cascade
> Que le *clair* rossignol...

Je me suis demandé, en lisant ceci, comment le rossignol était *clair* et comment il se trouvait là, attendu qu'il n'y a pas de rossignols dans la province de Québec.

Ce vers encore :

Le pain *montait* déjà la planche du pétrin.

Pourquoi ne pas écrire: «Le pain *levait* la planche» ? C'eût été plus correct.

Ce sont là négligences que M. Désilets, s'il l'avait voulu, aurait aisément évitées. Comme à tant d'autres, c'est le travail d'artiste qui lui a manqué. La patience du ciselage, le tourment du beau, le scrupule du détail n'ont pas donné à ses vers le fini d'un Paul Morin ou d'un Lozeau. C'était pourtant la seule façon de suppléer à l'inspiration et à l'imagination dont il est parfois dépourvu.

Ne nous leurrons pas: le poète ne saurait exister sans la perfection—au moins relative—de la forme, sans le style. Vouloir rimer sans ces qualités, c'est créer les sons et des bruits à l'usage des petites pensionnaires. En outre et surtout, il faut que la poésie, pour être vraie, jaillisse spontanément du cœur comme un cri poussé par toutes les forces de l'être. Autrement, la versification n'est qu'une expression superficielle de sentiments factices ou une simple gymnastique de l'esprit.

J'aurais tort, cependant, de finir par des mots sévères. Alphonse Désilets, qui a déjà fait un succès de sa carrière de fonctionnaire, qui n'a jamais songé à s'enfoncer dans la routine d'un rond-de-cuir, est l'un de nos agents les plus actifs de propagande littéraire. Mêlé à tous les cercles d'action intellectuelle, aimant le beau à sa manière, payant de sa personne sans compter, il aura contribué à éveiller chez plusieurs, un intérêt artistique, qui, tôt ou tard, produira peut-être quelque chose d'u-

tile. Ce mérite, laissons-le-lui tout entier: il est digne de respect. Mais qu'il se souvienne qu'il n'est pas permis d'être ordinaire en poésie.

« CHANTE, ROSSIGNOL, CHANTE »

PAR LIONEL LÉVEILLÉ

Deux mots résument cette œuvre: grâce et délicatesse. Le bon goût en a dicté les vers exquis. Quelque chose de léger, de joli, de subtil se dégage de chacune de ces pages où s'expriment des sentiments plus intenses que profonds, mais bien naturels et bien choisis. C'est la grâce. En même temps, vous y sentez un esprit sans vulgarité, très noble, une âme sensible, un cœur généreux et capable de vibrer à tous les souffles, bons ou mauvais, de la vie qui passe.

J'ai bien connu Lionel Léveillé. Il fut mon camarade, et si nous ne fûmes pas de grands amis, c'est que les circonstances ne nous donnèrent pas le temps de nous mieux connaître. Tel il écrit, tel il est. Il esprime son être même, sans le déformer. Toute la mélancolie de ses petits poèmes est dans son regard, toute la bonté simple de ses vers est dans sa physionomie. On ne dira jamais de lui qu'il fut un grand poète, mais on dira qu'il n'a cessé, sa vie durant, de rêver, d'emmagasiner des impressions, de concevoir des formules gracieuses, de se griser d'images et de se nourrir de beauté.

Son dernier recueil, *Chante, Rossignol, chante...* ne contient pas la grande inspiration. Le souffle

en est bref et ardent plutôt que lyrique et passionné. Mais on y trouve des passages qui plaisent beaucoup. Celui-ci, par exemple:

Que l'enfant soit bercé longtemps, avant de naître,
Dans l'amour confiant et chaste des époux.
Que la mère, prêtresse au mystère de l'être,
Drape d'un long respect l'autel de ses genoux.
Que l'enfant soit bercé longtemps, avant de naître.

(*Souvenir*)

A part le troisième vers, qui est là pour la rime, cette strophe n'est pas mal tournée. On en trouvera de semblables et même de meilleures presque à chaque page. Celle-ci, par exemple, dans la pièce intitulée *Carnaval*:

Je songe à ceux, jadis croisés sur le chemin,
Qui buvaient l'âpre flot des jours comme du vin,
Dont la voix troublait l'air, acerbe, impétueuse,
Comme le choc confus des eaux tumultueuses.
Dans une fosse humide étendus sur le dos,
Le front glacé, la chair inerte, les yeux clos,
De l'outrageant oubli, sans rien qui les console,
Sans désir, sans regret, sans rêve, sans parole...

Il faut louer Lionel Léveillé de cet effort. Toute œuvre poétique est un hommage à l'art. Elle est méritoire.

Ce n'est pas à dire que ces essais peuvent durer plus d'une génération. La poésie est devenue plus difficile que jamais. Quelqu'un parlait il y a peu de temps de «la grande misère de la poésie française». Ce quelqu'un a vu nettement le gouffre où semble vouloir descendre le langage des dieux. De si grands génies ont épuisé l'inspiration olympienne qu'il est devenu à peu près impossible de créer dans ce genre. Or, on a dit justement qu'«il n'y a que les expressions créées qui portent un écri-

vain à la postérité». Un auteur, comme une idée, n'entre dans le patrimoine de l'humanité que lorsqu'il a fixé dans l'éternité une forme très simple et très saisissante. «Les idées, a-t-on dit, font le tour du monde; elles roulent de siècle en siècle, de langue en langue, de vers en prose, jusqu'à ce qu'elles s'enveloppent d'une image sublime, d'une expression vivante et lumineuse qui ne les quittent plus, et c'est ainsi qu'elles entrent dans le patrimoine du genre humain.»

Or, pas un seul de nos poètes jusqu'à date, n'a réussi à habiller une idée de cette manière-là. Qui sait si une race n'a pas besoin de plusieurs siècles de civilisation pour en arriver à ce degré de perfection.

Même les nations millénaires éprouvent aujourd'hui toutes les douleurs de l'enfantement pour donner une pièce de vers qui dépasse les limites d'une ville ou d'une salle de rédaction. La prose, de nos jours, est triomphante. Elle s'est emparée de la poésie elle-même, et elle la dépasse. Rivarol écrivait, il y a plus d'un siècle: «On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très souvent exprimer aussi bien en prose, et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin, tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression, elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entre elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure et tire une pensée commune d'un sentier vulgaire: mais aussi, que de faiblesse ne cache pas

l'art des vers! La prose accuse le nu de la pensée, il n'est pas permis d'être faible avec elle.»

Voilà ce qu'écrivait Rivarol, il y a plus d'un siècle. Que ne dirait-il pas aujourd'hui que la poésie est en pleine déchéance dans le monde civilisé? Que ne dirait-il pas aujourd'hui que les plus grands génies du dix-neuvième siècle ont tout absorbé à eux seuls et n'ont laissé que des miettes à leurs successeurs? Que ne dirait-il pas aujourd'hui que le genre lyrique fait bâiller d'ennui les peuples trop positifs?

Le monde a perdu sa naïveté, qui faisait sa poésie. Les légendes n'existent plus. Le mysticisme est relégué dans les cloîtres. L'électricité a supplanté les fées. Les mathématiques ont assassiné les déesses. Les poètes n'ont plus que leur douleur et leur joie, mais les prosateurs leur disputent avec succès cette ultime propriété.

« LES ÉPIS DE BLÉ »

PAR JOSEPH HARVEY

Jeunesse, ardeur, enthousiasme et pureté d'inspiration, telles sont les qualités qui, à première vue. se dégagent de l'œuvre vibrante et sincère du jeune poète de l'Ouest canadien, M. Joseph Harvey. Poésie pleine de fraîcheur en vérité, où l'âme marque sa présence d'un souffle animateur, où l'on perçoit une sensibilité aiguë et fine, où l'on est tenté d'oublier même les imperfections pour se laisser entraîner par un souffle authentique.

Le volume des *Épis de blé* et des *Fleurs de sillon* n'est pas un livre banal, malgré tout ce que les critiques sévères pourront lui reprocher. D'abord, il exprime la voix du premier barde de notre occident, voix qui chante parce qu'elle ne peut faire autrement, parce qu'elle est faite pour cela, parce qu'un dieu intérieur la fait surgir des profondeurs du cœur. Ensuite, l'auteur a, dans sa vie, dans la formation de son intelligence, des particularités qui nous le rendent sympathique et nous font croire qu'il a un talent d'avenir.

Il y a quelques années, M. Joseph Harvey, qui se révèle si brillamment à nos lettres, connaissait à peine les rudiments de l'école primaire de campagne, qu'il quittait à treize ans, pour aller se fixer, avec ses parents, dans la Saskatchewan. Mais on n'oublie guère les visions du pays natal, quand ce pays s'appelle la Matapédia. Il a gardé, jusqu'à aujourd'hui, à vingt-trois ans, l'empreinte de sa belle province, dont il a la nostalgie et où il semble vouloir venir se retremper. Là-bas, dans les vastes horizons peuplés du murmure des blés, il n'a cessé de rêver et de rappeler à lui-même la sève féconde qu'il reçut de sa race et qui le poussait à chanter. Il se sentait la vocation; mais comment, sans livres, sans moyens techniques de poursuivre sa mission, pouvait-il réaliser une œuvre ? Quelque muse québecoise le connut et l'aida sans doute. Il put se procurer des volumes et des traités de prosodie, et, avec sa pensée brûlante, il forma ce recueil où l'on trouve les ressources d'un vrai poète.

Geneviève, qui l'a préfacé, lors de l'apparition du livre, en 1923, nous apprend ceci de M. Harvey: «Suivant son propre témoignage, il y a trois ans, il savait à peine lire et penser. Ce qu'il lui a fallu de courage pour défricher en même temps son es-

prit et son champ! Dieu seul, qui lui donna double moisson, peut le savoir. Il termine, en ce moment, une tournée de battages. C'est-à-dire qu'en compagnie d'une douzaine de rudes gars comme lui, il a parcouru la région, pendant quatre ou cinq semaines, et qu'il a nourri, de milliers de gerbes d'or, une énorme machine ventrue, affamée, irascible, et cela de l'aube à la nuit tombante, sous un ciel d'une sérénité implacable. Et pour se reposer il me raconte qu'il a un recueil, pour lequel il a collectionné une centaine de pièces de vers, qui ne ressemblent point à ceux qui s'écrivent dans les chambres bien closes, ou dans les villes dont l'horizon ne dépasse point les cheminées et les toits.»

Il fallait donner ces explications pour bien faire comprendre ce qu'il y a d'exceptionnel dans cet enfant de l'occident, qui, malgré les travaux de la ferme paternelle, malgré l'absence totale de formation classique, malgré l'éloignement du milieu favorable à l'épanouissement du talent, malgré l'exil de la patrie véritable, a su tirer de la lyre qu'il s'était fabriquée de ses mains des accents qui ne sonnent pas faux et qui nous émeuvent forcément.

Dès les prmiers vers, on sent passer un frisson, d'une âme qui se raconte:

> J'ai fait ce rêve ardent, ce rêve téméraire,
> En moissonnant mes blés, tête nue, en plein champ,
> Ivre de poésie et de soleil couchant
> De raconter mon âme et de chanter ma terre!

Le livre est divisé en trois parties: 1° *Épis de blé*, composée de soixante-deux pièces; 2° *Humour* faite de récits légers; 3° *Les Fleurs de sillon*, formant un bouquet de dix-huit corolles remplies de parfum.

Pour donner une idée du genre, je reproduis ici, au hasard, un court extrait de chacune de ces parties. Voici d'abord l'épi trente-sixième, un sonnet pas mal ciselé :

J'ai depuis de longs ans, là, dans mon secrétaire,
Parmi mes souvenirs, un pli noir cacheté;
Il me fut adressé par une nuit d'été,
Écho d'un long soupir que j'aurais bien dû taire.

Il est là. Nul jamais n'en saura le mystère.
Je le baise parfois, vaguement tourmenté:
J'écoute, mon cœur bat! Il me semble tinter
Comme tinte en la brume un glas de monastère...

Et tout triste soudain, comme pris de remords,
Je me dis: A quoi bon? Puisque la belle dort,
Muette pour toujours sous la grille massive,

Ne faisons point parler la posthume missive,
Laissons dormir en paix dans leur sombre séjour
Et l'amante glacée et la lettre d'amour!

Certaines poésies du groupe des *épis* sont d'inspiration vraiment élevée. Ses *Paroles dans la nuit*, entre autres, révèlent une pensée vigoureuse, quand, parlant de la foi, il dit :

Car notre humanité n'est que sphinx et qu'énigme.
L'incréé voile sa figure magnanime
Au doute soucieux,
Mais la foi du croyant le devine et l'adore;
Ici-bas dans la femme et le lis—dans l'aurore
Et dans l'étoile aux cieux!

La partie *Humour* est un peu inférieure, mais, par bonheur, très courte. En voici un spécimen intitulé *à Justin:*

Ami! je ne suis pas de ces rimeurs maudits
Pédants et ténébreux qui semblent se complaire
A jongler des tours neufs, plats autant qu'inédits,
Et dont vous trouverez dans Z... un exemplaire..

Je préfère cent fois, les deux pieds dans la glaise,
Honnête campagnard, en paissant mes brebis
M'abreuver de lait pur, me nourrir de pain bis
Comme le bon Lemay, comme Louis Fréchette!
—En vers je n'aime point jouer à la cachette!

Je ne suis, c'est vrai, qu'un rimailleur, mais—pardi!
Le verbe net et franc, je dis ce que je dis!

A mon sens, c'est la troisième partie, *les Fleurs de sillon*, qui contient les meilleures poésies de notre ami de l'Ouest. Il y a beaucoup plus de naïveté, d'abandon et de simplicité que dans les autres. La pièce *Au clair de lune*, en particulier, peut figurer parmi les moins imparfaites de tout le répertoire canadien. Je ne puis résister au plaisir d'en citer quelques strophes:

Elle était jeune, elle était brune,
Elle aimait les roses, la lune;

Je lui dis un soir: « Viens-nous-en
Cueillir des églantines, Blanche!

Tu sais, c'est ta fête dimanche »
J'étais mis comme un paysan;

Mais elle était humble, ma brune,
Elle aimait les roses, la lune!

Sur les grands bois silencieux,
Phébus ardent, au fond des cieux

Montait, montait, astrale gloire:
Je ne voyais que ses doux yeux,

Son cou blanc où jouait la moire
Et la forêt de ses cheveux;

Et je songeai: « O jeune brune
Que tu es belle au clair de lune!»

Cette poésie savoureuse continue ainsi, très fraîche, très émue, idéalement pure.

Mais ce serait causer du chagrin à notre jeune poète que de le flagorner au point de dire qu'il a fait œuvre parfaite. Son talent, tout réel qu'il est, n'est pas assez ferme encore, pas assez nourri de

science et d'expérience pour lui permettre d'atteindre aux sommets où sont parvenus les grands poètes. Les enfants prodiges, comme Victor Hugo, n'apparaissent qu'une ou deux fois pendant quelques centaines d'années.

M. Harvey, qui a relativement peu lu et qui est novice dans le maniement du verbe, n'est pas suffisamment maître de sa langue. Il lui arrive parfois de laisser passer des erreurs d'orthographe ou de syntaxe, de fausser le sens des mots. Pourtant, je dois avouer que ces fautes sont rares.

Sa prosodie n'est pas assez conforme aux règles de l'art. Bien qu'il faille admettre, de nos jours, beaucoup de licences poétiques, il n'est pas prudent pour un débutant de s'en écarter trop souvent. Ainsi, quand M. Harvey fait des vers de dix pieds, nous aimerions qu'il y mît une césure. Tels qu'ils sont, il sont dénués d'harmonie et de cadence.

On a dit que l'auteur des *Poèmes de cendre et d'or* exagérait le souci du rythme et de la recherche du vocabulaire. Il y a peut-être du vrai là-dedans: mais c'est un immense mérite, dans un pays comme le nôtre, que d'être trop artiste. Il faut que tous nos jeunes poètes s'efforcent de donner à chaque vers une souplesse, une douceur et un charme impeccables. Je crois que M. Harvey est capable, avec du travail, d'arriver à ce merveilleux poli du détail.

En outre, s'il est légitime de subir des influences littéraires, il est bon de se garder des mauvais tours que peut jouer la mémoire. Ici et là, l'œuvre de M. Harvey est entachée de réminiscences. Je ne l'en blâme pas trop, car un premier volume est toujours réminiscent par certaines parties. D'ailleurs, ce défaut de jeunesse disparaîtra. A cause

de son talent, qui est considérable, je le répète, il saura devenir l'un de nos poètes les plus personnels et les plus originaux.

Nous n'avons qu'un conseil à lui donner: qu'il continue son beau travail d'artiste et de rêveur, qu'il demeure vibrant et sincère, qu'il garde sa jeunesse et sa confiance en lui-même!

Qu'il songe aussi que son intelligence ne pourrait atteindre l'idéal sans une somme de lecture volumineuse et bien digestible. Qu'il absorbe dans son esprit, non seulement les œuvres poétiques, mais aussi la bonne prose. Je crois sincèrement que les grands prosateurs, à cause de leur science et de leur expression parfaite, au point de vue linguistique, à cause de la plus grande multiplicité des sentiments qu'ils expriment, sont les meilleurs professeurs d'art poétique. A première vue, cela paraît paradoxal, mais on l'admet généralement à la réflexion.

M. Harvey publiera de nouveaux volumes, mais, maintenant qu'il nous a fait pressentir son talent, nous lui dirons ceci: «Ne vous pressez pas de publier: nous estimons trop votre inspiration pour vous pousser aux productions précoces qui ne rendraient pas justice à votre talent.»

«TU M'AS DONNÉ LE PLUS DOUX RÊVE»

PAR PAULINE FRÉCHETTE

Madame Pauline Fréchette porte un beau nom. Pour l'illustrer, elle s'est adonnée aux vers. Sa vocation, née du prestige paternel plus que de sa nature, lui a inspiré un livre mignard, intitulé *Tu*

m'as donné le plus doux rêve et présenté en une toilette plus étrange qu'originale. Le volume forme un carré parfait et contient plusieurs photographies familiales qui lui donnent moins l'aspect d'un recueil que d'un album. On ne peut s'empêcher d'y voir un effort considérable pour attirer l'attention. «Oyez! Oyez! semble dire l'auteur. Voici une œuvre à nulle autre pareille!» Ici pourtant se perçoit bien la vérité du dicton: «Plus ça change, plus c'est pareil.» Suivant avec ferveur et sincérité les diverses élucubrations parues chez nos compatriotes en ces derniers temps, je cherche, dans la jeune génération, l'espoir de la poésie canadienne. Par les courtes analyses qui ont précédé, on a pu voir qu'un tel espoir ne se révèle guère. J'ai grand'peur que madame Fréchette ne soit pas, elle non plus, la muse paternelle vivant, par métempsychose, sous une enveloppe féminine.

Les lecteurs canadiens-français sont aujourd'hui plus difficiles qu'autrefois. Depuis la venue de *la Capricieuse*, dont les couleurs furent le rayon de la France orientale dardé sur la France occidentale, nous avons trop connu la beauté poétique pour nous méprendre sur la valeur des essais canadiens. Nous ne portons plus un rimeur aux nues pour la simple raison que son manuscrit est mué en caractères typographiques moyennant cinq cents dollars. Si son cœur ne sait pas vibrer en des strophes inédites et si le bon goût, le sens de l'art, ne transparaît pas dans la simplicité et la limpidité du style, de quel droit nous demande-t-il de le décorer du titre divin de poète ?

Qui nous donnera de beaux vers ? J'attends pieusement le chant que poussera un jour peut-être, du haut de l'Olympe laurentien, l'élu, le prédestiné, que l'ange de l'inspiration aura touché de

ses lèvres de feu. «Le Vers est tout, le Vers peut tout, écrivait d'Annunzio. Il peut rendre les plus secrets mouvements de la sensibilité humaine et révéler par le son d'une syllabe les plus secrètes analogies; il peut définir l'indéfinissable et exprimer l'inexprimable; il peut embrasser l'illimité, sonder l'abîme, franchir les limites de l'être, descendre aux sources mêmes de la vie; il peut enivrer comme le vin, ravir comme l'extase; il peut posséder en même temps notre âme et notre corps; il peut enfin atteindre l'absolu. Un vers parfait est absolu, immuable, immortel (trouvez un vers comme cela chez nos poétereaux!); il retient en soi la parole avec la cohésion du diamant; il enferme la pensée comme en un cercle précis que nulle force ne pourra jamais rompre; il devient indépendant de toute entrave et de toute sujétion; il n'appartient plus à l'artiste, mais à tous et à personne, comme l'espace, comme la lumière, comme toutes les choses imminentes et perpétuelles.» En d'autres termes, un beau vers est la cristallisation d'une portion immatérielle de l'humanité, la poésie devant être humaine avant tout.

Or, je prétends et prétendrai toujours que celui-là ne fut jamais poète qui, sur mille vers enfantés, est incapable d'en réussir un seul assez bien pour qu'il soit digne de durer dans la mémoire des hommes. Rimailler avec facilité, dire joliment de jolies choses, ramasser quelques miettes échappées à nos devanciers, ressasser des vieilleries dans le musée des banalités, commettre des anachronismes et des impairs, et, simple moineau, poser au rossignol, est-ce là le fait d'un poète ? Nos jeunes contemporains, pour la plupart, ne font pas autre chose. Il faut bien l'avouer, seul, Paul Morin, malgré sa froideur et son snobisme détestable, s'est

révélé artiste en vers. Hélas! Le Canada français n'a pas de chance avec ses chantres! nous avions en Nelligan un enfant de génie, dont les poèmes qui nous restent nous font crier malgré nous:

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!. . . .

Nelligan est mort à l'intelligence avant la vingtaine. Quant à Paul Morin, son instrument merveilleux n'a ni cœur ni âme. Ses vers sont une musique faite d'impassibilité piaffante. Ses œuvres ont l'allure de pianos automatiques, mais de pianos fort bien conduits, avec toutes les nuances du rythme.

Quant aux autres, mon Dieu! ils versifient, voilà tout. Et cela me ramène à mon sujet premier, Pauline Fréchette. En lisant *Tu m'as donné le plus doux rêve* — singulier titre, n'est-ce pas?— je me suis demandé pourquoi cette femme, écrasée déjà par le nom qui précéda le sien, a cédé à la tentation de l'imprimerie. Accordons-lui quelques vers gentils, deux ou trois strophes charmantes, des pièces à peu près françaises.... Est-ce suffisant pour justifier une entrée plus ou moins tapageuse en librairie? Je ne le crois pas. Ces essais peuvent fort bien se garder comme souvenir d'album, dans l'intimité du foyer; mais était-il nécessaire d'encourir tant de frais, de se fatiguer en publicité pour offrir à tout un peuple des pensées et des sentiments qui ne lui sont pas tout à fait indispensables?

Lisons par exemple quelques extraits de la pièce intitulée *l'Année*: elle dira du mois de mars:

Nos arbres coulent,
c'est le printemps,
l'oiseau roucoule
à tous temps
dedans la combe.

Comprenez-vous ? Moi non. «Nos arbres coulent».... Quels arbres ? Pourquoi pas «Nos nez coulent» ? De même: «L'oiseau roucoule.... dedans la combe». Quelle combe ?

Voici maintenant avril :

Le soleil brille
et sa chaleur,
sous la charmille,
vient aux fleurs
comme une trombe.

Cette chaleur qui vient aux fleurs comme une trombe, je ne puis concevoir pareil phénomène.

Le livre fourmille de ces essais ratés de virtuosité. Mais il est des endroits où on sent un franc retour à la simplicité, et c'est mieux infiniment. Il me plaît entre autres, de citer *Dis, veux-tu,* la meilleure pièce du recueil entier:

Dis, veux-tu que je sois ta raison de bonheur ?
Veux-tu que je sois un battement de ton cœur ?
Oh! veux-tu que je sois le secret de ton rêve ?
Et veux-tu que je sois un astre qui se lève
Sur ta vie ?

Dis, veux-tu que je sois le parfum de tes fleurs!
Et veux-tu que je sois le frisson de tes pleurs ?
Oh! veux-tu que je sois la brise qui te frôle ?
Dis, veux-tu que je sois l'ombre douce du saule
Sur ta vie ?

Là, au moins, il y a un accent de sincérité et de la clarté, deux belles qualités dont l'auteur se dispense quelquefois.

Qu'ajouterai-je à cette critique ? Une analyse ? Comment la ferais-je, puisque M. Gonzalve Desaulniers, dans la préface que lui avait «demandée» Mme Pauline Fréchette, a cru devoir dire: «Ce sont des vers qui échappent à l'analyse ?» Or,

on sait que M. Desaulniers est un excellent juge en la matière.

Je ne regrette qu'une chose, c'est que cette femme, fille d'un bon poète, certes, n'ait pu nous offrir un seul poème qui vaille seulement la moitié de ces strophes délicieuses de Marceline Desbordes-Valmore:

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses:
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Voilà un exemple entre mille que pourraient imiter avec profit nos jeunes courtisans de la Muse. Pourtant, Marceline Desbordes-Valmore ne fut qu'un poète de second ordre.

SUR TROIS LIVRES

OPALES, PAR MLLE MARTHE DES SERRES; *CHIQ'NAUDES*, PAR FRANDERO; *LE PÈLERIN D'AMOUR*, PAR JEAN BERTHOS

A chaque pas qu'on fait dans la vie, le temps s'abrège et les livres s'allongent. Non pas que les imprimés soient plus volumineux—les trois que

j'ai sous la main ne forment pas, réunis, un bouquin de trois cents pages — mais l'existence devient avare de loisirs. Les responsabilités grandissent, les devoirs sociaux se multiplient, la lutte pour vivre vous harcèle. Alors, les heures douces de la lecture se raccourcissent avec une fatalité de peau de chagrin, et il vient un moment où vos instants sont si brefs que tous les livres vous sont trop longs. Deuil de la maturité de l'homme contraint de par les circonstances à puiser sans cesse dans son fonds de jeunesse, sans pouvoir remplir à mesure les cases célébrales qui se vident! Rien n'est mélancolique comme cet adieu au farniente des soirs de repos, à ces méditations que vous faites, sous la clarté rose d'un vieil abat-jour, sur une page émouvante ou pensive, où passa le souffle d'une âme comme la vôtre, Des années durant, vous aviez acquis la molle habitude de vous asseoir à la même heure et à la même place, dans ce fauteuil à coussin qui vous semblait gonflé de la pensée et des illusions de l'écrit qu'il avait l'air de lire par-dessus votre épaule. Puis, les activités quotidiennes s'intensifiant, le fauteuil se fait de plus en plus solitaire, ses deux bras oisifs sont roides d'ennui, une araignée a tendu sa toile entre son dos et la fenêtre prochaine, et l'abat-jour laisse pendre ses glands, larmes figées dans une mélancolie prolongée.

Ceux de nos amis qui écrivent et ont éprouvé cette sensation du temps qui absorbe l'être comprendront donc pourquoi j'ai tant tardé à accuser réception de leurs ouvrages. Il y a longtemps que j'ai entre les mains: *Opales*, de Marthe des Serres; *Chiq'naudes*, de Frandero et *le Pèlerin d'amour*, de Jean Barthos. Je ne les ai lus que ces jours derniers, non pas en les dégustant, mais en laissant

mes yeux galoper de paragraphe en paragraphe. J'y ai trouvé de l'exquis, du joli, du moins joli, du passable et du médiocre, bref, une variété de qualités propres à intéresser. Les livres uniformément parfaits doivent être ennuyeux, s'il est vrai que «l'ennui naquit un jour de l'uniformité.»

* * *

De ces trois écrits, le volume de Mlle des Serres est incontestablement celui dont le talent poétique est le mieux affirmé. Bien que ce ne soient pas des vers, ces lignes ardentes et imagées, écrites en une prose harmonieuse et mesurée, sont saturées de poésie vraie, de sentiments délicats, émus et sincères. On y observe le travail d'une sensibilité qui sait se replier sur elle-même et entendre un à un les sons d'une âme qui vibre. Écoutez, par exemple, *le Matin descend*, que le poète adresse à des oiseaux :

«Le matin descend dans ma main ainsi que le bruit du vent tombant de chaque feuille; le parfum de l'air flotte sur les parois de mon âme émerveillée, et dans le silencieux espace: c'est l'heure où la pensée nomade écoute dormir le bonheur parmi les roses de l'amphore.

«Le baiser du soleil matinier rôde sur ma joue, sur mes bras, entre mes ciels mi-clos, jusqu'à l'horizon de ma chambre où des figures légendaires de saintes apparaissent sur les panneaux brodés, comme sur des missels.

«...Puis vous ête svenus avec l'aube lyrique donner des sérénades sur la cimaise de ma fenêtre; je vous ai regardés en souriant et, m'ayant aperçue, vous me dites:

—Vous êtes charmante!

«O chantez! Vous qui ne connaissez que des airs de joie, chantez devant le doux auditoire de la nature sur lequel les anges se penchent pour vous applaudir.» (1)

Nous ne sommes guère habitués, ici, à cette poésie personnelle, où le cœur, dégagé du rêve conventionnel et factice, se laisse emporter par l'inspiration intérieure, la seule véritable, la seule qui sacre le poète. Chez nous, les bons fabricants de vers ne manquent pas: mais *les inspirés* sont clairsemés. Je suis à me demander si Nelligan ne fut pas le seul. Aussi laisse-t-il les autres loin derrière lui. Cet enfant avait du génie, parce qu'il se mettait tout entier dans son œuvre. Sans doute, il y a loin de Nelligan à Mlle des Serres, mais celle-ci, par sa sincérité, par les pleurs de sa mélancolie, par le lyrisme de ses exaltations, est une heureuse exception, dans notre domaine poétique, où la Muse est presque toujours poussive. Elle a ressenti la nature, elle. C'est beaucoup. Voyez ce tableau et jugez:

«Le printemps vient de s'asseoir à ma fenêtre, et nous regardons passer la jeunesse qui s'en va, à pas lents, vers l'ormaie prometteuse où les arbres sommeillent, où les statues rêvent.

«Je suis contente de vivre ce soir. Je ne sais pourquoi. Je n'ai pas raison.

«Mon cœur romanesque et tendre se pâme à la senteur des parfums voluptueux que le soir silencieux et doux roule dans ma prison, environnée des mêmes gens, des mêmes regrets.

«Les vaines larmes ont creusé une fossette dans l'ambre de mes joues, et si je pouvais ouvrir mes veines, mon sang coulerait comme un jet d'eau plaintif et isolé.» . . .

---

(1) Sans doute, il y a beaucoup d'incohérence, dans cette pièce et dans d'autres, mais on se laisse prendre à la musique des mots et à la nouveauté de l'image.—L'AUTEUR.

Cette dernière image s'échappe de l'âme du poète comme une plainte d'oiseau blessé. C'est un cri sincère. Il suffit à nous donner une très bonne opinion de notre jeune muse.

Ne soyons pas trop sévères pour elle, si elle a des défauts: ce sont défauts de femme trop jeune, trop sensible, trop nerveuse, trop plongée dans l'illusion de sa jeunesse. La joie de vivre surabonde, en elle, des visions éblouissantes traversent son intelligence pleine de mirages, des rêves constellés peuplent son être. Si parfois l'image s'exagère au bout de sa plume de sensitive c'est qu'une ivresse de printemps la soulève. Ne voyez-vous pas que ses yeux se sont ouverts tout grands sur la sensibilité humaine et qu'elle est éblouie d'une curiosité immense ?

On dira que, à certains moments, sa lyre est trop suggestive, un peu sensuelle. C'est vrai. Son instinct poétique lui fait commettre sur elle-même des indiscrétions auxquelles nos jeunes filles ne nous ont pas habitués. Nous connaissons cela. Certaines personnes sincères ont, dans leur jeunesse, de ces périodes exubérantes où le rêve ne peut s'élancer sans traîner derrière lui quelques parfums mortels, quelques fleurs délétères. Mais quand ce grand oiseau d'azur, assagi par le temps et la conscience des réalités, pressent le danger de ces aromes subtils, il les secoue vigoureusement de ses ailes bleues et monte, délivré, vers les astres purs. Tel sera le rêve de Mlle des Serres.

***

Fait singulier, *Chiq'naudes*, de notre ami Frandero, est un volume de prose en vers, contrairement aux *Opales*, qui sont de la poésie en prose. Ce sont des gazettes rimées gaiement fionnées, où

l'auteur commente avec humour les faits divers quotidiens qui lui fournit l'actualité de la presse. Plusieurs de ces pièces, si je ne me trompe, ont paru en diverses publications, avant l'impression du volume. On y prenait intérêt, parce qu'on y voyait une spirituelle caricature ou des réflexions fines à propos d'incidents dont le souvenir n'avait pas eu le temps de moisir. C'est ainsi qu'on aimait à lire, après la chute de Baldwin—dont on ne se souvient plus—ces rimes au sujet du règlement de la grève des chemins de fer.

Baldwin, en quittant le pouvoir,
A son successeur a laissé
Plusieurs problèmes à régler
Pour le plaisir de voir

Macdonald aux prises avec
De nouvelles difficultés,
Et celui aussi de passer
Au Travail «un Québec».

Un de ces problèmes gênants,
La grève des chemins de fer
Qui mettait du trouble dans l'air,
N'a pas traîné longtemps...

Le gouvernement y fut-il
Pour quelque chose? Je ne sais;
Mais dans tous les cas le succès
—Durable ou bien futile—

A couronné les pourparlers
Des mécaniciens et chauffeurs
Avec les administrateurs
De ces réseaux ferrés.

—Pour continuer notre chemin
Vers l'avenir et le progrès»
Conseilla un patron replet.
Il nous faut des engins...»

Et les grévistes voyant ça.
Ont réglé au plus tôt,
Pour ne pas trahir leur motto:—
«Rule Brittania»...

Mais d'où vient qu'en lisant ces rimes, maintenant, nous n'y trouvons plus ni la même saveur ni le même piquant ? Les traits d'esprit nous échappent aussi. C'est qu'il n'est rien qui vieillit si vite que l'actualité. Le monde marche vertigineusement. Les faits d'hier ont l'air si loin si loin, qu'il faut un œil de marin pour les voir nettement. L'œuvre rimée qui s'y attache vieillit aussi prodigieusement vite. Du jour au lendemain, elle prend des allures de centenaire, et nous avons peine à la reconnaître pour une fille de la génération présente.

Frandero ferait mieux selon moi, de cultiver le talent poétique qu'il possède. Qu'il exprime du rêve et de la beauté, ces choses immortelles qui se rajeuniront éternellement. Autrement ses écrits n'auront que la durée des éphémères.

Dans ce petit livre, ce que j'aime le mieux, ce sont les très rares pièces où l'auteur exprime un sentiment de toujours. Celle-ci, entre autres:

Je suis penché sur un berceau,
Comme le sculpteur de la fable
Qui torturait de son ciseau
Un bloc de marbre peu friable.

En se disant: —Sera-t-il dieu,
"Table ou cuvette?" et autre chose,
Je me demande, père heureux,
Ce que sera ce marmot rose.

Qui sommeille dans ses draps blancs?
Passera-t-il sur cette terre
Ignoré, sans être ignorant?...
Ou bien deviendra-t-il notaire,

Et dans un bureau poussiéreux
Rédigera-t-il des alliances,
Des testaments sentencieux?
Ou bien porté vers l'éloquence,

Fera-t-il un politicien
Qui, sur les tribunes publiques,
Célébrera le beau, le bien
Tels que conçus en politique?

O maître, exaucez, en tout cas
Un désir bien confidentiel,
Et pour qu'il me retrouve au ciel
N'en faites pas un avocat...

Ces lignes ne pèchent pas par excès d'originalité, mais on s'y retrouve mieux que dans les autres faits divers où Frandero n'est nullement dans son élément. Pour s'exercer à une telle escrime, il faut des dons d'esprit et d'humour dont il n'est pas suffisamment pourvu. Ce n'est ni dans la poésie légère ni dans les gazettes rimées que Victor Hugo — sans comparaison — se serait immortalisé: il n'avait pas assez d'esprit. Il avait pourtant du génie.

* * *

Le Pèlerin d'amour est un dialogue en vers de Jean Berthos. Ce nouvel auteur semble appartenir à un autre âge. Il met en scène, dans la solennité cornélienne des vers de douze pieds, des comtes, des comtesses, un mendiant, une Clorinde, un Armand, un Roland.... A cette époque où il n'existe plus guère de paladins, on s'étonne de trouver, sous la plume d'un citoyen du Canada, si pauvre en noblesse de sang, un tel anachronisme. Berthos semble descendre de Sophocle en ligne directe. Écoutez par exemple ce monologue du comte:

Un sentiment bien doux m'étreint et me pénètre,
C'est l'âme des aïeux que je sens en mon être.
Les souvenirs passés, qu'ils soient tristes, joyeux,
C'est à cœur grand ouvert qu'on en cause le mieux,
Cette épouse chérie à mon bonheur donnée,
Son amour est encor tel qu'à notre hyménée...

N'est-ce pas que cela sent les temps héroïques ? «L'âme des aïeux», cet «hyménée», cette allure grandiloquente, ne sont-ce pas des reliques du grand siècle ?

Voici encore un monologue. C'est Roland qui parle:

Ah, paissez mes brebis, l'herbe grasse du pré,
Au soleil et dans l'ombre où je rêve à mon gré.
Dans ces lieux embaumés de thym, de marjolaine,
Où bergères gaiement puisent à la fontaine
L'eau vive de la joie, abreuvent leurs plaisirs,
Chantent leurs doux espoirs, songent à leurs désirs.

Ces vers sont du temps pastoral, alors que les bergers et les bergères passaient leurs jours à jouer de la flûte et à se conter fleurette. Charmante époque! Par malheur, il n'existe rien de ces scènes dans notre prosaïque province où les moutons peuvent sauter les clôtures sans se gêner.

L'auteur du *Pèlerin d'amour* a beaucoup lu les anciens et très peu les modernes. Il a peut-être fait erreur. Rien ne rend plus livresque que cette fréquentation d'auteurs étrangers à notre mentalité et à notre conception de la littérature. C'est pourquoi nous conseillons à Jean Berthos de se lancer dans le dix-neuvième et même le vingtième siècle. Alors, mais alors seulement, il adaptera ses beaux vers et son inspiration à un idéal moins suranné.

« EX ORIENTE LUX »

Il est des sentiments, des pensées et des images qui ont des latitudes géographiques comme les pays, comme les plantes. Les tropiques font mûrir

des fruits inconnus aux terres du nord, où le soleil lance des rayons obliques et plus froids. Il y a loin de l'oranger au pommier, des palmiers aux trembles. Il est vrai que le fond de l'âme humaine, l'essence, est partout identique, mais que de brusques et violentes nuances dans l'intensité de sentir et d'exprimer! L'Orient et l'Occident, l'Équateur et les Boréales ont chacun une lumière bien à eux, des tons qui tranchent, des accents où l'on sent le cœur d'un monde autre.

Telles sont les réflexions que je me faisais, ces jours derniers, en lisant des traductions de poèmes orientaux, où luisait tout ce feu dont il est parlé dans les écritures: *Lux ex Oriente*. On ne saurait s'imaginer quand on ne les as pas connus, combien sont caractéristiques et personnels les poètes du Levant, combien ils sont bien à part et sentent différemment de ceux dont nous connaissons les œuvres.

Je me suis délecté dans deux sources d'inspiration distinctes: en Arabie et au Japon. Dans le premier, on rencontre la force et la véhémence, l'affolement des facultés sensitives cultivées jusqu'à l'exaspération; dans le second, c'est du joli, du délicat, du raffiné, de l'orfèvrerie verbale et sentimentale poussée souvent jusqu'au mièvre. Et ce qui est commun aux deux imaginations de ces deux lumières orientales, c'est l'abondance et la richesse des figures. Vraiment, les peuples de cet Orient ne parlent qu'en images, mais non pas de ces images incohérentes et non appropriées, qui sont propres aux écrivains de commande; ce sont des images palpitantes de vie et frappantes d'à-propos. Certaines pièces sont d'une perfection telle qu'on se demande si la parole humaine, dans le genre, pourrait résonner mieux.

Pour illustrer ceci, il suffira de lire les courts poèmes arabes cités ici. Commençons par la pièce si fine et si divinement courte intitulée *Poignards*:

Celui qui brille au joyeux soleil des batailles.
Celui de l'assassin, rouillé de sang.
Et ton regard...

C'est tout, mais c'est authentiquement oriental. Le poète écrit deux mots à peine, mais il a tout dit dans une flamboyante image où il a mis autant de passion que dans une longue tirade lyrique.

Voici maintenant *Mon Cheval*:

Je t'ai nourri d'orge trié par des doigts blancs de femmes.
L'eau que tu buvais avait la transparence de l'air.
Tes mors étaient d'argent pur, et les plus nobles versets du Livre étaient brodés sur le tapis de ta selle.
Ton encolure était aussi douce à caresser qu'une épaule de jeune fille,
Ta crinière était aussi soyeuse qu'une chevelure,
O mon compagnon valeureux, tu m'as fait triompher dans toutes les batailles, et, quand j'allais à un rendez-vous, tudépassais les hirondelles.
Tu vas mourir. Ta tête retombe, ton œil s'obscurcit.
Je ne te verrai plus cabré comme une flamme sur le socle roux du désert.

On ne rencontre pas souvent dans les auteurs occidentaux, chez les nôtres, un vers qui contienne des mots aussi expressifs et aussi saisissants que ceux-là: «Un cheval cabré comme une flamme...»

En voulez-vous une autre, *El H'Al A' Dhim*?:

Dans ma fenêtre, un cyprès et la mer.
Un miroir bleu, dont ce cyprès est le manche.

Et cette autre, *l'Absente*:

Afin d'oublier ma folie, je suis allé dans la montagne.
Mais le silence des plateaux me rappelait d'autres silences.
Afin d'oublier ma folie, je suis allé sur la mer.
Mais, son immensité me rappelait mon amour.
Afin de mourir de ma folie, je suis revenu dans la demeure qu'elle habita.

Si nous passons à une autre extrémité du globe, dans cette terre japonaise chantée par Pierre Loti, nous constatons encore que le pays des jaunes civilisés a bien son individualité poétique. Lisant quelques passages, il m'a semblé que leurs poètes ressemblaient à ces fleurs arrangées par Chrysanthème et décrites ainsi par l'auteur des *Désenchantées*: «Fleurs de lotus, grandes fleurs sacrées, d'un rose tendre et veiné, d'un rose laiteux de porcelaine, qui ressemblent à de très larges nénuphars lorsqu'elles sont épanouies et, lorsqu'elles sont en boutons seulement, à de longues tulipes pâles.... Voici que je me fais très bien à ce Japon mignard maintenant; je me rapetisse et me manière; je sens mes pensées se rétrécir et mes goûts incliner vers les choses mignonnes, qui font sourire seulement».

Ne dirait-on pas que Loti voulait figurer ici, une partie de la poésie japonaise, qui est mignonne?

On en jugera par les citations qui suivent. Voici *Je me promenais*:

«En files noires, des oies sauvages traversent le ciel. On voit, dans les arbres, des nids abandonnés. Les montagnes semblent plus lourdes.... J'ai trouvé, près de ma fontaine, la flûte de jade que tu avais perdue cet été. L'herbe haute l'avait soustraite à nos recherches. Mais l'herbe est morte et ta flûte brillait au soleil..... J'ai pensé à notre amour, qui est resté si longtemps enseveli sous notre timidité.»

Le poème de la *fidélité* est non moins typique:

«Deux hirondelles, et deux hirondelles... Toujours les hirondelles volent par couple. Qu'elles aperçoivent une tour de jade ou un pavillon de laque, elles ne s'y perchent jamais l'une sans l'autre. Qu'elles aperçoivent une balustrade de marbre ou une fenêtre dorée, elle ne se séparent point... Il y avait deux hirondelles. Quand prit feu la poutre de cèdre qui abritait leur nid, elles se réfugièrent dans le palais du roi Oû. Mais le palais du roi Oû brûla et les petits brûlèrent aussi. A son retour, la femelle contempla les ruines du palais.

Cette histoire m'attriste infiniment.»

Enfin, quoi de plus joliment dit que *Notre bateau glisse*:

«Notre bateau glisse sur le fleuve calme. Au-delà du verger qui borde la rive, je regarde les montagnes bleues et les nuages blancs. Mon amie sommeille, la main dans l'eau. Un papillon s'est posé sur son épaule, a battu des ailes puis s'est envolé. Je l'ai suivi des yeux longtemps. Il se dirigeait vers les montagnes de Tchang-nân.... Était-ce un papillon ou le rêve que venait de faire mon amie?»

Suit une curieuse conception du *Bonheur*:

«Je suis vieux. Rien ne m'intéresse plus. D'ailleurs, je ne suis pas très intelligent, et mes idées ne sont jamais allées plus loin que mes pas. Je ne connais que ma forêt, où je reviens.... Les doigts bleus de la lune caressent mon luth. Le vent qui disperse les nuages cherche à dénouer ma ceinture..... Vous me demandez quel est le suprême bonheur ici-bas? C'est d'écouter la chanson d'une petite fille qui s'éloigne après vous avoir demandé son chemin.»

Enfin rien de plus délicat que *la Fleur de pêcher*?

«J'ai cueilli une fleur rose de pêcher, et je l'ai offerte à ma bien-aimée dont la bouche est aussi petite et aussi rose qu'une fleur de pêcher.... J'ai pris dans son nid une hirondelle aux ailes noires, et je l'ai offerte à ma bien-aimée, dont les sourcils ressemblent aux ailes de l'hirondelle.. Le lendemain, la fleur de pêcher était fanée, et l'hirondelle avait fui par la fenêtre qui donne sur la Montagne Bleue... Mais la bouche de ma bien-aimée était toujours rose, et ses sourcils noirs ne s'étaient pas envolés.»

A peu près toutes ces poésies chantent sur des choses toutes petites avec des notes un peu frêles. Elles n'ont pas la force des envolées françaises. Mais que de couleur locale! Si elles ne touchent pas souvent aux froides régions de la raison philosophique, si elles ne font que de la psychologie à fleur de peau, elles sont, en revanche, diantrement de chez elles! C'est là une qualité précieuse dont elles ne devront jamais se départir au contact de l'occident.

En écoutant la lyre orientale, on comprend

mieux, peut-être, ce qu'est et ce que doit être le terroir. Car les poèmes arabes et japonais sont du terroir, en ce sens que leurs auteurs puisent leurs façons de s'exprimer, leurs sentiments intimes, leurs images, leurs idées, au sein même de la terre où ils ont vécu. En cela, ils savent être neufs, c'est-à-dire, eux-mêmes. Cela ne les empêche pas d'exprimer des sentiments tout à fait humains et universels, d'intéresser l'âme internationale, qui est partout et nulle part.

Nous avons peut-être, nous, Français du Canada, des leçons à prendre de l'Orient, et c'est en ce que j'entends ce texte: «Lux ex oriente.»

VERS LA SIMPLICITÉ

Chez un gentilhomme, les manières simples sont toujours l'indice d'une grande intelligence. Par contre, l'affectation est le propre des petits esprits. Rien n'est plus beau au monde que l'homme gardant possession de toute sa simplicité au milieu de la fortune, des honneurs, du pouvoir et de l'amour. Vous le rencontrez, il n'a pas l'air de savoir qu'il vaut mieux que ses semblables. Avec lui, vous vous sentez à l'aise, vous causez comme avec un ami connu depuis longtemps, vous éprouvez le charme d'un cœur qui, naturellement, complaisamment, s'ouvre au vôtre et ne cache rien des sentiments qui font l'intérêt de toute société. Sa parole est claire; ses idées, originales et personnelles, ne s'expriment qu'avec les moyens dictés par le gros bon sens; ses gestes, très sobres, ne sont pas étudiés, et son attitude, non dépourvue de

grâce, ne fut pas inspirée par une armoire à glace. Les bourgeois diront: «Voilà un monsieur bien ordinaire!» Et les gens d'esprit observeront: «Voilà assurément un homme supérieur, parce qu'il réussit à être comme tout le monde.»

Parfois, vous rencontrez des êtres composés. Chez eux, tout vous semble complication, raideur, gêne et ennui. Leur approche vous glace. Votre instinct vous avertit qu'il y a, au plus intime de ces individus, non pas un orgueil, — car l'orgueil ne manque pas toujours de noblesse, — mais une fatuité qui vous accable de son mépris. De faux airs de grandeur, de l'absolu dans les opinions, de la pose, de l'effet voulu, de l'effort pour paraître intelligent, vous disent qu'ils n'ont jamais eu que des âmes de palefreniers enveloppées dans la peau de leurs maîtres. Ils ont pu épater les médiocres; ils n'ont pas été aimés des hommes d'élite.

La manière, c'est l'être intérieur révélé en signes sensibles. Or, le style est la manière de l'écrivain. Simple, il charme. Composé, compliqué, affecté, il choque et ennuie. Les choses les plus sublimes, les plus divinement belles, sont faites d'extrême simplicité. Quand Victor Hugo, — si ridiculement ampoulé à ses heures, — voulait donner la mesure de son génie, il écrivait tout uniment:

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Et il était sublime.
Quand Rostand dit d'un baiser qu'il est

Un point rose sur l'i du verbe aimer,
Un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,

il cesse d'être simple et rejoint, à plus trois siècles de distance, les Précieuses de Molière.

Ce sont là exemples de grands poètes. Que de choses intéressantes on exhumerait en descendant dans les caveaux où la médiocrité dort dans son profond oubli! On pourrait en sortir des lambeaux de discours canadiens où «la race était taillée dans le granit des nations», des bribes de vers où l'on verrait le blé «soumis aux séparations et subissant le tourment des transformations», des chroniques où «la mort n'est pas facultative dans ses circonstances», des essais où «la patrie a un sol qui a des attitudes (sic) historiques, pittoresques et plastiques (sic)»....

N'insistons pas.

Ce sont les écrits les plus simples de l'antiquité qui ont traversé les siècles sans mourir. La plainte d'Andromaque, gémissant sur la mort d'Hector, émeut encore, après trois mille ans, ceux qui savent aimer et souffrir: «Maintenant, loin de ceux qui t'ont donné la naissance, les vers rongeront, près de la flotte des Grecs, les restes échappés à la dent vorace des animaux qui t'auront traîné tout nu sur le rivage....»

Cinq cents ans plus tard, un chœur d'Eschyle, dans Prométhée, exprime ainsi la puissance de Jupiter et la faiblesse des humains: «Il est doux de passer une immortelle vie dans une sécurité parfaite, en nourrissant son âme des plaisirs les plus purs. Je frémis quand je te vois déchiré de mille maux. Ah! Prométhée, tu n'as pas craint Jupiter, par un penchant naturel tu as trop flatté les humains. Où est le fruit de cette imprudente amitié? Malheureux! dis: quel secours, quelle ressource t'apportent ces créatures éphémères?... Jamais

leurs complots ne prévaudront contre l'ordre établi par Jupiter.» Et ainsi, le tragédien disait en toute simplicité les plus grandes et les plus mystérieuses choses de son époque. Plus tard, bien plus tard, au temps où les saintes du paradis chrétien ont remplacé les nymphes, Mistral décrira la mort de Mireille: «O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu devant les yeux? La mort, ce mot qui te trompe, qu'est-ce? Un brouillard qui se dissipe avec les glas de la cloche, un songe qui éveille à la fin de la nuit! Non, je ne meurs pas! D'un pied léger je monte déjà sur la nacelle!... Adieu, adieu!... Déjà nous gagnons le large sur la mer! La mer, belle plaine agitée, est l'avenue du Paradis, car le bleu de l'étendue touche tout alentour au gouffre amer... Parmi tant d'astres suspendus là-haut, je trouverai bien un ou deux cœurs amis qui puissent librement s'aimer!... Saintes, est-ce un orgue, au loin, qui chante?...» Et l'agonisante soupira, et renversa le front, comme pour s'endormir...»

Un des maîtres de la littérature moderne, imaginant à sa manière la fin du monde, écrira: «Femmes, enfants, vieillards, engourdis pêle-mêle, verront par les fentes de leurs cavernes monter tristement sur leur tête un soleil sombre, où, comme sur un tison qui s'éteint, courront des lueurs fauves, tandis qu'une neige éblouissante d'étoiles continuera de briller tout le jour dans le ciel noir, à travers l'air glacial. Voilà ce qu'ils verront; mais dans leur stupidité, ils ne sauront même pas qu'ils voient quelque chose. Un jour, le dernier d'entre eux exhalera sans haine et sans amour dans le ciel ennemi le dernier souffle humain. Et la terre continuera de rouler, emportant à travers les espaces silencieux les cendres de l'humanité, les poèmes

d'Homère et les augustes débris des marbres grecs, attachés à ses flancs glacés. Et aucune pensée ne s'élèvera plus vers l'infini, du sein de ce globe où l'âme a tant osé, au moins aucune pensée d'homme. Car qui peut dire si alors une autre pensée ne prendra pas conscience d'elle-même et si ce tombeau où nous dormirons tous ne sera pas le berceau d'une âme nouvelle?» Que l'on compare avec la grande et simple poésie de l'Apocalypse, qui prédit la fin des temps: «Le premier ange sonna de la trompette; il tomba sur la terre de la grêle et du feu mêlés de sang.... Le second ange sonna de la trompette, et il tomba sur la mer comme une grande montagne brûlante, et la troisième partie de la mer devint du sang.... Le troisième ange sonna de la trompette, et une grande étoile ardente comme un flambeau tomba du ciel sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines. Et je vis, et j'entendis la voix d'un aigle qui planait au milieu de l'air, disant à haute voix: Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre!»

Me voilà bien loin de mon sujet. Mais je voulais démontrer que les plus belle paroles humaines ont été dites en mots et tournures ordinaires. Elles ont revêtu un caractère d'universalité qui ont assuré leur durée.

Il m'a semblé, depuis que je n'ai plus vingt ans, que la forme qui se rapproche le plus de l'être primitif est la plus parfaite, la plus intelligente aussi. On peut avoir des sentiments très compliqués, des idées absolument originales, une philosophie profonde et subtile, un savoir hérité de toutes les générations humaines; mais, avec tout cela, l'être vraiment intelligent sera tellement simple dans la forme qu'il se fera comprendre et aimer de tous.

Pourquoi cette âme exceptionnelle sera-t-elle à

la portée d'une multitude ? Parce qu'elle simplifie toutes choses ? Le mathématicien déchiffre les plus difficiles problèmes en prenant *l'unité* pour point de départ; le chimiste n'arrive à connaître les corps qu'en les divisant en corps *simples*; le philosophe ne saurait saisir les secrets de la psychologie sans remonter à l'élément le plus *indivisible* des hautes facultés intellectuelles: l'idée *pure*.

L'écrit n'aura sa forme définitive qu'au moment où l'auteur ne pourra plus le simplifier davantage.

L'ATROPHIE DE LA PENSÉE

La littérature canadienne,—permettez que je nomme ainsi quelques centaines d'écrits de médiocre valeur,—souffre non seulement de pauvreté dans son expression et d'étroitesse dans son inspiration, mais elle est aussi dépourvue que possible de pensée. Chercher des idées personnelles et profondes dans cette volumineuse paperasse serait un long et difficile travail. Nos auteurs, pour la plupart, étant poussés vers la carrière des lettres moins par tempérament que par désir d'échapper à l'obscurité complète, il s'ensuit que bien peu ont assez réfléchi pour se convaincre de l'utilité de l'intelligence dans l'art d'écrire. Je ne parle ni de l'histoire, qui, sans être parfaite, a du moins le mérite de nous renseigner, ni du genre didactique, qui n'est pas pas précisément de la littérature, mais des œuvres à prétentions artistiques, qui s'adressent à la fois à l'esprit, à l'imagination et à la sensibilité. Quatre-vingt-dix pour cent au moins de

ces œuvres, d'ailleurs dépourvues de vraie beauté, ajoutent peu à notre trésor intellectuel.

Vous les détruiriez presque toutes que personne ne s'apercevrait de leur disparition. Leurs auteurs, aptes seulement à rêvasser autour de quelques banalités, — toujours les mêmes, — ne se sont guère donné la peine de penser et de tirer de leur propre substance des aperçus dignes de retenir l'attention des hommes cultivés.

Comme nous vivons dans un coin du monde où les rongeurs de l'imprimerie trouvent les plus ardents défenseurs, j'entends ceux-ci me surnommer «entrepreneur en démolition». Mais si «corriger» s'appelle démolir et si, pour corriger il est absolument nécessaire de démolir, eh! bien, j'accepte qu'on me nomme ainsi. C'est ma conviction, c'est la conviction d'une élite considérable, dont les gens des chapelles ne soupçonnent ni le nombre ni la force, que les livres du Canada français, à de rares exceptions près, ne sont pas lus de ceux qui aiment la littérature d'idées, attendu qu'on n'y apprend rien et que de telles lectures, outre qu'elles gâtent le goût, font perdre un temps précieux. A ceux qui récriminent et qui diront cette opinion injuste, je demanderai de me citer cinq ou six de nos œuvres littéraires où la pensée domine vraiment. Je les mets au défi de me montrer, parmi leurs préférés de la plume, dix pages entières, dans un volume, où les idées soient assez fortes, assez lumineuses, assez personnelles pour prendre place avec honneur dans une anthologie. Qui osera relever le défi ?

Qu'est-ce qu'un écrivain qui a quelque chose à dire ? C'est celui qui, à force d'étudier, d'observer, de méditer, à force de regarder autour de lui et en son âme, se crée tellement de conceptions qu'il sent

un jour son esprit enfanter, multiplier des idées qui le frappent et l'étonnent lui-même. Ces idées, qui ne cessent de naître et deviennent tout un monde, s'agitent et s'associent dans un cerveau, où les facultés sensibles ne tardent pas à éprouver jusqu'à la douleur le besoin de passer à d'autres un excès de richesse. L'heure est venue pour la pensée de prendre son vol sous une forme belle, d'apparaître dans l'écrit simple et clair, aux yeux éblouis et reconnaissants d'une humanité qui compte sur le talent pour nourrir et abreuver son intelligence avide de connaître et de comprendre. Le penseur écrivain profitera de ce moment divin, où le don de prophétie semble s'unir à son verbe pour parer l'idée de rayons nouveaux.

Qui, chez les nôtres a, jusqu'à cette heure, manifesté par l'écrit une telle fécondité intellectuelle ? Qui a attendu, avant de coucher des mots sur le papier, le pressant commandement des mille voix intérieures ? On croirait plutôt que beaucoup de nos romanciers et soi-disant poètes ont écrit avant de penser, au lieu de penser avant d'écrire. C'est pourquoi ils n'avaient rien à dire.

Les causes d'une telle pénurie seraient difficiles à énumérer. La mentalité commune du Canada français, mentalité assez vieille aujourd'hui pour être de l'atavisme, ne favorise guère le développement de l'esprit dans le sens de la profondeur et de la personnalité. Le moule unique où la classe instruite a été toute jetée a rétréci bien des horizons, et le champ de recherches que l'on a laissé à l'initiative individuelle est, depuis des générations, trop petit pour livrer passage à plusieurs idées de front.

Ainsi, habitué peu à peu à se faire imposer une pensée toute faite, on ne s'est guère préoccupé de

s'en former une à soi. On trouve cela plus facile. Au fond, on obéit toujours au principe du moindre effort. De là à la paresse intellectuelle, il n'y a qu'un pas. Le pas est franchi, insensiblement, sans bruit, et nous voilà maintenant avec une légion d'esprits apathiques dont la pensée s'est atrophiée.

Ajoutons que l'absence de loisirs, dans un pays où le nombre des fortunes particulières n'est pas suffisant pour en créer, la rigueur d'un climat qui oblige l'être à déployer contre le froid des énergies, qui, autrement, pourraient peut-être servir les facultés supérieures, l'éloignement des grands foyers de culture du monde et l'origine presque exclusivement paysanne de notre société sont aussi pour beaucoup dans l'infériorité de la pensée écrite de plusieurs.

J'irai plus loin et j'affirmerai que la critique d'encouragement, d'indulgence plénière et de pilules dorées a proposé à la jeunesse de si nombreux modèles de stérilité et de ramollissement qu'il est tout naturel de voir aujourd'hui le champ des lettres envahi par des barbouilleurs qui veulent imiter ces archétypes après s'être dit, non sans logique: «En somme, je puis faire aussi bien que le modèle.» Ainsi, les modèles se suivent et, contrairement aux jours, se ressemblent tous. Ils sont devenus une armée se débattant dans le vide de leur pensée.

EN FACE DE LA VIE

La vie! Elle nous a tous épousés. Quelques-uns se plaignent de ses laideurs et de ses méchancetés;

d'autres, les plus jeunes et les plus vibrants, la trouvent belle, étonnamment belle, avec des yeux bleutés d'illusions généreuses et avec du sang plein de soleil; les uns ne l'accueillent qu'en grognant; les autres ouvrent les bras tout grands à ses fécondes promesses.

Et puis, il vient un âge, l'âge de la maturité, où le pessimisme gagne la plupart des fiancés de la vie. «A trente ans, disait un philosophe français, le cœur se brise ou il se bronze.» C'est l'époque des écroulements irréparables ou des énergies victorieuses, selon que celui qu'envahit le cafard est un défaitiste ou un persévérant.

Pour réussir, dans la lutte, il faut se combattre soi-même, vaincre les défaillances du cœur et de l'esprit, surtout, en dépit des tristes expériences qui martèlent la volonté, garder quelques-unes des illusions blanches qui peuplèrent notre âme de vingt ans, auxquelles nous fîmes des serments de fidélité et sans lesquelles nous serions à jamais privés de la vision de cette vierge lumineuse, qu'on appelle l'idéal et qui marche sans cesse devant les pas de quiconque veut rester jeune et courageux.

Quelle que soit la carrière que vous ayez embrassée, soyez fiers de vous-mêmes, fiers de toutes les fiertés qui font les hommes! L'honneur, quoi qu'en dise le siècle, est un beau sentiment. Ayez assez l'estime de votre intelligence et de votre compétence pour ne pas déchoir à vos propres yeux et pour ne pas tremper dans les conspirations honteuses qui sollicitent vos bas instincts.

Soyez personnels, soyez vous-mêmes! Si vous avez une supériorité, vos idées et votre caractère trancheront sur les autres. Alors, n'entrez pas sous le boisseau: montrez-vous en pleine lumière! Vous aurez contre vous tous les médiocres. Ils sont lé-

gion. S'ils rugissent, ne tremblez pas! Faites voir que vous n'avez pas peur; ils hurlent parce qu'ils sont eux-mêmes effrayés. Reculer devant eux, ce serait être lâche.

Soyez actifs, montrez de l'initiative! Éloignez-vous des sentiers battus; ne restez pas indéfiniment dans l'attente des ordres de l'autorité: ce serait la cristallisation de vos facultés et l'échec certain de votre vie. Donnez à la société à laquelle vous appartenez les éléments nouveaux que la vie a fait éclore dans votre sein: vous les lui devez. Pensez, inventez, imaginez, agissez. Pour ce faire, vous n'aurez pas besoin de grand tapage: le bruit est de mauvais augure; mais vous grandirez dans le silence de votre grande valeur, comme le bon blé qui pousse sans phrases.

Soyez honnêtes! Tous les moyens incompatibles avec la conscience sont généralement l'apanage des incompétents, pour qui la seule légalité est un évangile. Or, votre évangile, à vous, c'est le livre écrit en lettres immatérielles dans les intelligences d'élite. Suivez-le, et sachez rester pauvres plutôt que de commettre une injustice. Au reste, tout vient à point à qui sait attendre.

Soyez fermes! Ne cédez ni aux menaces ni à l'intimidation. Le jour où vous vous rendrez compte qu'on abuse de votre talent et de votre esprit pacifique, montrez que vous êtes un homme en posant vos conditions. Si l'on ne vous écoute pas, rompez.

Soyez larges de cœur et d'esprit! Dans votre commerce avec vos semblables, vous serez témoins de tant de faiblesses et de lâchetés, vous verrez tant de fautes et de maladresses s'accumuler, que vous serez tentés de devenir haineux, étroits et pessimistes. Pardonnez, conciliez, transigez même, attendu

que l'intransigeance est souvent inutile et préjudiciable.

Ayez peur de l'ennui! Elle vous rendrait triste et vous déprimerait. «Un saint triste, a dit François de Sales, est un triste saint.» Il y a déjà longtemps, je lisais, dans un journal de France: «C'est la peur de l'ennui qui nous tient en éveil, qui nous inspire mille trouvailles ingénieuses pour déjouer les pièges de la vie. Nous lui devons cette horreur sacrée du fâcheux, du bavard et du sot, qui nous suggère de si spirituelles défenses et nous fait gagner un temps si précieux.... Et comme la peur de s'ennuyer.... engendre la peur d'ennuyer les autres, soyons fiers de cette phobie nationale, qui nous assure, à cet égard, sur tant d'autres peuples, une incontestable supériorité.»

Étudiez, étudiez sans cesse les hommes et les choses! Paresse du corps et paresse de l'intelligence, voilà les grands ennemis du talent. Combien se sont enlisés en d'insondables dépotoirs, après avoir jeté quelques grandes clartés, qui faisaient croire qu'un astre nouveau s'était levé! Prenez garde! Secouez la torpeur qui tue, au profit du travail qui fait vivre!

CEUX QUI VEULENT

La volonté fait des miracles. Énergie infatigable et mystérieuse de l'homme, levier puissant, qui peut se passer de point d'appui pour soulever des mondes, faculté créatrice de jouissances, de bien-être et de souffrance, souffle de Dieu passant dans les fibres musicales du corps humain, dans le clavier des nerfs et des muscles tendus, avec des

rythmes de la pensée et les vibrations de l'âme soulevée d'espoir! Ne me demandez pas de la définir: elle se suffit à elle-même; elle fait la vie, elle fait l'homme, elle fait le monde; elle est le «je veux» tout simplement.

Elle mène loin, très loin, ceux qui veulent; tandis que les irrésolus, les indécis, les timides, les peureux, les silencieux, gravissent la pente de la vie en s'accrochant aux brins d'herbe, les résolus, les audacieux, les confiants, les meneurs effrontés de leur destin, les violateurs du succès, les lions invincibles, les indomptés, sont emportés vers l'azur dans un char de feu.

Ceux qui veulent ne sont pas ceux qui désirent; ce sont ceux qui ne doutent pas. La certitude qu'on a d'arriver à l'objet voulu, dégage du centre de notre activité cérébrale un fluide magnétique qui influence hommes et choses, les soumet à notre empire, les fait tomber dans la gueule de nos appétits, comme l'oiseau du désert fasciné par l'œil du serpent. Brennus disait aux Romains: «Malheur aux vaincus!» De nos jours il dirait: «Malheur aux abouliques!» Les abouliques serviront de mortier dans la grande façade universelle, écrasés entre les pierres de parure et de résistance, c'est-à-dire, les volontaires.

L'audace de la volonté donne du génie à ceux qui n'avaient que du talent, et du talent à ceux qui n'avaient que la médiocrité en partage. Il vous est arrivé, parfois, de voir du mystère dans l'élévation rapide et inattendue de certains hommes. Vous dites: «Caprice des circonstances! Ironie! j'ai connu cet individu, j'ai grandi à ses côtés, j'en ai vu le fonds et le tréfonds. Croyez-moi, j'aurais pu l'écraser dix fois de la supériorité de mon génie. Or, le voilà à cent coudées au-dessus de moi; je ne pour-

rai jamais faire la moitié du chemin qu'il a parcouru. Indéchiffrable caprice!» Ne vous égarez pas en vaines recherches, ami, regardez dans la volonté de cet homme: c'est là qu'est son génie. Il a voulu! La persuasion qu'il avait de réussir, l'autosuggestion du succès, cette espèce d'état hypnotique, qui eût seul suffi à changer un ange en démon, ont fait la transformation qui décourage aujourd'hui votre supériorité.

La mort même ne dompte pas toujours la volonté. J'ai connu un ami qui avait résisté sans broncher à dix condamnations de médecins et à vingt extrêmes-onctions. A la fin des chutes successives de son corps en ruines, il se levait droit sur ses pieds, gouaillant Esculape et la mort. Nous lui demandions, étonnés de le rencontrer en dehors du cimetière: «Mon vieux, est-ce que la camarde ne veut pas de toi?» Il répondait: «C'est moi qui n'ai pas voulu d'elle! Je suis pas mort parce que je n'ai pas voulu!»

Vouloir jouir de la vie, c'est déjà jouir un peu plus; vouloir ne pas souffrir, c'est déjà souffrir un peu moins. La vie intérieure est d'autant plus belle, que nous peuplons notre être de pensées voulues, de désirs voulus, d'images voulues, de sensations voulues. La volonté agit sur nous-mêmes, dans une action réflexe, à la façon d'un peintre sur sa toile. Nos facultés matérielles et spirituelles peuvent s'enrichir de ses couleurs, s'animer à son contact, réfléter la vie dans les infinies variations de sa beauté et de sa volupté. Parce qu'elle est l'action, toute notre action, toute notre spiritualité agissante, elle est l'artiste de notre perfection matérielle et spirituelle. Donc, ceux qui sont beaux et bons, qui éprouvent du bonheur à se concentrer en eux-mêmes, sûrs d'y

trouver l'ordre et l'harmonie, sont ceux qui veulent.

A ceux de ma race qui ne savent pas vouloir, que le moindre obstacle décourage, que blasent et abrutissent des expériences fâcheuses, à ceux qui se voilent la face, l'âme scandalisée par le succès de l'infériorité, je dis: «Réveillez-vous! Sachez vouloir! Si vous avez du talent, donnez-lui la volonté sans laquelle il ne peut rien; si vous gémissez de la domination des médiocres sur les êtres d'élite, levez-vous et marchez! car autrement vous trahissez la cause de la supériorité qui ne veut pas, au profit de la médiocrité qui veut. Sachez que la richesse matérielle même est entre les mains de ceux qui l'ont voulue et cherchée de toute la puissance de leur être. Le bien-être matériel appartient à tous les énergiques sans exception, pourvu que ces énergiques soient assez équilibrés pour n'être pas logés à l'asile de Beauport. Donc, veuillez et soyez riches!»

Le demi-dieu Orphée fut le plus grand musicien de l'antiquité. Ses accords étaient si mélodieux, que les bêtes féroces accouraient à ses pieds, dépouillant leur instinct sanguinaire. Orphée descendit aux enfers et charma par la douceur de son chant les divinités infernales.

Eh bien! je vous jure que la lyre d'Orphée ne valait pas la volonté!

FIN

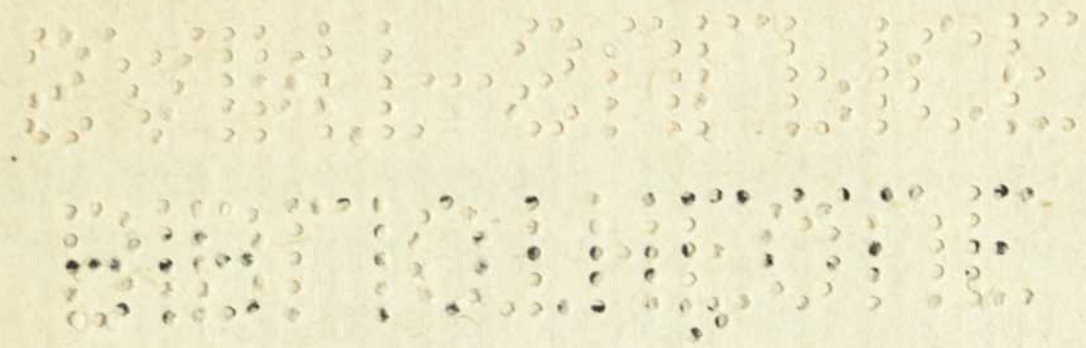


TABLE DES MATIÈRES

PAGE

Dédicace 6
Préface 7
La vérité en littérature 10
Excuses et prétextes 17
Notre langue écrite 39
La sève immortelle 59
Chez nous, chez nos gens 73
L'appel de la race 79
Sur quelques pages de Marie-Victorin 86
Le Terroir 93
Les Rapaillages 96
Le Français 101
L'erreur de Pierre Giroir 107
Les Habits rouges 114
La jeune poésie canadienne 121
Poèmes de cendre et d'or 124
Dans la brise du terroir 136
Chante, rossignol, chante 146
Les épis de blé 149
Tu m'as donné le plus doux rêve 155
Sur trois livres 160
Ex oriente lux 168
Vers la simplicité 173
L'atrophie de la pensée 178
En face de la vie 181
La volonté 184

BNQ
000 426 814